

QUESTION SOCIALE

LE SUBLIME

OU

LE TRAVAILLEUR

GOMME IL EST EN 1870 ET CE QU'IL PEUT ÊTRE

DENIS POULOT

- Enfants de Dieu, créateur de la terre,
- Accomplissons chacun notre métier,
- Le gai travail est la sainte prière
- Qui plaît à Dieu, ce sommes ouvrier, •

(TISSOTAND.)



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^o, ÉDITEURS

À BRUXELLES, À LEIPZIG ET À LIVOURNE

1870

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

LE SUBLIME

PRÉAMBULE

« *Fils de Dieu, créateur de la terre,*
 « *Accomplissons chacun notre métier,*
 « *Le gai travail est la sainte prière.*
 « *Ce qui plaît à Dieu, c'est le sublime ouvrier.*

Refrain modifié et chanté par les Sublimes.

Nous avons écrit en tête de ce travail l'énigme posée par la nécessité au dix-neuvième siècle : QUESTION SOCIALE. Le terrible sphinx qu'on nomme le peuple en attend patiemment la solution du génie humain.

Un grand problème difficile, peut-être redoutable, est à l'ordre du jour, il est impérieux, pressant et posé aujourd'hui d'une façon qui demande une solution non pas violente, instantanée ; mais étudiée et réfléchie.

C'est la question du travail et des travailleurs.

Immense question, question majeure de ce siècle démocratique dans lequel il prend sa grande place.

Il n'est donné à personne d'éviter, d'ajourner, de tourner cette difficulté.

Quels sont les moyens, nous en signalerons d'urgents, de possibles et d'efficaces.

Quelle en est l'entrave principale ? LE SUBLIMISME (1).

C'est donc dans le travail qu'est la base de la solution du formidable problème. Il peut se diviser en deux genres, le travail agricole et le travail industriel. Nous ne nous occuperons que de ce dernier que nous connaissons, convaincu qu'à quelques variantes près, ce que nous en dirons peut s'appliquer à l'autre.

Depuis quelque temps la difficile question est de nouveau à l'étude d'une manière très active, des esprits éclairés et très instruits, soit dans les livres, soit dans les journaux et aux tribunes publiques, recherchent les moyens de résoudre cette grave difficulté.

Toutes ces brillantes théories, toutes ces sérieuses définitions ne sont certes pas inutiles, mais elles sont beaucoup trop platoniques pour donner les résultats palpables, moraux et matériels qui sont impérieusement réclamés, et qu'il faut obtenir en respectant l'équité.

Il faut quitter ces conversations avec les sommets élevés (2), pour entrer dans celles de la pratique.

Les philosophes, les économistes, les écrivains parlent du travail avec imagination et sentiment, quelquefois avec justice, généralement avec esprit, nous ajoutons : rarement avec une sérieuse connaissance du sujet.

L'activité, la passion même apportée dans l'examen

(1) Quelques pages plus loin on sera édifié sur la valeur de ce mot.

(2) Expression de M. Edgard Quinct dans *la Création*.

de ce grave problème : LE TRAVAIL, ont bien pu frapper l'imagination, et appeler les profondes réflexions de certains esprits ardents qui ne sont pas indifférents à sa solution et qui vivent depuis longtemps dans le travail manuel, en un mot, les travailleurs, dans l'acception élémentaire du mot.

Nous sommes un de ces travailleurs-là.

Nos idées, notre manière d'envisager la grave question pour laquelle nous nous croyons particulièrement compétent, ne peuvent être suspectées, ni d'orgueil, ni d'aspirations malhonnêtes. D'abord parce que nous conservons l'anonyme et que notre personnalité importe peu, ensuite parce que nous vivons depuis plus de vingt ans dans le travail, comme ouvrier, contre-maître et patron, et que, si nous nous sommes assuré l'avenir, nous le devons au travail et rien qu'au travail. Quand un homme se croit heureux, cette persuasion ne peut lui être suggérée que par des sentiments honnêtes, loyaux et sincères.

Oui, nous nous sommes senti assez osé pour aborder, par le livre, un aussi grave sujet, pour donner notre avis sur la plus formidable question du siècle; nous qui n'avons pas reçu l'instruction nécessaire pour exposer nos idées dans le langage correct des écrivains, nous nous sommes senti raffermi et encouragé par cette pensée que, si les écrivains de profession possèdent le style, et la manœuvre de la phrase, ils n'ont pas, dans une question aussi capitale, la principale condition pour la bien discuter, l'EXPÉRIENCE. Car combien peu d'écrivains ont vécu dans les ateliers, combien peu sont

descendus dans les milieux dégradants où le mal s'élabore, où les mœurs se forment, où les travailleurs se corrompent.

Notre travail n'est donc que la conséquence d'une longue pratique, pendant laquelle nous avons recueilli les documents nécessaires pour cet ouvrage; et nous tenons à les exposer pour éclairer ceux qui apportent leur concours à la solution désirée par tous.

Les moyens que nous réclamons n'ont rien d'absolu, ils sont le résultat de sérieuses observations des faits et des choses pratiques; nous les avons signalés, parce que nous y avons la foi la plus profonde et que nous croyons sincèrement à leur efficacité.

Ce n'est donc pas un système que nous proposons, mais un ensemble de mesures que nos législateurs doivent prendre, et les travailleurs adopter pour arriver à la régénération, motif de l'agitation qui remue la France depuis longtemps, et qui pourrait se compliquer d'une façon terrible si, au lieu de chercher par tous les moyens possibles à en faciliter la solution, on pensait que le dernier mot serait dit en l'étouffant.

Lamartine, donnant un conseil à un débutant dans les lettres, lui disait: « Écris avec ton cœur. » Bon conseil que nous suivrons.

Mais, pour élucider une pareille question, il faut autre chose que du cœur et même de l'imagination, il faut avant tout de l'expérience.

Le médecin est souvent forcé, pour amener la guérison, de sonder des plaies hideuses. Dans cet examen, nous serons, nous aussi, obligé de dire et d'exposer des

choses d'un goût problématique; nous le devons pour la vérité, ensuite pour conserver le cachet spécial qui caractérise sans embages les faits et les gestes de nos sujets.

Si ce langage est moins que fleuri, il est énergique; nous le donnerons dans sa crudité, car la langue académique n'a pas d'expression, pour traduire cette espèce de langue verte; nous pensons qu'on nous en saura gré, car il y a un certain courage à dire et à écrire certaines choses.

Le langage du milieu dans lequel nous vivons depuis si longtemps a même déteint sur nous; aussi prions-nous les personnes qui auront le courage d'examiner ce travail, de vouloir atténuer les duretés, les brutalités même du style, et de ne considérer que les faits et les idées qui sont émises.

Pendant plus de vingt ans, nous avons collaboré avec dix mille travailleurs, comme compagnon (1) et comme chef. Ce long stage nous a permis d'étudier la question sociale.

Malgré tout ce qu'il peut y avoir de pénible à retracer des scènes d'un réalisme honteux, dégoûtant, on se dit : il le faut. Quand une question comme celle du travail est à l'ordre du jour, il faut étudier avec soin le mal qui pourrait la faire échouer.

La première condition pour guérir un malade, c'est de bien connaître son tempérament, les causes, les ra-

(1) Ne pas prendre ce mot dans le sens qu'il a dans le compagnonnage. Dans un atelier on dit d'un travailleur quelconque : c'est un compagnon.

vages, les progrès de la maladie. Eh bien, pour combattre et guérir la lèpre qui afflige le corps des travailleurs, il faut la connaître à fond.

Tel sera le sujet de la première partie de ce travail, qu'un mot que nous trouvons dans le dictionnaire résume parfaitement : DIAGNOSTIC PATHOLOGIQUE (1). Ainsi, elle aura pour but la photographie, l'exposition exacte de l'état morbide actuel de la classe laborieuse.

On peut discuter, repousser tel ou tel remède, douter de l'efficacité de telle ou telle mesure, mais en présence du mal, il faut se rendre à l'évidence, il faut s'incliner devant la vérité.

Notre deuxième partie s'occupera du traitement. Ces expressions de médecine, appliqués à la question sociale, pourrons nous amener, de la part des *loustics gaulois*, le titre d'*empirique social*, nous l'accepterons, parce que tout ce que nous avancerons est fondé sur l'expérience.

Nous n'avons aucunes prétentions, nous avons approfondi les institutions actuelles, nous avons jugé les résultats, nous en avons tiré les conséquences moralisantes et matérielles qu'on peut en obtenir, en les développant et en les modifiant.

La première pensée qui viendra au lecteur, en lisant le titre, est celle-ci : Pourquoi *Sublime*? Que signifie ce refrain du *Travail plaît à Dieu*, modifié?

(1) On nous excusera si nous nous servons d'un aussi gros mot. Nous n'avons pas l'habitude de nous en servir, mais il exprime trop bien notre pensée pour que nous refusions de l'emprunter à la langue médicale.

Le voici : nous dirigions un établissement à Belleville (ce centre *sublimiste* par excellence); deux *vrais sublimes*, anciennes *grosses culottes*, fatigués du comptoir, se mirent en quête de travaux; après trois ou quatre *tournées de vitriol*(1), pour se donner de l'aplomb, ils vinrent nous trouver.

L'un nous dit :

« C'est vous qu'êtes le *contre-coup de la boîte* (2)?

— Oui, citoyen.

— Embauche-t-on là-dedans?

— Pour le moment, nous n'avons besoin de personne. »

L'autre, d'un air familier, nous dit :

« Voulez-vous prendre un *canon* (3)?

— Merci, nous ne prenons rien entre nos repas.

— Arrivez donc, ça sera un *canon* de la bouteille (4).

— Nous n'avons pas soif, c'est inutile. »

Le premier, vexé, lui cria :

— Offrez-y dont un *gloria*, imbécile?

— Nous vous répétons que nous ne prenons rien, et si nous avons cette envie, ça ne sera pas avec des hommes souls. »

Cette réponse provoqua une explosion d'injures :

« T'es t'un *mufe*, c'est pas toi qu'a ch... levé la colonne,

(1) Tournée d'eau-de-vie.

(2) Le contre-maître de l'atelier.

(3) Verre de vin.

(4) Il y a du vin au litre et du vin à la bouteille; ce dernier est meilleur.

espèce d'*aristo*, bon à rien, va donc, *rapointi de ferraille* (1), tu ne sais pas, *triple muselé*, que ce qui plaît à Dieu, c'est le SUBLIME OUVRIER. »

Ce ton et ces gestes dramatiques nous firent pousser un immense éclat de rire qui termina la discussion, et nous répétâmes : Voilà bien le SUBLIME OUVRIER.

Le mot était trouvé, instinctivement. Quand un ivrogne venait nous demander des travaux nous nous disions : Bon, voici encore un *sublime*. Nous en primes tellement l'habitude que le mot fut admis, et nous l'avons pris pour titre de notre travail. On ne dit plus en parlant d'un travailleur d'ordre, de conduite, c'est un bon ouvrier, et du paresseux, violent et ivrogne, c'est un mauvais ouvrier, on dit de l'un c'est un *ouvrier*, de l'autre c'est un *sublime*.

De là *sublimisme*, lèpre capitale qui ronge la classe laborieuse, nous ajoutons, la terrible maladie atteint bien un peu toute la société.

Le poète, dans son admirable refrain, dit que le travail est la sainte prière qui plaît à Dieu (2), ce sublime ouvrier : c'est une erreur; pour un certain nombre de travailleurs, c'est le SUBLIME OUVRIER qui plaît à Dieu, consolation qu'ils se donnent gratuitement. Nous voilà donc bien fixés sur l'origine du mot et sur sa valeur.

Pour bien approfondir et bien juger une aussi grave

(1) Le rapointi est une broche faite avec le déchet de fer; les apprentis forgerons commencent par faire des rapointis.

(2) Dans le chapitre du chansonnier des sublimes, nous donnons le *Travail plaît à Dieu*, de Tisserand.

question, nous avons dû diviser les travailleurs en huit types différents qui sont :

- 1° L'ouvrier vrai ;
- 2° L'ouvrier ;
- 3° L'ouvrier mixte ;
- 4° Le sublime simple ;
- 5° Le sublime flétri et descendu ;
- 6° Le vrai sublime ;
- 7° Le fils de Dieu ;
- 8° Le sublime des sublimes.

Les trois premiers types constituent les ouvriers en général. On sait ce que nous voulons dire, par ce qui est dit plus haut.

Les trois suivants montreront le *sublimisme* sale, dégoûtant, brutal, grossier, ignorant, instinctif et bestial.

Les deux derniers, le *sublimisme*, avec une certaine dose d'apparence d'instruction, même d'éducation ; l'intelligence au service de théories souvent absurdes, toujours autoritaires ; une activité, une énergie employées à la démolition et non à la création ; par dessus tout, une conduite qui est la négation des libres, fraternelles et égalitaires formules de ces violents apôtres.

On pourra toujours ramener un travailleur à un de ces types, ce qui nous permettra d'éviter la confusion.

Une fois nos types classés, nous les suivrons dans l'atelier, chez le marchand de vins, dans leur intérieur, en un mot, nous vous les montrerons dans leur vie privée et dans leur vie extérieure.

La photographie du PATRON SUBLIME montrera les

tristes conséquences obtenues par cet auxiliaire du *sublimisme*.

Le chapitre des GROSSES CULOTTES et son complément nécessaire, les CÉLÉBRITÉS DE LA MÉCANIQUE, nous démontreront les merveilleux effets de la gloire.

Dans celui du MARCHAND DE VINS ET DU MARCHAND DE SOMMEIL, vous pourrez juger des résultats moraux et physiques que le travailleur puise dans ces milieux.

Une SÉANCE AU SÉNAT et une VISITE A LA MINE A POIVRE compléteront les concluants arguments pour fixer votre jugement.

Nous vous montrerons le travailleur dans son intérieur, et le chapitre : LA FEMME DU TRAVAILLEUR, n'est pas le moins émotionnant.

Les FICELLES employées par les *sublimes*, le CHANSONNIER DES SUBLIMES et le CHOMAGE termineront la première partie qui sera suivie d'un TABLEAU COMPARATIF des types et des spécialités qui composent l'ensemble que nous avons examiné.

Nous ne nous sommes occupé que d'une partie, la mécanique ; que d'un travailleur, le travailleur parisien : pour la raison capitale, que nous la connaissons mieux que les autres. Nous pensons que juger une partie qui représente environ le septième de la population laborieuse de Paris, c'est juger l'ensemble.

La marche ascensionnelle du *sublimisme* depuis vingt ans, que nous donnons dans ce tableau, provoquera de la part des hommes sérieux un attentif examen.

Dans ce travail la première partie sans la seconde n'a aucune signification.

La question politique et la question sociale sont solidaires, les intelligentes mesures de l'une doivent faciliter et amener la solution de l'autre.

Dans la deuxième partie nous donnerons, sous le titre de RÉFLEXIONS POLITIQUES, quelques développements au sujet d'institutions qui sont des entraves à la question sociale; nous donnerons notre manière de voir sur ce qui concerne la politique en général, nous poserons ensuite les quelques devoirs sociaux que le gouvernement doit remplir le plus promptement possible : le devoir social, capital, pressant, urgent qu'il faut remplir non pas demain mais aujourd'hui, c'est qu'il ne faut plus faire d'apprentis dans les ateliers, et vous verrez pourquoi. Nous avons traité cette question dans le chapitre intitulé les APPRENTIS. Voilà le moyen décisif, sérieux, pour arrêter, diminuer et détruire l'épidémie qui grandit et que nous nommons le *sublimisme*.

Plus d'apprentis *sublimes*, mais des apprentis ouvriers. Nous vous donnerons des preuves indéniables, et l'on sera surpris des résultats obtenus par trois écoles professionnelles (1) qui existent et dont peu de personnes connaissent l'importance et dont presque tous ne soupçonnent même pas l'existence. Devant les chiffres, les noms par milliers au besoin, quand l'expérience a démontré, par les merveilleux résultats obtenus pendant plus de soixante années de pratique, les

(1) Nous savons parfaitement qu'il en existe d'autres, nous ne voulons nous occuper que de celles des arts-et-métiers de Châlons, Angers et Aix.

peureux, les indécis, les immobiles, qui président aux décisions gouvernementales, ne pourront pas repousser de pareils projets en les taxant d'utopies, de moyens impossibles.

Nous dirons mieux, nous portons un défi à qui que ce soit de faire une objection d'une valeur réelle aux propositions que nous soumettons au jugement des hommes sérieux, dans notre chapitre des apprentis.

Nous avons à notre disposition plus de dix mille exemples pour les convaincre.

Oui, voilà la cheville ouvrière de la question sociale pour la génération qui nous suit.

Pour les travailleurs faits qui ne peuvent jouir des salutaires bienfaits de l'école professionnelle, mais que pourront suivre leurs fils, ils trouveront dans les SYNDICATS la solidarité nécessaire pour l'organisation du travail, la force et la lumière nécessaires pour amener le respect du droit. Ce bienfait leur sera assuré par leur union et par le développement de cette bonne et juste institution : le tribunal par excellence du travail et du travailleur, les PRUD'HOMMES.

Ainsi préparés, ils seront aptes à multiplier les ASSOCIATIONS, cette solution, ce moyen pour atteindre le but lentement, c'est vrai, mais sûrement.

Le travailleur possesseur, voilà la solution.

Le moyen, l'association.

Les préliminaires pour la constituer, l'union, la solidarité par les syndicats.

Démocratiquement parlant il est humiliant de dire : Ce qu'on donne au travailleur, il aime à le gagner.

Il faut dire : Ce qu'on lui doit, il a su le gagner.

Quel en sera le résultat? Moralité et bien-être.

La devise de tous les travailleurs sera honnêteté et travail.

Car sans honnêteté, pas de société possible.

Sans travail, pas de bien-être.

Non seulement la possession est l'aspiration légitime de tous les travailleurs, mais elle est la base de cette éducation morale qui fait tant défaut aujourd'hui dans la classe laborieuse.

Il n'y a que des âmes d'élite pour rester droites, sous les étreintes effrayantes de cette araignée monstrueuse qu'on nomme la misère, qui vous suce jusqu'à la dernière goutte de dignité, si elle ne vous pousse au crime.

Les moyens pour arriver à la possession ne sont pas uniques, loin de là, ils sont multiples, infinis; l'individualisme, le collectivisme, soit de capitaux, soit d'aptitudes, de talents, d'intelligences, tous les moyens, toutes les formes, sont bonnes du moment que le droit et la justice sont respectés et que le but est atteint.

Nous nous inclinons devant toutes les réussites; si nous préconisons les associations, c'est que nous croyons que c'est le moyen le plus prompt et le plus certain pour faire arriver le plus grand nombre; nous le développerons avec d'autant plus de conviction, que l'expérience les a sanctionnées par plusieurs succès (1).

(1) Celle des maçons tailleurs de pierre a donné de tels résultats qu'ils paraissent erronés.

Dans notre chapitre, les ASSURANCES, nous montrerons les bienfaits, les avantages que le travailleur peut tirer de la solidarité contre les fléaux qui le frappent : la maladie, les accidents et la vieillesse.

Notre dernier chapitre, l'AVENIR, vous dira suffisamment ce que le siècle prochain nous promet du concours du génie humain qui, par ces conceptions, procurera le complément des puissants engins indispensables à la production, et les conséquences morales que ces créations produiront contre la lèpre sociale, le SUBLIMISME. Notre programme ainsi posé, nous pourrions commencer nos études. Mais avant d'entrer dans notre sujet, nous devons poser quelques définitions qui nous seront utiles dans le cours de notre examen.

La *question sociale* est un problème ainsi posé : étant donné le travail, déterminer la plus grande somme possible de bien-être à tous, en respectant le droit et la justice.

Tout individu qui s'occupe de la question sociale, c'est à dire du bien-être de ses semblables est un SOCIALISTE (1). Les socialistes de 1870 peuvent se diviser en deux groupes bien distincts. Dans la classe laborieuse :

1° Ceux qui veulent que l'État soit tout, au détriment de l'initiative individuelle.

2° Ceux qui veulent que les individus soient tout, et que l'État soit serviteur.

Dans le premier groupe on peut placer 1° les commu-

(1) Le monde se compose de deux espèces d'individus, 1° les égoïstes; 2° les socialistes.

nistes exclusifs, avec leur système de gouvernement, grand moteur transmettant le mouvement à toutes les multiples transmissions, autour desquelles graviteront les individus qui recevront la vie du mouvement providentiel. A la tête, à tout concevoir, tout prévoir, tout procurer. Tout en commun, voire même la femme; 2° les communistes moins exclusifs, qui font une certaine part à l'initiative individuelle, mais qui font toujours, du gouvernement, le pivot de toute distribution; 3° enfin les hébertistes, qui s'intitulent crânement les partisans du gouvernement de la canaille (1).

Le second groupe comprend 1° les démocrates, qui demandent aux questions politiques l'amélioration des lois, pour faciliter l'épanouissement de tous les systèmes, garantis par la liberté; 2° les démocrates progressistes (2), les plus nombreux dans la classe laborieuse intelligente, qui demandent la suppression des entraves qui les gênent pour prendre les mesures nécessaires pour s'unir, s'entendre, se grouper, pour arriver par eux-mêmes à la solution de leurs aspirations.

Placez à côté de ces activités cette grosse masse de travailleurs qui ne sait ce qu'elle est, sinon qu'elle souffre. Vous aurez l'ensemble des travailleurs parisiens.

Examinons-les en détail et commençons par l'OUVRIER VRAI.

(1) Ce sont eux principalement qui ont organisé les coopérations d'approvisionnement, de résistance, les syndicats, etc.

(2) Affirmation fanfaronne pour répondre aux invectives des journalistes de haute et basse domesticité.

PREMIÈRE PARTIE

I

L'OUVRIER VRAI

Généralement quand on parle d'un travailleur, on dit c'est un ouvrier; noble titre dans ce siècle où le travail commence à être honoré et considéré.

Mais, malheureusement, les bons étant confondus avec les mauvais, ils portent et partagent une partie de la déconsidération que se sont justement attirés ces derniers.

Il s'agit donc de bien spécifier ce qu'il faut être et faire pour mériter ce titre d'ouvrier.

Trois types nous ont paru nécessaires pour montrer les mérites différents qui caractérisent les bons.

L'ouvrier vrai est le type par excellence, il est le type d'honneur, voyons ce qui le constitue d'élite.

Le véritable ouvrier est le travailleur qui fait au moins trois cents jours de travail par année;

Qui ne fait jamais de dettes ;

Qui a toujours une avance, soit chez lui, à la caisse d'épargne ou en valeur de bourse ;

Qui aime et respecte sa femme et ses enfants, leur consacre tout le temps libre que lui laisse le travail : pas de plaisirs sans sa famille ;

Qui, s'il a chez lui, soit ses vieux parents, soit ceux de sa femme, les entoure de respects et d'attentions ;

Qui concourt autant que son intelligence le lui permet à l'éducation de ses enfants ;

Qui cherche à développer son intelligence par de bonnes et saines lectures que son bon sens lui dicte de choisir ;

Qui, si un livre coûte trop cher, l'achète par souscription : cela paraît moins dur, et puis, il a une montre ou une pendule en plus ;

Qui ne s'enivre jamais ; se repose le dimanche et travaille le lundi ; si vous ne lui demandez pas à travailler le dimanche, jamais il ne vous le demandera, c'est la fête de la famille.

Si un sublime dit que son patron est un exploiteur, il lui demande : Si tu étais à sa place comment ferais-tu ? Si la maison ne te convient pas, va autre part.

Il a du raisonnement et du bon sens ; il voudrait gagner davantage ; mais il sait que la position est la même partout, que, du reste, il a plus de bénéfice à s'attacher à un patron consciencieux qui finira par l'apprécier et lui donnera sa confiance.

Dans le cas d'un travail pressé ou d'une réparation, l'ouvrier vrai travaillera la nuit ou le dimanche aussi

consciencieusement, que sous la surveillance de ses chefs.

Il ne fronde jamais, débat ses intérêts, accepte ou refuse sans se poser en tribun cherchant l'approbation de ses camarades.

Il se tient très propre, d'une façon même recherchée.

Il raisonne et discute généralement bien, émet dans une discussion de bonnes et justes idées.

Si un malheur le frappe — une blessure ou une maladie ; — que ses économies ou ses avances aient disparu malgré les secours de la société, il ne se laisse pas abattre ; c'est dans le travail qu'il trouve une consolation à l'amertume que sa situation à fait naître ; ce n'est pas lui qui viendra faire étalage de son malheur ; mais si vous connaissez sa situation, vous remarquez sa tristesse, et il vous passe un profond serrement de cœur.

Il ne prendra jamais l'initiative d'une cabale ; si la démarche est juste, il en sera ; mais s'il reconnaît la demande absurde, il se retire.

Il est toujours poli et ne prononce jamais de paroles obscènes. Sa machine, sa place, ses outils sont toujours en ordre, propres et en bon état.

Il change de côte et de bourgeron tous les huit ou quinze jours au plus, s'il fait un travail sale, il retire sa chemise et prend une cotte de rechange.

Ces détails ne sont pas superflus, sur cinquante ouvriers dans un atelier, examinez-les le soir au départ, s'il y en a dix de proprement mis, vous pouvez être certain que ce sont dix ouvriers vrais.

L'ouvrier vrai tient ses comptes de marchandage ou de journées très régulièrement; s'il y a une erreur, il ne crie pas, ne tempête pas à la paie, il vous dit : Ce n'est pas mon compte, nous vérifierons lundi; et il est très rare que l'erreur soit de son fait.

Si le patron a un travail au dehors qui réclame un homme de confiance, il s'adressera à l'ouvrier vrai et en aura toute satisfaction; cette confiance de son patron le touche sincèrement, il se gardera bien de l'exploiter près des autres par une pose d'homme capable dont la protection a une certaine valeur.

S'il est dans une équipe, il fait les vilains travaux sans se plaindre, ne flatte pas son chef pour avoir telle ou telle pièce qui pose, il laisse cela aux épateurs.

Il est consciencieux dans son travail, il ne travaille pas par saccades, ce qu'on appelle des *coups de massage*, pour tirer une *loupe* après.

S'il n'est pas aussi capable que tel ou tel sublime (cas rare), il aura fait plus de besogne au bout de la journée; s'il vous dit que tel travail sera fini à un temps donné, comptez sur lui, il réfléchira pour vous fixer; mais il tiendra sa parole.

Si c'est un travail de nuit, une réparation, il n'y a ni camarades, ni parents, ni amis, il vous a promis, il est homme de parole; si un cas grave le forçait de s'absenter, il vous ferait prévenir.

Très soucieux de ses droits de citoyen, il demandera une demi-journée pour aller se faire inscrire ou vérifier son inscription sur la liste électorale ou des prud'hommes.

S'il ne prend pas chez lui son repas du matin, il demande ou cherche chez le marchand de vin le journal et le lit attentivement, il suit la politique régulièrement, ses sympathies sont pour les hommes de la démocratie.

Il a chez lui *l'histoire de la Grande Révolution, l'histoire de Dix ans, les Girondins* de Lamartine, *l'histoire du Deux-Décembre*; on peut dire que l'histoire est sa lecture favorite.

Les questions d'épargne l'intéressent beaucoup, il achète ou demande les statuts; il lit les comptes rendus des associations, il connaît le *Voyage en Icarie*, et dit la chose impossible.

S'il entre dans une association, il ne veut pas avec lui de tel ou tel *sublime* : « C'est un propre à rien, un fainéant, il faudrait travailler pour le nourrir. »

Si la discussion s'engage avec un fils de Dieu et qu'il demande où les réformateurs des réunions puisent les ressources nécessaires à leur existence, il est apostrophé d'importance : Espèce de *roussin* (1), propre à rien, ce n'est pas toi qui les paie.

Dans ce cas il ne continue pas la discussion, car les *sublimes de Dieu* (2) ne sont pas parlementaires, nous vous les montrerons en leur temps.

Il ne discute généralement que les questions qu'il connaît bien, il n'admet pas la violence, elle ne prouve

(1) Mouchard, homme de police secrets.

(2) Sublimes de Dieu est une expression que nous employons pour désigner les deux derniers types de notre classification.

rien ; si son contradicteur répond à ses arguments par des invectives sur la personnalité de l'écrivain en discussion, il répond que ce qu'il dit est juste et que cela lui suffit.

Dans la mécanique, laissant de côté les indifférents, il y a au plus deux pour cent d'individus qui ne sont pas démocrates.

L'ouvrier vrai est le républicain par excellence, il prêche par l'exemple, l'esprit de parti ne l'aveugle pas, il est frondeur, mais il raisonne, il ricane quand il voit l'empereur déguisé en costume Louis XV sur un journal illustré, ou qu'il lit que l'impératrice a présidé le conseil des ministres, ou encore que le prince impérial a visité l'École polytechnique et a manifesté son contentement aux élèves ; suivant attentivement la Chambre, il sourit amèrement en voyant la majorité tout approuver, il l'appelle dédaigneusement : la machine à voter.

L'ouvrier vrai est le citoyen dans la bonne acception du mot, il étudie, lit, s'instruit et par dessus tout raisonne juste.

Les questions les plus élevées, il les connaît et nous avons été souvent surpris d'entendre traiter par des ouvriers vrais des questions sur lesquelles ils étaient très au courant et nous avons souvent puisé dans leur raisonnement une lumière qui nous manquait.

La vie politique tient une large part dans ses préoccupations ; soyez persuadé que son vote sera réfléchi et que ce n'est pas tel ou tel tribun qui le fera changer par ses grandes phrases et ses grands gestes.

Les trois mots flamboyants : Liberté, égalité, fraternité, il ne les prend pas à la lettre, il les discute.

La liberté, il la veut pleine et entière, elle finit quand on nuit aux autres ; le vandalisme des jours d'effervescence est flagellé par lui : commettre mille injustices pour en redresser une est pour lui la pire des erreurs.

L'égalité appliquée aux hommes est un mot creux ; égalité des droits, voilà tout, passé cette limite, c'est le mensonge.

Comment, lui qui fait six jours par semaine, vit sobriement, économiquement, lui, l'égal du sublime qui fait trois jours et se grise les trois autres ; lui qui consacre tous ses moments à sa femme, à l'éducation et à l'instruction de ses enfants, l'égal de ce sublime qui laisse sa famille dans la misère, s'il ne prostitue pas ses filles ! jamais, non jamais. Tous les hommes sont égaux en droits, oui, autrement, non.

Fraternité, c'est un beau rêve, mais en présence de l'égoïsme des hommes, ce n'est qu'un rêve ; chaque individu a dans l'âme une part de ce grand sentiment, mais dans l'état actuel, ce qu'il faut c'est justice.

Il n'enfourche pas des dadas à effet, il ne prend pas un mot pour une vérité ; l'ouvrier vrai est avant tout pratique.

Si un fils de Dieu proclame la fraternité des ouvriers, il lui répondra souvent par un exemple : « Comment se fait-il que tu avais entrepris un marchandage avec deux de tes camarades et quand vous avez réglé, les coups de poing ont marché, tes deux associés pré-

tendent que c'est toi qui les a coulés. » Le fraternel sublime répond : « Ce sont des *mufes* (1) ; la fraternité ne se proclame pas, citoyen, elle se pratique. »

S'il y a un ouvrier malade, qu'on fasse une souscription, il sera le premier à y mettre ; il n'accompagnera pas son don d'une formule quelconque ; comme le sublime qui dira : « Les ouvriers doivent se soutenir, » afin que l'on remarque bien qu'il donne.

Le lendemain d'une élection, un lundi, le sublime chez le marchand de vin le voit passer, l'arrête, cause de l'emploi de son dimanche ; l'ouvrier vrai lui dit qu'il est allé voter : « *On t'a donc inscrit toi, t'as de la chance, c'est pas possible, t'es de la rousse* (2) *alors.* » Quant à lui, il n'est pas inscrit parce qu'il est ouvrier.

L'ouvrier vrai lui explique qu'il est allé se faire inscrire dans les délais légaux, qu'il se rappelle même lui avoir dit d'en faire autant : « *Tu m'as même répondu : Pas plan, je suis du quant est-ce* (3) *de la Truffe* qui a été embauché hier dans mon équipe. Ta, ta, ta, tu manigances quelque chose avec la rue de Jérusalem (4). » Pour les sublimes, tout ouvrier qui leur est supérieur

(1) *Mufe*, modification de *muflé*, expression très employée dans la classe laborieuse, il s'applique surtout pour crétin, lâche et pigrouf. En sublimisme, dans les discussions politiques, celui qui n'est pas de votre avis est un *mufe* ou un *roussin*.

(2) *Rousse*, police secrète.

(3) Quand est-ce payes-tu ta bienvenue, ton embauchage, s'est résumé par *quant est-ce*. Depuis quelque temps on crie quand il y a un nouvel embauché : dix-neuf pour ne pas dire vingt (pour vin).

(4) Bureau de police à la préfecture, entrée par la rue de Jérusalem.

en conduite ou en tenue et qui ne suit pas leurs habitudes, du moment qu'il ne comprend pas qu'avec l'ordre on peut arriver à ce résultat, pour eux, l'individu de cette condition est un *roussin*.

Si vous êtes bien mis : *roussin* ;

Si vous avez toujours de l'argent : *roussin* ;

Si vous n'êtes pas de leur avis : *roussin* ;

Si c'est pour une question d'atelier : *peloteur* ;

Si vous ne passez pas vos jours de repos chez le marchand de vins : *Mufe, aristo* qui se croit plus que les autres.

S'ils vous racontent chaudement un fait politique et que vous ne répondiez pas, soit que vous trouviez le fait insignifiant, soit que vous soyez d'un avis contraire : *Roussin* par excellence, vous méditez la formule que vous emploierez pour les dénoncer. Aussi l'ouvrier vrai fréquente rarement ses collègues d'atelier, il a peu d'amis, se lie difficilement, et surtout n'introduit dans sa famille que ses intimes.

Il n'aime pas à demeurer près de l'atelier, il préfère en être éloigné ; soyez persuadé qu'il sera plus tôt à l'heure que ceux qui demeurent à la porte. Nous en avons connu plusieurs de ces derniers qui se levaient à la cloche et profitaient des cinq minutes de grâce pour arriver à moitié habillés, la propreté faisait souche.

Le dimanche, il va se promener avec sa femme et ses enfants dans les promenades publiques, visite les musées, les expositions, l'été plus spécialement, va à la campagne dans les environs de Paris, à dix heures il est rentré.

S'il ne porte pas un de ses enfants, il donne le bras à sa femme ; ceci peut paraître puéril ; pour nous ce détail à une certaine valeur, car nous n'avons jamais vu un sublime donner le bras à sa femme.

Quelquefois, pas autant qu'il le voudrait, le samedi ou le dimanche de paie, il conduit sa femme et ses enfants au théâtre, il choisit le drame de préférence ; devant une scène pathétique et bien rendue, il pleure comme tous les siens.

S'il est célibataire, il va au Conservatoire des arts et métiers, aux Français, aux cafés chantants, quelquefois au bal ; mais le plus souvent, les soirées des jours de semaine, il lit chez lui, dessine ou *biblotte* une invention qui souvent réussit.

Le dimanche, il passe son après-midi chez les parents de sa *connaissance* (1) ; s'il fait beau, ils vont se promener ensemble ; sous peu il la demandera en mariage.

Il est excessivement rare de voir un ouvrier vrai s'*acoquiner* (2). Il sait qu'il n'est pas à la hauteur, mais il ne voudrait pas débaucher une jeune fille sage. Si un sublime des sublimes lui dit :

« Farceur, si ce n'est pas toi, ça sera un autre, profite-en donc.

— Non, j'aime mieux que ça soit un autre.

— Saint Antoine en personne, ricane le sublime des sublimes ; j'oubliais que tu étais Abeilard.

(1) Expression que le travailleur emploie pour désigner sa fiancée ou sa maîtresse.

(2) Vivre en concubinage. Les sublimes disent d'un individu dans cette position : il est collé.

— Pas plus que toi, mon cher, les *ambulantes* (1) sont là qui ne demandent pas mieux, et puis on n'a pas de remords.

— Entendu, monsieur le puritain, ne troublez pas votre conscience. »

Voilà un envieux et méchant de plus qui ne manquera pas de saisir la moindre faiblesse, pour la lui renvoyer en pleine figure à un moment donné.

Il a quelques outils chez lui, il montre les premières notions à son fils. Quand il sera grand, son fils sera son ami ; il serait désolé que son métier ne lui convînt pas, parce qu'au moins il pourrait le suivre ; il s'est chamaillé avec sa bourgeoise ; ne voudrait-elle pas en faire un saute-ruisseau, parce que dans la mécanique on est noir.

« Tusaïs, lui a-t-il dit, je tiens compte de tes observations ; franchement, tu n'es pas raisonnable, tu veux donc, quand il sera grand, qu'il crève de faim ; mais *chieur d'encre*, c'est le métier le plus misérable ; il faut un métier manuel, avec ça, on a toujours du pain au bout des bras. Mais ah ça, tu ne m'as jamais dit que tu me trouvais trop noir ; hein, voyons, parlons-en voir ! Et dire qu'il y a des individus qui prétendent que la femme a autant de jugement que l'homme. Tiens, tu es une bonne femme, mais là-dessus tu n'y connais rien ; Henri sera mécanicien, que le diable me brûle si jamais il devient une marionnette à paperasses. »

Il y a beaucoup d'ouvriers vrais qui s'établissent, et

(1) Malheureuses servant de pâture aux passions des hommes.

nous pouvons citer, à notre connaissance, une vingtaine d'ouvriers vrais devenus contre-maîtres dans une grande maison, où nous l'avons été nous-mêmes, qui se sont établis et ont fondé de bonnes et même de grands ateliers dans un délai de quinze années au plus. L'individualisme a donc quelque chose de bon. Dans beaucoup d'industries où la mécanique n'a pas encore complètement opéré ses transformations économiques, le patron, qui généralement est plus négociant que praticien, confie la direction de ses machines à un ouvrier intelligent, appelé mécanicien ; s'il rencontre un ouvrier vrai, il est rare que beaucoup de solutions ne soient acquises ; mais s'il tombe sur un sublime, grand Dieu ! la caisse seule peut donner le résultat, et le patron doit souvent faire bonne mine contre son indignation.

. Remarquez qu'à côté des aptitudes d'ordre, d'une conduite d'honnête homme, du travailleur consciencieux, intelligent, droit, l'homme politique est toujours debout ; le citoyen n'abdique pas ses droits, il suit les discussions, il est ferme, convaincu, démocrate, républicain ; ce n'est pas l'homme d'action, c'est l'homme de raison. Il n'est pas homme de parti, il est homme de justice, d'entente, de lumière. Il veut bien quitter son logement où il est serré, étouffé, pour en reprendre un autre où il sera plus à l'aise ; mais il veut auparavant, pour ne pas se trouver sur le pavé, être sûr d'en avoir un autre à sa convenance : il veut étudier, s'éclairer avant tout. Il se méfie des promesses, il veut des faits, des preuves ; il veut toucher, palper ; il veut du certain. Une association qui prospère le convainc bien davan-

tage que cinquante mille volumes rédigés pour en démontrer les bienfaits.

Il a l'aspiration juste, légitime, de tous les travailleurs, la possession.

Il la veut, non à coup de décrets, mais par le groupement des deux forces indispensables à toute production : capital et travail (1).

S'il y a des apprentis dans l'atelier et qu'ils soient placés à côté d'ouvriers vrais, soyez persuadé (à moins de tomber sur ces natures rebelles à tout bien) qu'ils deviendront de bons ouvriers, matériellement et moralement.

A notre sortie d'une école professionnelle, nous fûmes placés dans un grand atelier de construction entre un Rouennais et un Limousin, hommes consciencieux et très habiles. Nous pouvons dire que, grâce à ces deux dignes ouvriers vrais, nous sommes devenu ouvrier matériellement et homme moralement. Nous leur étions spécialement recommandé, et ne croyez pas que nous fussions gourmandés, non ; à nos gamineries, ils répondaient par ce qu'on appelle dans les ateliers la *blague*. Au bout de quelques temps le Rouennais nous prit en affection. Quel homme de bon sens et de cœur (2), quel jugement, quel esprit naturel ! Fils d'ouvrier, ouvrier depuis l'âge de treize ans, il avait lu Voltaire, Rousseau ; il savait Corneille en entier ; il nous en citait et commentait les plus beaux passages ; il connaissait tous

(1) Dans notre chapitre des associations, cette question est examinée.

(2) Il est mort il y a quelques années.

les hommes politiques de l'époque, et quand nous nous remémorons ses jugements, nous sommes frappé du bon sens, de la perspicacité de ce brave compagnon dans les questions politico-socialistes du moment. Nous nous rappelons cette appréciation. « L'association des mécaniciens, nous disait-il, a reçu vingt-cinq mille francs du gouvernement provisoire ; elle ne prospérera pas, pourquoi ? parce qu'il y a trop de *fripouille* (1) à côté de quelques bons ouvriers. » Il connaissait le *sublisme* à fond, il reprenait : « Avant six mois ils *se mangeront le nez.* »

Nous promenant, le 2 décembre 1851, il nous disait : Voilà où nous a conduit la *fripouille*. Son silence nous disait assez la peine qu'il éprouvait.

Ce bon début nous préserva d'entraînements irréfléchis auxquels la jeunesse est assez facilement entraînée. Nous passâmes dans l'équipe d'un *fls de Dieu*. A part quelques inconséquences, les bonnes bases acquises ne nous firent pas défaut.

Il est assez difficile de donner un portrait comprenant tous les types différents d'ouvriers vrais ; ce que nous tenions à mettre en évidence, ce sont les qualités essentielles qui le constituent d'élite et en font le travailleur le plus sensé et le plus honorable.

(1) Fripouille, sublimes. Un des éteignoirs des idées démocratiques, membre du comité de la rue de Poitiers, l'appelle la vile multitude, c'est plus académique.

II

L'OUVRIER

Il résulte de notre examen de l'ouvrier vrai qu'il possède les qualités essentielles du travailleur et du citoyen. Malheureusement le nombre en est assez restreint, les types dominants sont ceux que nous désignons sous le titre d'ouvrier et d'ouvrier mixte.

L'ouvrier fait, comme l'ouvrier vrai, au moins trois cent jours de travail.

Il fait quelquefois des dettes, mais paie régulièrement ce qu'il a promis.

Assez souvent il se voit à la tête de trois ou quatre cents francs, mais il a rarement des sommes placées, s'il fait un dépôt à la caisse d'épargne, il n'est pas de longue durée.

Il estime et respecte sa femme et ses enfants ; mais n'y apporte pas les soins que réclame une pareille mission, l'éducation des siens.

Il lit souvent ; comme généralement il a du bon sens,

il vous dira qu'il a commencé un roman à grand orchestre que publie une *feuille de chou* à un sou, mais qu'il ne veut pas le continuer, parce qu'on n'y parle que de bague, de crime, de police; ça l'ennuie, ça n'est pas même spirituel, il aime autant la gazette des tribunaux, au moins c'est vrai.

Il préfère lire la *Science pour tous*. Il a lu l'autre jour que la pomme de terre nourrissait beaucoup moins que le pain, qu'à boire de l'absinthe on devenait fou; ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il a lu dans le dernier numéro que les brasseurs mettaient de la noix vomique dans la bière; les empoisonneurs!...

Il a trouvé sur les quais une occasion, il a acheté le *Juif-Errant* pour dix sous: « Comme c'est ça, c't Agricol et la Mayeux; malgré sa bosse, on l'aimerait c'te petite-là. Sa femme l'a lu aussi en veillant sa petite qu'était malade; elle dit que c't escogriffe de Rodin a un pavé dans l'estomac. »

Quand il fait beau le dimanche, à une heure, tout le monde en route, à Saint-Ouen, Joinville, Romainville ou Bondy, on dîne au *Lapin Vengeur* (1), on rentre chargé de lilas ou de mugnets, même de simples fleurs des champs, à onze heures tout le monde dort. La dernière fois il a pris un pichet de trop, Madeleine lui a fait la moue, il n'y comprend rien non plus, sa *pompe* avait donné deux coups de trop (2).

(1) Restaurant à la porte de Belleville. L'enseigne représente un lapin tuant, d'un coup de pistolet, un cuisinier.

(2) Dans une chaudière on introduit l'eau au moyen d'une pompe.

Sa mise est toujours propre, mais sans recherche, chante très souvent pendant le travail, on voit qu'il aime la besogne. Il tient régulièrement ses comptes de temps et de marchandage comme l'ouvrier vrai, il paie chez le marchand de vins au fur et à mesure de ses dépenses. Vous pouvez être assuré que tout ouvrier qui ne fait pas de compte chez les débitants, est un travailleur d'ordre. Il est allé à l'enterrement d'un ouvrier de l'atelier; en sortant du père Lachaise, on a mangé le pain et le fromage d'ordonnance (1), ils étaient quatorze, on a chanté et pas mal bu, le *Petit Zéphir* a chanté une *Noce à Montreuil*; *Tapez-moi là-dessus*. « Nous en avons eu pour chacun cinquante-huit sous, nous n'étions que trois qui avions de l'argent, les autres nous rembourseront à la paie. » Ce qui l'a le plus surpris, c'est de voir le *Moule-à-pastilles* (2), gros grêlé, qui n'avait pas seulement dix sous dans sa poche, commander des dix litres à la fois et faire le malin, son refrain était: Qu'on monte la feuillette (3). Ça ne lui arrivera plus à la prochaine occasion, il se déguisera en cerf (4), ça ne sera pas long.

Il sait bien qu'il aura des difficultés pour se faire

(1) A Paris il est dans les habitudes, après un enterrement, de manger le pain et le fromage.

(2) Dans le temps on fabriquait les pastilles dans des plaques de métal formées d'une infinité de petites cavités. La figure d'une personne qui a été atteinte de la petite vérole représente un moule à pastilles.

(3) Dans notre chapitre, le Chansonnier des Sublimes, on aura l'explication de ces mots dans le chant national des Sublimes.

(4) Se sauver.

rembourser ; il en a assez de cette vie-là ; puis, avec ça, pendant qu'il dormait, sa femme a regardé dans son porte-monnaie, elle a vu qu'il en manquait à l'appel, elle s'est mise à pleurer, il en avait le cœur gros, elle était découragée. « Elle m'a dit : — Tu sais cependant bien que nous devons acheter des effets pour les enfants, cela ne te fait donc rien de les voir déguenillés. Là voilà qui se trouve malheureuse à présent. Y a pas à blaguer, quand on a cinq ou six mioches, il faut aller à la chasse avec un fusil de toile (1) et du zinc (2) pour le charger (3). »

Quand le torchon brûle (4), il est comme désorienté.

Ainsi la quinzaine dernière, il est allé à la noce de Paul, son ami ; Dame ! il est si bon garçon ; et puis, il n'aurait plus fallu que ça qu'il fasse sa Sophie (5), il ne sait pas comment ça se fait, mais, quand il est rentré à trois heures du matin, ses soupapes commençaient à gueuler ; ce qu'il sait, c'est qu'arrivé chez lui, il s'est mis à chanter. Son maître (6) n'entend pas de cette oreille-là. Pendant huit jours, la voie était fermée, il avait beau siffler au disque (7), rien. « Va donc, soulard, va donc avec avec tes pochards, ah ! tu pouvais bien dire que tu les méprisais, les sacs à vin, tu es pareil. »

(1) Sac.

(2) Argent.

(3) De pain.

(4) Quand le torchon brûle, il y a brouille dans le ménage.

(5) Faire sa tête.

(6) Sa femme.

(7) Terme de chemin de fer. Un mécanicien siffle au disque pour demander l'ouverture de la voie.

Il avait beau lui dire : « Mais tu sais bien que ça ne m'arrive pas souvent. » Rien ; toute la figure en colère. Il arrive à l'atelier, il ne savait plus ce qu'il faisait, il monte un support trois centimètres trop haut, l'abatage a marché. Le singe (1) lui a dit : « Comment c'est vous, Auguste, qui faites un lou (2) aussi grossier, je vous croyais sérieux. » Quand il est rentré, il a tout raconté à sa femme ; elle s'est mise à pleurer en l'embrassant ; elle lui a dit : « J'ai peur que tu ne deviennes ivrogne. — Sois tranquille, on ne m'y repincera plus avec ces cheulards-là (3). »

Il parle l'argot d'atelier, du reste tous les travailleurs le parlent. Il est regrettable que ce langage vert prenne un si grand développement ; il est vrai que nos écrivains, nos dramaturges donnent l'exemple, les masses copient.

L'argent du terme est le premier mis de côté, il s'y prend d'avance ; s'il fallait le prendre sur une seule paie, quel coup de massue ! quelle brèche !

Le loyer pour le travailleur est souvent la cause du désordre dans le ménage, surtout avec l'élévation exorbitante de ces derniers temps.

L'impossibilité de trouver un logement d'un prix possible, la rapacité et les prétentions de certains propriétaires, sont la cause souvent, très souvent, de découragements incroyables, de haines implacables, et la

(1) Le patron.

(2) Lou, du verbe sublime louter, tuer une pièce, la rendre impropre pour sa destination.

(3) Ivrognes, soulards, soiffards, gourmands.

base de misères effrayantes et d'avilissements honteux.

Pour avoir son terme, l'ouvrière se prostitue, la femme mariée trompe son mari, la mère de famille s'avilit, le mari descend au sublimisme, découragé de ne savoir où le trouver, le chômage et la maladie l'ayant mis dans l'impossibilité d'y faire face.

Combien n'avons-nous pas entendu de pères de famille nous dire : Si mon logement m'était seulement assuré, je serais sûr du reste ; d'autres nous dire : J'ai un terme de côté, me voilà tranquille pour six mois.

Le terme est l'épée de Damoclès du travailleur, le fil menace de se rompre tous les trois mois.

On peut dire que le loyer prend au salaire du travailleur trente pour cent. L'ouvrier qui fait trois cents jours en moyenne à quatre francs, soit douze cents francs, pour peu qu'il ait un ou deux enfants, ne sera guère à l'aise dans les logements de trois à quatre cents francs.

Quand on rencontre un ouvrier vrai dans les conditions du type précédent, on peut dire qu'il est habile et sage administrateur.

Le logement du travailleur ne devrait pas varier entre dix et douze pour cent de la moyenne du salaire ci-dessus. Si le fardeau se trouvait ainsi diminué, nous trouverions qu'il serait encore assez lourd.

La vie est très chère à Paris, les aliments, le vin, etc. sont souvent, par leur prix élevés, une cause de gêne, mais le travailleur trouve encore le moyen de s'arranger : il prend les bas morceaux, de la viande de cheval,

il use de mille moyens ; mais le terme ! il est là inexorable, il sonne avec une régularité mathématique.

Si la famille a l'appétit de manger quatre livres de pain, elle n'en mangera que trois, pour le terme. On ne peut pas se serrer le ventre ? Acquitter la quittance ou le congé.

Assainir une grande ville comme Paris, la doter de grandes et larges voies, c'est une chose utile.

Le faire rapidement, c'est une faute ; car forcément vous amenez la spéculation sur les terrains. Toutes les fois que la spéculation s'attellera à une affaire, la valeur de cette affaire sera surfaite et faussée.

C'est ce qui est arrivé pour les terrains. On peut en citer qui valaient cinquante francs le mètre, et qu'on vous fait quatre à cinq cents francs. Puis vous voulez construire des logements à bon marché ? C'est impossible.

Vous ne pouvez faire que des logements somptueux. Quelles sont les conséquences logiques ?

Il est difficile au travailleur de se loger, tout augmente, il ne peut pas vivre, il veut de l'augmentation, la question sociale lui sort impérieuse par tous les pores ; voilà une première conséquence. La deuxième c'est que les spéculateurs y perdront, l'équilibre se fera, ce qui est gonflé se nivellera naturellement : désastres. S'il n'y avait que les spéculateurs d'atteints, le mal ne serait pas grand ; mais avec eux, ils entraîneront les économies des confiants, le travail des entrepreneurs et les matériaux des fournisseurs.

L'élévation du prix des loyers a augmenté le malaise

des travailleurs non compensé par l'augmentation des salaires.

Quand l'ouvrier sort le soir, il va flâner sur les boulevards devant les magasins; s'il y a une réunion publique, il y va; comme il n'a pas étudié les questions qu'on y traite, il ne comprend pas bien les développements donnés par les orateurs; mais quand il entend dire que l'épargne est un vice social, il bondit, il quitte la salle; du reste la claque qui se tient près de la tribune l'assomme. Une autrefois il y est allé, il en a applaudi un qui disait que le travail à lui seul sans capital ne peut produire quoi que ce soit. Il a manqué de s'attraper, on l'a appelé mouchard, les *aboyeurs* ont empêché l'orateur de continuer. « Ce n'est cependant pas malin, supposez qu'il s'établisse sans le sou, il sera bientôt toisé. »

L'ouvrier vrai va rarement aux réunions publiques, il n'aime pas les utopies (1); il écoute attentivement; les phrases pompeuses et à effet ne l'enlèvent pas; calme, il réfléchit; quelquefois les trépignements de l'escorte l'indignent.

L'ouvrier s'y rend assez souvent, si l'orateur est tribun, il lâche facilement un applaudissement.

L'ouvrier mixte en manque rarement, devant les évolutions dramatiques et les grands coups de voix du tribun, les bravos marchent.

Le sublime simple y va quelquefois, il se place à côté

(1) Dans les premières réunions publiques les idées communistes ont été beaucoup discutées.

d'un de ses amis, *filz de Dieu*, un qui s'y connaît, en politique.

« Chaud-là! en triomphe l'orateur! *C'est-y envoyé ça! hein, si le gros tourneur qu'est de la Saint-Vincent de Paul était là, serait-il esbrouffé. Comment que tu l'appelles ce lapin-là?*

— *C'est chose, un des chouettes, qu'a été à Genève, en Belgique.*

— *Quel grelot (1)!*

— *Écoute donc. »*

Le vrai sublime n'y va jamais, ce n'est pas son affaire, il n'y a ni *jaune ni blanche* (2). Les *sublimes descendus* et les *sublimes de Dieu*, voilà les vrais abonnés; mais n'anticipons pas.

L'ouvrier rentre de bonne heure, il ne veut pas donner des inquiétudes à sa femme, puis s'il mangeait la consigne, elle le sermonnerait. Elle ne dort pas tant qu'il n'est pas rentré, elle a besoin de repos, elle a bien assez de mal avec ses gamins; lui aussi en a besoin, il a à cogner le lendemain. S'il est avec des sublimes, il se lève pour rentrer; un malin lui dit: « Il n'est que neuf heures et demie. — Ça ne fait rien. — Ah! je n'y étais plus, tu boutannes ton paletot avec des épingles (3). » L'épigramme ne le touche pas, il part.

Il aime le théâtre, le drame surtout; le Cirque a de

(1) Les sublimes disent d'un travailleur parlant bien: A-t-il un bon grelot? ou, quel mirliton! et encore: Il n'y a pas moyen de lui fermer sa boîte (sa bouche).

(2) Eau-de-vie jaune et eau-de-vie blanche.

(3) Ou encore: Sa femme porte la culotte.

l'attire pour lui, on rentre de bonne heure, c'est un plaisir qu'il se paie rarement, les finances ne sont pas toujours à flot.

Si sa fille est en apprentissage, il va la chercher le soir, il craint qu'elle ne rencontre des mauvais sujets.

Si on lui confie un apprenti, il lui montrera à travailler consciencieusement, il le gourmande s'il l'entend dire des saletés.

S'il est célibataire et qu'il tombe sur une bonne fille qui sait le prendre, il s'acoquinera; il donne facilement dans la blanchisseuse, la femme de chambre ou le *tablier blanc* (1). Un beau jour il lâche tout et se marie dans son pays.

Il y a beaucoup d'ouvriers vrais et d'ouvriers qui établissent leur femme, crémère, épicière, marchande de vins, blanchisseuse. Beaucoup, presque tous réussissent. La paie du compagnon vivifie le commerce, tandis que dans le cas du sublime son parasitisme le mine.

L'ouvrier est très laborieux; il fait toujours quelque autre chose à côté de son état, afin d'augmenter son gain.

Il y en a qui sont concierges, la femme tient la loge; lui, fait le gros ouvrage et toutes les choses qu'il peut faire avant ou après son travail.

Paris est la ville du monde où l'on travaille le plus, mais aussi, à de très rares exceptions près, ceux qui, avec un peu d'intelligence et d'ordre, piochent beaucoup arrivent à percer.

(1) La bonne d'enfants.

Quand un travailleur de province arrive à Paris, il ne peut pas toujours y rester, il y a trop à *masser* (1) pour y arriver. Nous entendions un garçon de ferme se plaindre des travaux des champs : Ah! disait-il, si vos Parisiens étaient obligés de tenir les cornes de la charue pendant cinq heures par jour, il n'y en aurait pas pour longtemps. Ignorant! Il ne savait pas qu'à Paris, dans certain métier où le travail se fait aux pièces, au bout de vingt ans, le travailleur est déformé, usé, s'il n'est pas tué (2).

Comme on le voit, l'ouvrier est un honnête homme, avec un plus de négligence et moins d'intelligence que l'ouvrier vrai.

(1) Travailler. Un masseur est un ouvrier laborieux.

(2) A part l'époque des semailles et des récoltes, le travailleur de l'agriculture a beaucoup de bon temps, que n'a jamais le travailleur de l'industrie.

III

L'OUVRIER MIXTE

Plus nous avançons dans l'examen de nos différents types, plus les bonnes qualités disparaissent.

Dans les deux premiers types, nous trouvons un grand désir de faire face à ses affaires, de plus beaucoup de cœur, ce bon point d'appui; ce n'est pas que le type dont nous nous occupons en manque, loin de là, seulement, il n'a pas la clairvoyance, la fermeté des deux premiers; il a plus de faiblesse, les autres l'entraînent avec trop de facilité.

Il fait trois cents jours de travail par année, mais c'est le maximum.

Il fête de temps en temps saint lundi, le patron des fainéants. Du reste, il aurait très bien pu travailler la demi-journée du soir comme celle du matin : « Mais il est venu un copin qui travaille à Vaugirard, ils ont passé l'après-midi ensemble. Il carotte sa ménagère

sur le total de la paie, car ce n'est pas lui qui tient le sac.

Le samedi de paie il s'émeut très bien avec les camarades, son émotion dépasse rarement l'allumette de campagne, il y a bien deux ans qu'il n'a pris son poteau télégraphique.

Voici une graduation faite par les mécaniciens d'un chemin de fer :

1° Attrapper une petite allumette ronde : il est tout chose;

2° Avoir son allumette de marchand de vin : il est bavard, expansif;

3° Prendre son allumette de campagne, ce bois de chanvre souffré des deux bouts : il envoie des postillons et donne la chanson bachique;

4° Il a son poteau kilométrique : son aiguille est affolée, mais il retrouvera son chemin;

5° Enfin, le poteau télégraphique, le pinacle : soulographie complète; ses roues patinent, pas moyen de démarrer. Le bourdonnement occasionné par le vent dans les faïences est la cause du choix.

D'autres emploient les pressions atmosphériques; je suis monté à cinq hier, ou bien l'aiguille de son manomètre (1) n'a pas bougé.

Si on ne se soule pas, on ne s'amuse pas; si avec ça le coup de tampon marche, la noce est complète.

Le dimanche il aide au ménage, cloue, raccommode

(1) Manomètre, instrument servant à mesurer la pression dans les chaudières à vapeur.

quelque bahut, ou bien il fait des galoches pour toute la famille.

Il estime et craint sa femme; c'est un rude gendarme celle-là et à cheval sur la consigne; le samedi, quand on déballe la *menouille* (1) de la paie sur la table, elle calcule en deux minutes, elle voit que le compte n'y est pas: « Joseph, il manque dix francs, tu n'as pas perdu de temps, voyons, il me les faut.

— Je ne t'avais donc pas dit que, lundi dernier nous n'avions pas travaillé, le tuyau de la pompe alimentaire était crevé.

— Et le tien, l'est-il crevé?

— Tu me dis ça, parce que je sens le vin; *Carambole*, le petit tourneur, a voulu me régaler, il a payé une bouteille du cachet vert; nous avons pris chacun la nôtre, tu ne peux pas te plaindre.

— Avec tout ça, c'est pas mon compte, il manquerait encore six francs.

— J'oubliais de te dire qu'on a fait une souscription.

— Ta, ta, ta, nous verrons ça. »

Pendant son sommeil, elle dissèque les vêtements, une pièce de cinq francs en or est facile à cacher; quelquefois, elle la trouve dans la visière de sa casquette, elle ne dit mot. Le lendemain le voilà parti, aussitôt dans la rue, il cherche, il est consterné: il l'aura peut-être perdue; il met la visière en lambeaux; elle a peut-être glissé; rien, le voilà sevré pour la semaine.

(1) Menouille: argent.

Il aime bien ses enfants, mais c'est sa bourgeoise qui s'en occupe; il n'a pas le temps, et puis ça l'ennuie.

Cependant, pour la première communion de sa petite, il a demandé la permission, il a tout lâché: les luisants (1), le tuyau du poêle (2); il était heureux de l'accompagner; mais elle est si gentille c'te gamine-là.

Sa mise est propre, mais négligée.

S'il demeure près de l'atelier, sa femme lui donne pour sa goutte du matin et pour son tabac; s'il est éloigné, elle lui met dans son bidon *ad hoc* soupe et pitance, il achète le pain et le vin.

Il ne fait pas de compte chez le marchand de vins; le soir, après la journée, il ne *godaille* (3) pas avec les sublimes de l'atelier, il rentre chez lui.

Le dimanche, le dîner à la barrière est de rigueur, il prend son allumette de campagne, quelquefois un poteau kilométrique, mais le poteau télégraphique se prend rarement. Avec l'allumette de campagne, si on traverse les champs ou les bois, il voit tout en rose, les tiraillements de la semaine sont oubliés, il se voit heureux, il est ému, les bons sentiments s'épanouissent, il pense à sa jeunesse, ça lui rappelle son village, son cœur déborde, il est joyeux et expansif. Aussi, le lendemain il vous dit: J'ai passé une bonne journée, ma femme était aussi contente que moi; un *petit grain* (4)

(1) Souliers vernis.

(2) Chapeau.

(3) Godailler, flâner, traîner ses guêtres.

(4) Émotion produite par un extra de boisson.

de temps en temps, ça vous remet. C'est tout joyeux qu'il reprend sa besogne.

Nous comprenons très bien qu'un compagnon qui a travaillé six jours de la semaine, en lutte avec les difficultés du travail, les ennuis du ménage, n'ait pas la figure radieuse; la corde sentimentale ne vibre que tristement pour lui; aussi le dimanche après le dîner, un ou deux pichets de plus, elle devient harmonieuse pour lui; ses moyens ne lui permettent pas de la faire jouer autrement, il en use. Mais si ses *soupapes ont craché* (1) le dimanche, le lundi il a mal aux cheveux; si les autres sont là, on se *mouille* (2) un peu; une journée de perdue, et la valeur de deux de dépensée. Mais s'il peut arriver à l'atelier, le travail le remet, l'aplomb revient, le dessus est repris.

S'il pleut, qu'il y ait une exposition, il y va avec un camarade. Aussi, le dimanche, remarquez dans les groupes, devant un tableau sentimental ou historique, vous trouverez l'ouvrier; écoutez ses commentaires; ce n'est ni une question de lumière, de formes ou de couleur qu'il apprécie, c'est le sujet.

Un lundi, nous écoutions un ajusteur, racontant à trois ou quatre de ses copins l'impression que lui avait fait le tableau de Varsovie en 1861, de l'exposition de 1866, rien ne lui avait échappé; le fils mort, le père désespéré, la mère, la femme mourante, jusqu'aux moines étaient décrits d'une façon pathétique et très émou-

(1) C'est par les soupapes que s'échappe le trop plein de vapeur.

(2) Mouiller, boire à perdre la raison.

vante, et comme conclusion l'exécution des cosaques et moscovites massacreurs; le dimanche suivant, les quatre auditeurs étaient devant le tableau.

La peinture est l'art par excellence pour développer les bons sentiments de la classe laborieuse (1); pour elle, le sujet est tout; regardez ces groupes, ils passent avec indifférence devant les Vénus endormies ou au bain; ils savent trouver ce qui leur plaît: une scène de l'inquisition, une mère pleurant son enfant, une inondation, une famine. Que le tableau soit une croûte ou non, si le travailleur a compris, soyez convaincu qu'il est ému, et que pour lui cela vaut mieux que dix romans de bagnes ou de forçats. Malheureusement, c'est le petit nombre qui visite l'exposition.

Allons, messieurs les peintres, qu'un plus grand nombre parmi vous se fasse peintres d'histoire, retracez la grande épopée révolutionnaire, les actes de vandalisme et de patriotisme; que les travailleurs viennent devant vos toiles trouver le frisson bienfaisant qui rend grand et l'émotion instructive qui rend meilleur. Allons, les artistes du peuple, grandissez-nous par vos conceptions; il en restera toujours assez pour peindre les Vénus, les Psyché, les saintes et les descentes de croix (2).

(1) Le peu d'histoire que connaît le sublime, il l'a apprise sur les estampes que mettent en montre les marchands, et autour desquels on voit des groupes de travailleurs.

(2) Il faudrait supprimer le catalogue et indiquer le sujet sur une plaque placée sur le cadre; ce procédé faciliterait aux travailleurs l'étude des tableaux.

La peinture, la musique et le théâtre, voilà trois grandes ressources pour grandir et inspirer le travailleur. Nous savons bien que la période qui date du 2 décembre, cette digne époque des courses, des vélocipèdes et des pièces à femmes n'est pas faite pour inspirer les artistes et les écrivains ; ils sont forcés de mettre une détente à leurs inspirations en présence de cet alambic malsain que l'on nomme la censure. Aussi, qu'a-t-il produit, ce régime à part ? Quelques pâles lueurs par-ci par-là ; l'avachissement, non, mieux que cela, il a éteint l'inspiration.

L'ouvrier mixte aime les fêtes de banlieue, il écoute le boniment de Paillasse ; c'est lui qui frappe sur la *tête du turc* ; à la parade, il demande un caleçon pour la *boule de neige*, un lutteur noir de médiocre apparence ; il veut essayer avec celui-là, le *terrible Savoyard* est trop fort.

Le lendemain, il raconte qu'il a été roulé, son pied a glissé, ça ne fait rien, il *lui a donné du coton* (1). Le dimanche suivant, il se propose d'essayer avec *le Rempart de la Provence*, il a un petit *truc* (2) à lui.

Dans l'analyse de nos différents types, les capacités de travail ne sont pas comptées, il y a des sublimes qui sont très intelligents et très habiles, ce que nous voulons bien montrer, c'est le travailleur, c'est le citoyen avec qui on doit résoudre la question sociale.

Généralement, l'ouvrier mixte est bon ouvrier ; si

(1) Donné de la peine.

(2) Truc, moyen.

vous voulez lui confier la direction d'une équipe, il est rare qu'il accepte, il n'aurait pas assez d'énergie pour forcer les sublimes à travailler, et s'il devait leur donner des instructions, il se laisserait *esbrouffer* ; l'ouvrier vrai et le fils de Dieu s'en acquittent bien ; l'un pour justifier la confiance qu'on a en lui, l'autre pour poser.

Si l'ouvrier mixte se trouve dans une équipe d'ouvriers vrais, il est dans son élément ; par contre, s'il se trouve avec un fils de Dieu, il se laisse aller, et si l'équipe est en bordée, il sait très bien perdre son temps avec elle. Il est vrai que le lendemain il est vexé, et *re-naude* le reste de la semaine. Cette facilité de se laisser entraîner pourra le conduire fatalement au sublimisme ; cela dépendra du milieu dans lequel il se trouvera. Il ne tient pas à avoir de responsabilité ; il n'est pas crâneur comme le vrai sublime ; mais *l'épate* du *fils de Dieu* lui fait de l'effet. Si vous discutez avec lui et que les arguments lui manquent, il vous dit : Tenez, un tel, *sublime des sublimes*, vous l'expliquera bien. L'ouvrier, l'ouvrier mixte et le sublime simple forment cette masse des réunions publiques que nos tribuns savent si bien enlever. Ainsi, dans une réunion nous avons vu applaudir le pour et le contre à trois quarts d'heure de distance ; cela dépend de la manière de s'en servir : nous reconnaissons que parmi nos jeunes réformateurs il y en a qui savent parfaitement manœuvrer cette masse.

Elle est généreuse, son enthousiasme est chaud et fébrile, mais elle est ignorante ; où voulez-vous qu'elle

se soit instruite? tout ignorant est soupçonneux et méfiant; de là ingratitude. Aussi, si un homme riche se dévoue en action pour les travailleurs, c'est un ambitieux qui veut se servir d'eux pour arriver; si c'est un des leurs, c'est un *feignant* qui veut qu'on le nourrisse, ou qui palpe des ressources quelque part; il est vrai qu'il y a eu des exemples. Aussi nous plaignons sincèrement, tout en les admirant, les âmes généreuses qui se dévouent et qui n'ont que l'ingratitude pour récompense.

L'ouvrier mixte lit peu; mais de préférence ce qui lui est recommandé spécialement par le fils de Dieu. Cependant le soir il écoute sa petite fille qui lit à toute la famille un livre de voyages qu'elle a eu pour prix.

Quand il était jeune, il lisait davantage Alexandre Dumas: mais celui qu'il préférait c'était Eugène Transpire (1), il n'y a plus d'auteur comme ça.

S'il est célibataire, le soir il se promène sur les boulevards devant les marchands d'estampes, il fait galerie devant les marchands de *mort subite* (2), il est badaud, les hercules ont son admiration; il ne manquerait pas une grande revue, une illumination, une fête au Champ de Mars; il a du jarret, tout le trajet à pied, six heures debout, la fatigue ne compte pas, il veut voir. Le soir le bastringue est de rigueur, il chauffe une femme de chambre, un beau jour elle quitte sa place, elle vient chez lui parce qu'elle ne veut pas aller dans les bureaux:

(1) Eugène Sue.

(2) Charlatans.

le collage est fait. Si sa maison l'envoie au dehors faire un travail, et que le *crampon* (1) ne soit pas trop tenace, il la quittera, mais si elle *le veut*, il fera une fin.

L'ouvrier mixte célibataire vit en garni; il y en a un certain nombre qui se mettent dans leurs meubles, ils achètent un mobilier à payer tant par quinzaine; à la première débâcle, il vend tout. C'est le début ou l'entrée dans le sublimisme.

L'ouvrier mixte qui vient à Paris étant marié est plus à l'abri du fléau; l'éducation que sa femme et lui ont reçue en province le sauve; puis par dessus tout elle ne lui donne pas d'argent. S'il se marie avec une *gourgandine* (2) parisienne, il est facile de prévoir la conséquence logique de cette union; c'est le sublimisme.

Avec les tendances que l'on connaît à l'ouvrier mixte, la femme est pour lui un soutien; si elle est honnête et travailleuse, c'est une providence pour lui. Nous en avons connu un, devenu veuf, descendre en quelques mois au sublimisme le plus dégoûtant.

Comme on le voit, l'ouvrier mixte est une bonne nature mais faible qui se laisse facilement entraîner.

Si tous les travailleurs étaient comme ces trois types, comme le progrès serait facile et rapide! comme l'ins-

(1) Il y a beaucoup d'individus qui vivent en concubinage, on dit de ceux qui ne peuvent se débarrasser de leur maîtresse, que le *crampon* est solide: Quel *crampon*! il ne se décramponnera pas.

(2) A côté des cascadeuses, qui sont complètement dans le métier, il y en a, soit qu'elles soient laides ou qu'elles pensent à l'avenir, qui s'attellent après un individu pour se faire épouser, alors le pavillon couvre la marchandise et c'est plus commode.

truction fructifierait avec de pareils individus ! l'éducation politique et sociale serait alors assurée et les convulsions que nous font pressentir l'avenir seraient évitées.

Avant et même après le grand lavage de 89, il y avait des gentishommes écussonnés, que leurs revenus laissaient dans la misère ; ils se seraient cru déshonorés s'il leur avait fallu travailler. Le travailleur à cette époque était considéré comme un paria. Encore aujourd'hui, allez dans une sous-préfecture sans industrie, vous y rencontrerez les mêmes préjugés sur l'ouvrier ; cette opinion est la conséquence logique des anciennes mœurs. Qui honore-t-on ? Le titre, la place, l'épaulette, l'habit. Puis vous voulez que ces bonnes gens de province se trouvent bien relevés d'introduire dans leur famille un ouvrier, quelque intelligent qu'il soit. Rien de plus absurde que la morgue de nos petites villes. Raisonnez avec eux, démontrez-leur que le jeune homme est intelligent, très capable, actif, travailleur rangé, la droiture en personne ; qu'un garçon de cette trempe gagnera ce qui lui manque, bien-être et considération ; vous êtes consterné d'entendre ce bon rentier vous répondre : Je ne peux pas lui donner ma fille ; ce n'est qu'un ouvrier.....

Remarquez qu'il ne confond pas les ouvriers avec les sublimes, puisque les qualités essentielles qui constituent l'ouvrier d'élite lui sont prouvées.

Qui n'a pas lu dans les journaux qu'en Amérique il y avait des ingénieurs esclaves. Il n'y a pas un Français qui n'ait senti son cœur se soulever d'indignation devant un pareil fait.

Aujourd'hui, pour les trois quarts de la bourgeoisie, l'ouvrier est dans les mêmes conditions, un paria. Il faut en excepter Paris et les grands centres industriels où souvent le premier ouvrier de la maison épouse la fille de son patron et prend la suite des affaires.

C'est qu'à Paris les préjugés sont meulés, et les industriels et les négociants savent bien que tant vaut l'homme, tant sera l'affaire.

Le jour où ce stupide préjugé aura disparu, quand le bourgeois tiendra plus à la conduite et aux capacités qu'aux titres et à l'argent, la question sociale sera simplifiée.

Puisque nous ne nous occupons que de la mécanique, prenons pour exemple les chefs monteurs : ce sont presque tous des ouvriers vrais, connaissant bien le dessin, beaucoup sont très instruits ; c'est la pépinière où l'on puise pour faire des contre-mâîtres, des chefs de chantiers au dehors. Eh bien, la plupart tardent indéfiniment à se marier, dans l'espérance de devenir un jour directeurs d'une petite maison et de trouver alors plus facilement un parti convenable : butés à cet espoir dont la réalisation se fait attendre, ils se laissent aller, s'acoquinent, et perdent leur avenir, s'ils ne deviennent pas sublimes. Croyez-vous qu'ils seraient arrivés à une pareille solution s'ils avaient trouvé à se marier avec une jeune fille bien élevée, si le stigmatisme ne les en avait pas éloignés ; au lieu de les voir se décourager, vous les auriez vu grandir.

Nous pourrions citer une centaine de garçons fort intelligents, élevés dans le travail, des natures droites,

(il faut bien que l'on sache qu'à côté des sublimes il y a parmi les travailleurs des garçons distingués) qui se sont annulés, enchaînés par le découragement, boulet qu'ils croyaient toujours pouvoir dériver.

Dans les premiers temps de notre arrivée à Paris, nous étions reçu chez un de nos compatriotes, employé à la Caisse d'épargne. Il réunissait chez lui, tous les dimanches, quelques amis qui amenaient leurs femmes et leurs enfants. Parmi ces derniers se trouvaient quelques jeunes personnes avec lesquelles nous eûmes bientôt noué des relations amicales. La femme de notre compatriote nous avait présenté comme *employé* (1) dans une maison de mécanique. Pour faire disparaître les durillons produits par le maniement du marteau, nous avions soin, chaque dimanche, de meuler nos mains, la pierre ponce n'aurait pas été assez énergique. Placé un jour à côté d'une maman et de sa fille (une jolie brune), nous répondions sans malice aux questions qu'elle nous adressait. « Que faites-vous dans cette maison de mécanique, nous demanda-t-elle? — Madame, nous montons une machine à vapeur de six chevaux, pour l'exposition de Londres. — Je sais, monsieur, que l'on fait des machines à vapeur dans votre maison; ce que je vous demande, c'est l'emploi que vous y occupez. — Mais, madame, nous avons eu l'honneur de vous dire que nous faisons une machine à vapeur » (nous étions heureux de pouvoir affirmer la confiance que, jeune encore, nous avions méritée de notre patron). La jeune personne nous

dit d'un air ébahi: « Comment! vous travaillez, vous êtes donc exposé à toutes les saletés que comporte le métier? » Un peu vexé nous repartîmes: « Mais, oui, mademoiselle, et nous osons croire qu'il n'y paraît rien en ce moment. » La mère nous tourna le dos et les yeux de notre belle voisine se portèrent sur nos mains bien affûtées qui ne nous trahirent pas, et elle s'éloigna. Pour elle nous étions un pestiféré. Vous dire l'effet que produisit cette marque de mépris, sur une nature aussi ardente que la nôtre serait difficile, nous sentions comme des coups de béliers dans nos veines, notre visage dut passer par toutes les couleurs du prisme. Le lendemain soir à la sortie, nous contâmes le fait à notre ami le Rouennais qui, malgré sa philosophie, se trouva cependant touché.

« Quoi vous êtes ému parce que deux sottés, gavées de préjugés font fi d'un ouvrier; il n'y a que les fats et les idiots pour mépriser l'ouvrier. Un jour viendra où le travail sera honoré comme il le mérite, les durillons seront des quartiers de noblesse; le travail sera l'honneur et l'oisiveté l'opprobre. »

L'indignation le rendait éloquent.

(1) Quel titre près des provinciaux!

V

LE SUBLIME SIMPLE

La description des types que nous allons donner est loin d'être, au point de vue moral, aussi satisfaisante que celle des trois précédents ; quelle que soit la répugnance qu'on ait à fouiller, à élucider un pareil sujet, on ne doit pas hésiter à entrer franchement dans cet examen, quand pendant de longues années on a vécu avec cette pensée, que l'étude du mal peut en amener la guérison.

Nous commencerons par le sublime simple.

Le nombre de jours que font les travailleurs par année est un *criterium* presque certain pour leur classification.

Le sublime simple fait de deux cents à deux cent vingt-cinq jours de travail au plus par année, se soûle au moins une fois par quinzaine, s'émeut proportionnellement.

Il paie son terme difficilement, mais quand il peut déménager à *la cloche de bois* (1), il use du procédé.

S'il est célibataire, il loge dans d'ignobles garnis ; il aime mieux ça, on ne lui fait pas de morale : « On ne peut donc pas être un peu ému, *y faudrait pas que ça que le pipelet de sa tourne lui fasse un sermon parce qu'il est paf* (2). »

S'il est marié, il paie son boulanger parce qu'il n'y a pas moyen de le lever ; son *mastroquet* (3), jamais.

Faire un *pouf* (4) est pour lui une gloire.

Couler (5) son patron, c'est plus qu'une habitude, c'est un devoir.

Carotter ses parents, ses amis, c'est du courant.

Pour lui tous les ateliers sont *des boîtes*, les outils des *clous*, les patrons des *exploiteurs* et les contre-mâtres des *mufes*.

Mais lui, c'est un chouette, un rupin, un d'attaque (6) ; s'il a la *flemme* (7), c'est qu'il a *un poil dans la main* (8), *la loupe* (9) l'a mordu, *son araignée le travaille* (10).

(1) Déménager sans bruit et sans payer.

(2) Que son portier lui fasse un sermon parce qu'il est ivre.

(3) Marchand de vin.

(4) Ne pas payer.

(5) Couler, faire perdre de l'argent.

(6) Être d'attaque, être capable : chouette et rupin, malin.

(7) Maladie chronique ou intermittente qui affecte spécialement les sublimes.

(8) Rue François Miron, il y a un marchand de vin qui a pour enseigne un chat qui coupe le poil des feignants.

(9) La loupe, insecte mystérieux qui donne la flemme par sa morsure.

(10) Le *Tintamarre* dit : avoir une écrevisse dans sa tourte (tête).

Quand il n'a plus d'argent, il est à bout de course : Allons, vite, patron, le voilà disposé, il veut faire des heures et travailler le dimanche, il n'a plus *le rond* (1).

Dépêchez-vous de lui donner de la besogne, beaucoup et de la bonne, sans cela il ne pourra pas continuer dans votre *boîte*, il n'y a rien à faire chez vous.

Si un accident arrive, soit à la chaudière, soit à la machine, s'il y a un ralentissement dans la marche, il crie : Hue donc *le tourne-broche* ; s'il y a un arrêt pour un jour ou moins, il faut l'entendre : « *A la rue de Lappe, la seringue* (2), qu'il la change; c'est-y pas vexant d'envoyer comme ça les ouvriers à *la comédie* (3)? je ne ferai pas six jours dans ma quinzaine; qu'es'ça lui f... au *singe*, il a de quoi *béquiller* (4); mais de nous autres, il s'en moque pas mal. »

D'autres fois, il s'en prend au chauffeur : « Va donc, chauffeur de four, machine à faire des heures, ta journée va toujours à toi. » La riposte ne se fait pas attendre, comme bien vous le pensez.

Il fait de trois à cinq patrons différents par année.

S'il est embauché dans une nouvelle maison, un fils de Dieu vient lui *serrer les griffes* :

(1) Plus le sou.

(2) Aux ferrailleurs, la machine : la rue de Lappe est la rue de ces intelligents commerçants. Quand un individu travaille après une invention, le camarade lui dit : Tu travailles pour la rue de Lappe, c'est à dire que l'invention n'aboutira pas.

(3) Faire chômer, être à pied.

(4) Manger.

« Te voilà ici maintenant, je te croyais bien *aux amandiers* (1).

— Il n'y a que des *margoulines* (2), et puis on ne gagne pas sa vie là-dedans.

— Je vois ça d'ici, t'es toujours noceur, tu te seras fait *sacquer* (3).

— Tu sais, c'est fini maintenant, réglé comme un papier de musique.

— Tant mieux, parce qu'ici tu ne ferais pas long feu.

— Vraiment, mais dans le temps, tu disais qu'on *pouvait y prendre ses invalides*.

— Ma vieille, ça devient *boîte*, le *singe* a pris un contre-maître nouveau qui veut nous régler comme au couvent; le premier lundi que tu manqueras, tu seras prévenu, le deuxième, tu pourras passer au guichet.

— Oh bien! alors, je tâcherai d'y faire deux quinzaines, parce que voici le terme. »

Pour que ces messieurs trouvent votre *boîte* passable, il faut que vous leur donniez de la besogne quand ils sont disposés à travailler; qu'elle soit payée largement, afin qu'ils puissent se rattraper des jours de noce, et que vous n'ayez pas d'accidents quand ils sont à l'ouvrage. Sinon, votre boîte est une succursale de Cayenne ou de Toulon.

(1) Les ateliers sont souvent désignés par le nom de la rue ou même du quartier, ainsi la maison J. F. Cail et C^{ie} : c'est à Chaillot.

(2) Mauvais ouvrier.

(3) Renvoyer un travailleur, c'est le sacquer.

Cependant, dans *la dèche* (1), il fait de bonnes réflexions; il convient qu'il est une *rosse*, que ça ne lui arrivera plus; il cherche à expliquer la *bordée* (2) qui l'a mis à sec; s'il a attrapé *un coup de sirop* (3), *c'est que le torchon brûlait* (4), sa bourgeoise lui avait fait des misères; pour noyer son chagrin il a bien été obligé de mettre le nez *dans le bleu* (5).

Le voilà tout à fait en train, il déjeune avec un sou de pain, une botte de radis et de la lance (6); si seulement il pouvait se payer un demi-setier; le *kirch de barbillon* (7) est si fadasse, mais pas de pognon (8), pas *d'œil* (9), c'est dur tout de même.

La paie arrive, il prend ses quatre litres avant de rentrer à la *tôle* (10); comme il ne rapportait presque rien, il n'avait pas vu deux *mastroquets* à qui il devait qui l'ont pincé; il leur a donné un acompte, sa femme l'a houscoulé, ils se sont cognés, il *lui a fait chanter un Te Deum raboteux, que c'était ça* (11).

(1) Dèche, situation de l'individu qui n'a plus d'ouvrage et plus d'argent.

(2) Bordée, nocce.

(3) Soûlographie.

(4) Le torchon brûle, quand on s'est battu ou disputé avec sa femme, on se boude.

(5) Le vin.

(6) L'eau.

(7) L'eau.

(8) Argent.

(9) Crédit.

(10) A la maison.

(11) Ils se sont battus, ou plutôt il a battu sa femme.

Le lendemain il en *était bleu* (1); quand il a vu la figure de sa femme, il s'est *vivement tiré les pieds* (2); il n'en a rien pu manger de la journée, les camarades l'ont bien vu. *Cadet-Cassis* le blaguait tout le temps. « On dirait que t'as mangé des *machefers* (3); allons, encore une tournée pour les faire passer. » A six heures il avait son *poteau télégraphique*; il est rentré; il s'attendait à un *chabanais* (4) monstre; elle l'a déshabillé sans rien dire. Écoutons-le raconter lui-même sa mésaventure : « Le lundi matin à cinq heures j'étais debout; je me dis : Pas de blague, faut cogner. J'arrive un quart d'heure avant la cloche; mon chef d'équipe arrive en même temps et dit : « Viens, *Pois vert*, que je te régale. » J'aurais avalé quatre livres de sel, j'aurais pas été plus altéré. Il me dit : « T'as donc *chauffé le four* (5) hier? *Ton giffard* (6) fonctionne rudement bien, redoublons. — Ça va, que je lui dis. » Y a encore cinq minutes; la bande arrive, à la cloche j'étais *éméché* (7); on a joué le pain et le fromage, le vin, le café; j'ai fini mon après-midi dans la cour du *minzingo* (8); à six heures j'avais plus de pression. Encore une quinzaine qui commence mal. »

Une des causes capitales pour laquelle les travailleurs

(1) Être ahuri.

(2) Sauvé.

(3) Résidu de forge.

(4) Le tapage, la dispute.

(5) Chauffer le four, se griser.

(6) Alimentateur de l'ingénieur Giffard.

(7) Éméché, commencer à se soûler.

(8) Marchand de vin.

font la noce le lundi au lieu du dimanche, c'est que le dimanche est le jour réservé pour faire les courses, les achats, les affaires du ménage. Si le sublime voulait se mettre en bordée, il ne trouverait pas ses amis, ils sont tous dispersés. Mais le lundi, il sait qu'ils viendront pour travailler; ils sont sûrs de se rencontrer à la porte; instinctivement ils se devinent. « Tu ne paies rien? dépêchons-nous; t'invites pas chose, machin, le *petit Pierre*, psit! Hé, arrivez, vous, c'est *Riche en gueule* qui régale. » La bordée est commencée. Arrivés chez le marchand de vins, tous ont l'air de se presser. •

Le petit Pierre avalant son verre : « Voilà la cloche, filons.

— Qu'est-ce qui nous *enmoutarde* donc celui-là avec sa cloche; si je *me casse un abatîs aujourd'hui, ça sera pas dans la boîte*; pas de blague, hé, là-bas. »

Un copin le prenant par les épaules : « Arrive, je te fais un saucisson en deux cent vingt au piquet. »

Ils entrent dans la salle, la séance commence.

Un quart d'heure après, le petit Pierre vexé : « Êtes-vous rossés tout de même, et moi qui avais si bien promis au patron de ne pas manquer; il est capable de me ficher mon sac demain, et ma femme qui me disait encore hier : Tâche de faire une bonne paie, elle veut aller voir son père.

— Ah ça, est-ce que tu veux nous faire pleurer avec tes rengaines? Allons, bois un coup et regarde ton jeu; t'as la révolution (1). *Quinte mangeuse portant son point*,

(1) Tu fais quatre-vingt-treize.

dans l'herbe à la vache (1). *Quinze et cinq, vingt, trois borgnes* (2), *vingt-trois, trois bœufs* (3), *vingt-six, tierce major dans les vitriers* (4), *vingt-neuf, trois colombes* (5), quatre-vingt-douze, et joue An un de la République, quatre-vingt-treize.

— Mon pauvre Auguste, t'es passé au gabari. »

Ramené au jeu, femme et patron sont vite oubliés.

La pression monte insensiblement, on quitte les cartes pour le billard ou bien on blague; on passe en revue tout l'atelier, le patron, les employés, les amis, les *mufes*, les aristos, les mouchards de *la boîte*; on fait le compte du patron, on parle des commandes, s'il gagne ou perd de l'argent, s'il est riche ou s'il est gêné, tout y passe. On prend le journal, s'il y a un fils de Dieu, les commentaires vont leur train; s'il n'y a que des sublimes simples, à dix heures ils *lèvent l'ancre*; les voilà partis à la sortie d'un atelier où il y a des amis. La noce recommence de plus belle; ils sont quatre de plus, l'embauchage et le débauchage se fait :

« Es-tu bien au Rochouart ?

— Non.

— Viens chez nous, le contre-maître m'a demandé si je ne connaissais pas quelqu'un.

(1) Quinte majeure portant son point en trèfle.

(2) Trois as.

(3) Trois rois.

(4) Tierce majeure en carreau.

(5) Trois dames.

— Entendu.

— S'il veut m'enlever demain, je lui dirai que je suis allé te trouver. »

Remarquez que ces changements, ce qu'ils appellent faire la navette, ne leur sont pas profitables, au contraire.

S'ils quittaient une maison pour aller dans une autre, afin d'y gagner davantage, cela se comprendrait ; mais les trois quarts du temps, c'est pour des motifs insignifiants. Non seulement celui-là vous quitte, mais il y a toujours un ou deux intimes qu'il finira par faire venir dans la nouvelle maison.

Il n'est pas difficile de comprendre quel préjudice de pareils changements apportent dans le travail ; voilà un ouvrier qui a commencé et fait aux trois quarts, soit une pièce ou une machine, et qui laisse tout en plan ; celui qui la reprend tâtonne pendant quelques jours, afin de se mettre au courant, s'il ne fait pas des erreurs.

Il n'y a plus de procédés, le patron est un ennemi, on le traite comme un exploiteur ; en retour, le patron agit de même, mais dans des limites excessivement restreintes, il est l'esclave de ses intérêts. On peut dire aujourd'hui qu'il n'y a plus de sympathies entre le patron et le travailleur.

Une question capitale : pour que le travail soit productif, il faut qu'il soit organisé, et non à la merci des caprices de ceux qui l'ont entrepris. Question que nous examinerons.

Si le sublime simple est célibataire, les réflexions sont moins amères, il examine sa situation : « Plus un

radi à la piole et rien dans le battant (1), heureusement que le patron est un zig et qu'il lui donnera *son prêt* (2). »

Pour sa blanchisseuse, il la paiera en même temps que son garni.

Il travaille quelquefois un mois sans déramer.

Il a acheté une conduite, il est des chouettes maintenant. La paie arrive, elle est bonne ; il recommence ; du reste, il y avait longtemps qu'il se promettait d'aller, à Saint-Ouen, manger une friture ; pour sa petite santé, il a besoin d'un peu de campagne, il va au vert, il veut se purger ; il a tant massé pendant ces deux quinzaines, qu'il peut bien prendre un jour de repos.

Il ne comprend pas que l'on mette *son zinc* (3) dans une tire-lire, ça rouille.

On peut dire que tant qu'un sublime aura de l'argent, il ne travaillera pas ; il ne reprend sa besogne que quand il est à sec.

S'il est marié et qu'il ait des enfants, si vous le rencontrez le mercredi matin, et que vous lui demandez s'il a été malade, qu'il n'a travaillé ni le lundi, ni le mardi, il s'épanche, il s'en veut. Nous en avons connu un qui pleurait en nous racontant la scène lamentable qu'il venait d'avoir ; il ne savait pas comment sa femme s'en tirerait avec ses enfants, elle n'avait seulement

(1) Plus un sou à la maison et rien dans l'estomac.

(2) Avance. Le troupier reçoit son prêt.

(3) Zinc, argent, sa braise.

pas de quoi acheter du lait pour son tout petit, et pas seulement un paletot à mettre au *clou* (1).

Les jours d'amertume et de découragement pour les sublimes, sont le samedi de paie et le jour où il reprend son travail. Le samedi de paie, il est froid et réfléchi, il arrive au bureau, il connaît son compte par à peu près, l'argent dans la main, il devient blême, il touche les deux tiers et souvent la moitié de ce qu'il aurait pu toucher, s'il avait fait sa quinzaine complète; comment voulez-vous qu'il fasse? il doit au marchand de vins, il doit à quelques amis auxquels il a emprunté par-ci par-là quelques petites sommes qu'il veut rendre, les sentiments n'abdiquent pas; comment faire? Il ne s'en prend pas à lui; quelle tempête dans ce cerveau! que d'amertume dans ce cœur! il devient sombre, crispé, les réflexions vont leur train: « Prosper a bien raison de dire qu'on ne laisse gagner à l'ouvrier que juste de quoi ne pas crever de faim; ah oui, nous sommes un troupeau d'exploités, il a rudement raison, je le comprends plus que jamais; aussi... » Une crispation lui coupe la parole, et il poursuit mentalement ses amères réflexions. Un jeune sublime l'invite; si sa femme ou le marchand de vins ne sont pas là, il y aura une noce de plus. Les réflexions du samedi sont socialistes; celles du lundi sont plus sentimentales et souvent plus salutaires chez le sublime simple: « C'est vrai, si j'avais fait ma quinzaine complète, j'aurais

(1) Le clou, le mont de piété, cette institution où l'on rend service à si bon marché.

touché presque le double, aussi en voilà assez. » Il prend et exécute souvent cette bonne résolution.

Cette sensibilité, ce retour sur lui-même est ce qui le distingue du vrai sublime.

Comme homme politique, il n'a pas d'opinions raisonnées, il se dit républicain sans seulement savoir ce que c'est, il aboie sur le pouvoir sans rimes ni raison, il est violent, énergique, non pas pour la revendication d'un droit légitime; pour lui les tyrans qu'il connaît sont le patron et le propriétaire: des exploiters et des voleurs. Cet ignorant qui ne lit presque jamais, ne voit la cause du mal qui le ronge que dans ces deux individualités: l'un ne lui en donne pas assez, l'autre lui en prend trop.

Venez donc parler de souveraineté du travail à de pareilles intelligences.

Le sublime dans un atelier est un dissolvant, s'il y a des apprentis, il les protège, les instruit. Quelles bonnes leçons! il leur fait chercher des outils impossibles, tels que le marteau à trois panes; les fait battre et boire, les grise au besoin; leur apprend la manière de tirer une *loupe*; du travail, il ne leur en parle jamais. Au lieu de devenir ouvrier, l'enfant devient sublime. Chacun sait combien les penchants se développent facilement chez de jeunes natures, qui ont souvent dans leur famille des exemples regrettables. Aussi les résultats sont certains.

Sur cent apprentis, nous défions qu'on nous montre dans la mécanique, à Paris, plus de vingt travailleurs qui ne soient pas des sublimes de la plus belle espèce. Question capitale que nous développerons.

Pour les personnes qui sont dans le travail, le sublime est facile à reconnaître; pour celles qui ne connaissent les travailleurs que par les livres, au premier coup d'œil, il n'y a rien qui ressemble à un ouvrier comme un sublime. Cependant dans Paris, il est facile d'en reconnaître quelques types.

Ainsi : si vous voyez un garçon maçon, plein de plâtre, se frotter contre les passants, afin de les salir, sublime. Le trottoir n'est pas fait rien que pour vous.

Les Parisiens savent toutes les difficultés qu'ont les piétons à se garer des voitures dans le tohu-bohu des rues. Chacun doit y apporter du sien, afin d'éviter des accidents. Si vous voyez un individu traverser une rue ou un boulevard fréquentés, sans se presser, avec des airs d'indifférence fanfaronne et dit : Je voudrais bien voir qu'il me touche; sublime.

Il y a réciprocité, c'est le sublime cocher ou charretier qui marchera quand même. Il faut alors entendre les jolies choses, si ce ne sont les coups de fouet et les coups de poing, le poste et la fourrière qui terminent le conflit.

Dans les omnibus, wagons, voitures publiques, si vous voyez un individu qui se croit le droit d'être grossier, et qui répondra à vos timides observations : C'est parce que j'ai une blouse, ou parce que j'ai pas de gants : sublime.

Nous n'en finirions pas, mais ces quelques exemples suffisent pour donner une idée des personnages.

Nous ne connaissons rien d'insupportable comme cette pose à l'indignation de la condition sociale, cet

étalage de la blouse, qui doit couvrir les grossièretés, les sans-gêne, quelquefois les insultes de ces citoyens. Si vous lui faites une observation sur son laisser-aller qui vous fatigue, vite la tyrannie de la blouse en avant : « Il n'est pas aussi bête qu'il est mal habillé. »

Toutes les fois que vous vous trouverez en face d'un crâneur, qui fera étalage de sa position, ou qui se ravalera pour vous injurier, dites-vous : Voilà un sublime.

Les sublimes de Dieu, penseurs, réformateurs et orateurs, vous apostropheront rarement sur votre mise; ils brutaliseront, ils insulteront vos idées et vos actions; mais le sublime brute, c'est à votre mise, à votre tenue, à votre manière de parler qu'il s'attaquera. Aussi quelques-uns des tribuns des réunions publiques usent du procédé, ils viennent en blouse, au besoin les mains sales; aussitôt qu'ils montent à la tribune, toutes les sympathies des sublimes leur sont acquises : « C'est pas un aristo celui-là, c'est un compagnon, écoutons. » C'est stupide, absurde, tout ce qu'on voudra; mais cela existe. La pose à la blouse fait son effet. Nous ne connaissons aucun point sur lequel les sublimes soient aussi chatouilleux. Appelez-les fainéants, pochards, parasites, ils prendront ces injures avec indifférence; mais si vous leur dites : Allez donc vous promener avec votre blouse sale. Alors il faut les voir, les entendre, ils vous dégoûtent leurs insultes les mieux choisies.

V

LE SUBLIME FLÉTRI ET DESCENDU

Chacun sait que Paris est le *refugium peccatorum*, le grand collecteur de la France; les tarés de province abondent dans la capitale, les uns pour tâcher de se redresser, les autres pour pouvoir développer plus facilement les penchants malhonnêtes qui les ont forcés de quitter leur pays. Le travailleur, comme le citadin, prend le chemin de Paris.

Dans le chapitre qui nous occupe, nous examinerons les trois types qui sont mêlés au corps des travailleurs; les uns par des saccades de travail, les autres constamment.

- 1° Le parasite proxénète;
- 2° Le flétri par la loi;
- 3° Le descendu ou ayant occupé une position plus lucrative.

Quoiqu'il soit assez difficile d'en déterminer exactement le nombre, nous pensons qu'il est environ de sept

pour cent dans les travailleurs. Car ces trois types se trouvent également et en grand nombre dans ce que l'on est convenu d'appeler le grand monde.

Tous les Parisiens connaissent le proxénète que l'on qualifie depuis peu du nom de brochet, expression beaucoup plus significative que celle qu'on lui appliquait autrefois et qui appartenait également à un habitant de la mer.

Tout le monde connaît cet individu, qui, sans honte, vit sur le produit de la prostitution de malheureuses descendues moins bas que lui.

Cet individu a un livret, c'est un travailleur; étant jeune il fréquentait les aînés, insensiblement il est devenu comme eux; le samedi de paie, ils se trouvaient ensemble; on lui a fait faire une connaissance; *ou babouine le zinc de la paie* (1), sa mère l'attend deux trois jours et est quelquefois obligée d'aller le réclamer à la préfecture, quand il n'y est pas pour longtemps.

Il retourne à l'atelier, mais comme il n'a plus d'argent, il en reçoit de sa *cato* (2); cette vie-là continue quelquefois longtemps, suivant les exigences de sa *dame*. Puisqu'il travaille, il ne peut lui donner que ses soirées et le fameux *jour de sortie* (3). Les instances des

(1) Manger l'argent de la paie.

(2) Prostituée de bas étage.

(3) De par le règlement qui régit ces malheureuses estampillées, timbrées, elles ont un jour de sortie par semaine. Quand serons-nous libérés de cet ignoble casernement qui éteint jusqu'à la dernière trace de bons sentiments. La santé publique est dans un ordre de mesures plus élevé.

parents, qui ignorent sa conduite, le maintiennent encore à la besogne.

Un beau jour, il envoie tout promener : elle gagne assez, puis elle s'embête pendant le jour : elle le lâcherait. Un travailleur de moins, un parasite de plus sur le chemin du bague.

Ce type est excessivement dangereux ; pendant la période mixte de sa jolie existence il corrompt ses camarades d'atelier.

Nous connaissions quatre jeunes gens, ajusteurs très intelligents et bons ouvriers, qui se laissèrent aller sur cette pente fangeuse, au contact d'un parasite ; aujourd'hui, ils sont des célèbres de la Courtille (1).

Mais, nous direz-vous, c'est une exception ? Exception énorme, considérable à Paris, une exception qui est un danger social ; c'est dans cette exception que se recrutent les voleurs et les assassins.

En présence de ce danger, on fait de tristes réflexions et on se demande s'il n'y a rien à faire. Les moyens ne manquent pas ; mais n'anticipons pas, nous en donnerons quelques-uns, et nous les croyons irréfutables.

Examinons le *flétri* par la loi ; ce type n'est pas canaille, à la façon du précédent, il travaille, mais par saccades, il fera quinze jours, un mois, sans bouger.

Il va aux *carreaux brouillés* (2), c'est son pain quotidien.

(1) Quartier de Belleville qui est le rendez-vous de ces victimes sociales et de leurs acolytes. Escorteurs du jour de sortie et brochets des jours de travail.

(2) De par le règlement les volets doivent être fermés, les carreaux dépolis, dans ces dépotoirs à gros numéros.

Il est peloteur, mais très réservé, car il a le *taf* (1). Si les autres savaient qu'il a été à l'*ombre* (2), ils le feraient balancer. Il *grinche* (3) les outils des autres et ceux du patron, ça ne fait pas un pli ; il a dans la *bobine* (4) une invention, il travaille chez lui.

Par moment il tire une *bordée* de quatre ou cinq jours, on ne sait où.

Il est généralement adroit et intelligent.

Il flatte le contre-maître et son chef d'équipe ; quand il parle ou discute avec le patron, il le trouve toujours très juste. Chez le marchand de vins, c'est lui qui approuve Auguste qui se plaint : « Il a raison, on nous exploite ; si j'étais à sa place, j'enverrais *dinguer le singe* (5). »

Si Auguste quitte, il demande et prend sa place ; sa machine était meilleure, puis, après tout, c'était un mufe.

Toujours patelin et peu vantard, il a peur ; il met le bourgeron de Baptiste, qui est malade, mais ne le rend jamais.

Un jour, il vous prévient qu'il est obligé de partir pour son pays, son père est à l'article de la mort ; il vous amène son *marchand de sommeil* (6), à qui il a donné l'autorisation de toucher sa paie et qui lui avance pour son voyage.

(1) Peur.

(2) En prison.

(3) Il vole.

(4) La tête.

(5) Promener le patron.

(6) Teneur de garnis, logeur à la nuit ou au mois.

Deux ou trois jours après, vous êtes appelé chez le juge d'instruction pour affaires qui le concernent.

Un tel personnage dans un atelier est un mal, parce que les vols commis font planer des soupçons injustes sur les ouvriers et sublimes de l'atelier. Comme il est liant, adroit, il recrute quelquefois des complices, en parant les détournements de prétextes plus ou moins adroits. On commence par les outils, on finit souvent par l'effraction et ses conséquences.

Le travail est le plus grand moralisateur que nous connaissions ; c'est dans le travail que le descendu peut trouver les éléments nécessaires à son redressement. Mais, devant les instincts rebelles, devant les natures éminemment perverses, le travail est insuffisant ; devant les incorrigibles, la société doit se prémunir, se mettre à l'abri des violateurs de ses lois.

La liberté individuelle est le bien le plus sacré pour l'homme ; toute loi qui pourrait lui porter atteinte, est une loi de terreur. Dans cette période d'indifférence, en 1869, les fils des grands révolutionnaires sont restés indifférents devant cette lettre de cachet déguisée sans la signature du roi. On a pu impunément arrêter quatre cents citoyens, sous l'inculpation mensongère de conspiration ; la France n'a pas frémi, et à part quelques énergiques protestations, les citoyens sont restés calmes.

Nous pouvons donc, en toute assurance, exposer nos réflexions, au sujet des flétris, sans attirer les colères des puritains du droit, analysé dans ses conséquences les plus subtiles.

Notre code pénal distribue les peines en raison des

fautes, des délits ou des crimes ; les antécédents, les circonstances, la position de l'accusé, viennent, en présence d'une première chute, atténuer la culpabilité.

Il rentre dans la société à l'expiration de sa peine ; si c'est une bonne nature, il se corrige ; la punition a été salutaire, il se redresse, il arrivera à reconquérir une partie de l'honorabilité qu'il a perdue. Mais si les mauvais instincts triomphent, il commet une deuxième faute ; on lui inflige une deuxième punition, plus sévère, toute proportion gardée, que la précédente, à cause de la récidive.

Il est certain qu'un individu qui a subi trois ou quatre condamnations pour vol ne se corrigera pas. Et si la société le reçoit de nouveau dans son sein, à chaque échéance de ses punitions, il redevient un danger pour elle ; c'est trop évident.

Oui, la liberté individuelle est un droit que possèdent tous les citoyens honnêtes. Mais doit-il s'étendre à ces misérables incorrigibles, fléaux de la société, aux attaques desquels vous serez sans cesse exposés. La question vaut la peine d'être examinée.

Qui dit société, dit assemblage d'hommes, unis par la nature et les lois. La première des conditions d'existence de la société, c'est le respect des lois primordiales. Voici un de ses membres qui les viole, une, deux, trois et quatre fois, et la société le reçoit parmi elle, il fatigue la loi et la punition, et elle consent à le subir ; si le mal que produit cet individu ne s'appliquait qu'à lui, nous comprendrions cette tolérance ; mais ceux qu'il corrompt, qu'il conseille, qu'il entraîne et qu'il

pousse, la société doit les protéger ; sans parler des victimes qui ont bien droit à cette protection.

Une pareille résignation n'est pas de la justice, c'est de la faiblesse imprévoyante et coupable.

Toute société qui voudra grandir, s'améliorer et surtout se protéger, doit rejeter de son sein tous les membres reconnus incorrigibles qu'elle n'aura pu guérir. La société, comme les individus, a l'instinct de la conservation.

Nous disons donc que tout individu qui aura subi trois condamnations afflictives ou infamantes, doit être exclu de la société.

Des pénitenciers seraient établis dans les colonies les plus salubres, les condamnés trouveraient dans le travail les consolations et le repentir des fautes commises contre la société, dont il se sont fait exclure. Pas à tout jamais ; il n'y a que l'enfer d'où l'on ne sortira jamais : le Dieu des curés a le droit d'être sévère ; les hommes doivent être moins terribles, ils laisseront la branche qui soutient, l'espérance.

Mais ce que vous proposez est monstrueux, nous dirait-on, la société ne demande pas une vengeance. Non, elle veut la sécurité, voilà tout.

Couper le mal dans sa racine par l'instruction, l'éducation, la famille bien constituée, l'apprentissage organisé, le bien-être, c'est notre avis ; mais les natures perverses, vous en aurez malheureusement toujours.

Que faire ? les subir, c'est trop de résignation.

Ce que les honnêtes gens demandent à la loi, c'est d'être protégés contre les malfaiteurs.

Le *sublime descendu* est beaucoup plus dissolvant. Il connaît la comptabilité, son éducation a été soignée ; il a eu des malheurs, des revers. Dans le temps, il avait des ouvriers, une voiture, il a fait de grandes affaires. Il était placé comme employé, il a perdu sa place, il a été obligé d'entrer comme homme de peine dans un atelier, il a fini par se mettre au courant, au bout de six mois, il était bon raboteur. L'administration d'une maison, il connaît ça, lui ; il a été au collège avec monsieur un tel, un tel, etc... Son père était un grand négociant, il lui a succédé, la concurrence l'a tué, après sa troisième faillite il avait repris le dessus, c'est une canaille qui l'a filouté, il ne lui est plus rien resté que sa plume. Pensant à ses anciennes splendeurs, il dit que c'est vexant de conduire une *bécane* (1) : « Enfin, il ne travaillera pas toujours, il a une vieille tante qui lui laissera de quoi vivre ; il pense qu'elle mourra bientôt. Quelle noce ce jour-là, du bordeaux comme ordinaire, du madère entre tous les plats, du bourgogne au fromage, et le champagne au dessert. Comme ça sautera, comme dans l'ancien temps. »

En attendant, s'il remarque un jeune sublime ou un ouvrier intelligent, il cause avec lui aux heures de repas, il le flatte, lui dit : Vous n'êtes pas à votre place ; un garçon comme vous, intelligent et adroit, devrait être dans une belle position. Il lui insinue qu'il pourra le faire entrer dans telle ou telle administration, qu'il a été ami avec l'ingénieur en chef ; que lui, s'il avait

(1) Machine.

été de la partie, il y a longtemps que son affaire serait faite.

Le niais se laisse prendre, le régale, lui avance de l'argent et en fin de compte il en est pour ses frais. Si un homme se blesse dans l'atelier, il lui recommande bien de ne rien accepter, qu'il y a une loi et qu'il lui fera avoir une bonne indemnité.

S'il est à l'hospice, le dimanche il va le voir, la femme croit ce qu'il dit, l'invite à manger; s'il peut lui soutirer quelque argent, il le fait.

Il provoque l'assistance judiciaire et lance le travailleur dans un procès. Au besoin il fera une pétition au chef de l'État; s'il sent des économies, il ne lâchera pas.

Nous citons un exemple : Dans un grand établissement métallurgique, un ouvrier, par sa négligence, reçut une blessure terrible qui le privait à jamais de tout travail, il s'était brûlé les yeux. Le patron, devant un si grand malheur, s'engagea à servir au blessé une rente de deux francs par jour, sa vie durant. Sous l'influence d'un sublime descendu, le blessé attaqua son patron afin d'obtenir une rente de douze cents francs. Il perdit en première instance comme en appel. Toutes les mesures dictées par la prudence avaient été prises, la victime avait elle-même retiré le masque métallique préservateur. Il mangea trois mille francs d'économies qu'il avait péniblement amassés et se trouva devant un avenir terrible. Le patron, homme digne, revint spontanément à sa première proposition et y ajouta même le logement. Cette conduite n'a pas besoin de commentaires.

Le descendu fait comme le sublime simple, deux cents à deux cent vingt-cinq jours de travail.

Il parle avec recherche, il étale des phrases, il parle politique sans conviction; seulement pour faire ressortir son savoir. Il aime les jeunes ouvriers, il les attire par des histoires de libertinage assaisonnées à sa manière; s'il peut les fréquenter il ne manque pas l'occasion.

Dans les noces, il commande, il fait le connaisseur, il les *estrouffe*; si par hasard un fils de Dieu se trouve dans la société, son paquet est bientôt fait: « Fais donc pas le malin, espèce de banqueroutier. » Il sourit, il est la lâcheté personnifiée.

Si une association a le malheur d'admettre un descendu comme associé, pauvre gérant, il est à plaindre, le galeux saura bien le mettre en suspicion auprès des autres.

Pour les travailleurs, le descendu n'est pas seulement un méchant ambitieux, c'est un danger.

VI

LE VRAI SUBLIME

Nous sommes en présence du type par excellence, en un mot, le résumé de la dégradation, le sublimisme à son maximum de développement.

Nous comparons le sublimisme à une grande cuvette ; dans le fond, le vrai sublime s'y vautre à son aise en compagnie des sublimes flétris et descendus ; le sublime simple descend peu à peu par le marchand de vins, la paresse et l'ivrognerie lui donnent la main. Les sublimes de Dieu avancent par des théories décevantes et décourageantes. Ajoutez à cela cinquante à soixante mille déclassés, qui ne sont pas compris dans les travailleurs ; vous aurez une idée de la cuvette parisienne, ce cabinet d'anatomie des moralistes, ce lieu de travail de nos magistrats.

Le vrai sublime fait au plus cent soixante-dix jours de travail par année ; une moyenne de trois

jours et demi par semaine. « Allons donc, il ne veut pas se faire crever, sa mère n'en fait plus comme ce p'tit là. »

Il pousse la vanité du vice et de l'abjection jusqu'au cynisme le plus révoltant.

Il est presque constamment entre deux eaux-de-vie ; avec vingt centimes de poivre d'assommoir (1) il est gris.

Un vrai sublime qui reste quelques jours sans prendre sa *ration de vitriol*, éprouve des souffrances atroces, des tiraillements d'estomac effrayants ; il a la figure abrutie, il est comme fou. Avec un cinquième du fameux liquide, tout disparaît. Il sait bien que ça le tuera, ça ne fait rien, ça le remet d'aplomb. Un mardi nous avons vu un vrai sublime en proie à une de ces convulsions, casser les *niveaux à alcool pur* de l'atelier et boire d'un trait le contenu. Un ouvrier sobre en serait peut-être mort, lui, il grimaça un sourire le reste de la journée.

Un vrai sublime boit rarement du vin ; l'eau-de-vie, pour certains, est même fade. La servante d'un marchand de vin versa, un jour par erreur, un *poisson* (2) d'esprit de vin au lieu d'eau-de-vie à un vrai sublime. Celui-ci fut tellement satisfait, qu'il revint le lendemain avec les *camarades* pour goûter la délicieuse blanche. Sans le refus énergique du patron, qui reconnut l'erreur, ces messieurs auraient bu la bouteille en entier.

(1) Poivre, eau-de-vie, celle servie dans les assommoirs est du... oui vitriol. Il est incroyable que l'estomac puisse supporter ce liquide.

(2) Cinquième du litre. Du reste, il y a le grand et le petit poisson.

La figure du vrai sublime a deux teintes : suivant le tempérament, il est cramoisi ou livide.

Quand il commence dans un atelier, bien lesté du délicieux nectar, il est d'*attaque* ; si c'est un ajusteur ou un tourneur, et que le travail demande beaucoup d'exercice, il transpire d'une façon effrayante ; cette sueur le sauve, elle le dégrise un peu, il produira encore du travail. Mais, si c'est un forgeron, la chaleur lui transporte le sang à la tête, il chancelle, sa tête se couvre d'eau, il grelotte, ses pieds sont glacés, il est obligé de s'en aller. Il va prendre son *renard* : un bouillon et une chopine de vin dedans ; l'estomac ne peut digérer que des aliments mous, il est calciné.

Le vrai sublime se grise souvent en une demi-heure, deux *tournées de quatre sous*, puis ses *souppes crachent*.

Ceci s'explique, il y a dans Paris une maison qui a une cinquantaine de succursales et qui vend de l'eau-de-vie à un franc le litre, une chopine en deux verres pour dix sous. Puis vous voudriez que l'homme ne chancelle pas, allons donc. Les malheureux, ils appellent ce demi-setier de liquide, leur consolation, leur sœur de charité.

Les conséquences de ces excès sont terribles : nous avons vu un vrai sublime qui, au mois de juillet, mettait les mains dans la condensation pour se réchauffer ; un vrai sublime, le nommé G..., fondeur, a été trouvé carbonisé dans l'étuve, il avait froid au mois de juin.

Un lundi, le sol était détrempe, plusieurs sublimes gisaient contre un mur, un entre autres, qui avait le cœur facile, ronflait dans sa bave dont il était littéralement couvert. Un bouvier, conduisant des porcs, vint

à passer ; en moins de cinq minutes, notre sublime fut mis à nu, on le transporta chez un marchand de vins, ce pharmacien par excellence des sublimes. Sa femme, blanchisseuse et mère de cinq enfants, fut appelée, mais elle ne voulut pas reconnaître son mari dans ce paquet boueux. Il fut mis sous un hangar, où il s'éveilla cinq heures après pour recevoir une pâtée conditionnée que sa bourgeoise lui réservait en présence de tous ses enfants. Quel exemple !!!

Tous ceux qui sont, depuis un peu de temps, dans la mécanique ont entendu parler de François la Bouteille (1), le célèbre et vrai sublime. François était un jour tellement ivre que les sublimes de son atelier lui scellèrent sa pipe dans la bouche avec du plâtre. Après cinq heures d'une pareille position, on eut mille peines, en le rasant, de le débarrasser de son scellement.

Voilà au moins une vraie noce, on en parle encore dans l'atelier ; il ne faut pas que les bonnes traditions se perdent.

Généralement, le vrai sublime a été un excellent ouvrier, faisant bien et rapidement les travaux manuels. Ce succès est une des principales causes de sa dégradation. On arrosait tant de fois ses capacités, ses réus-

(1) François la Bouteille était le vrai sublime qui faisait le mieux le signe de la croix des pochards. Sur la tête il prononçait Montpernasse, sur l'épaule droite Ménilmonte, sur la gauche la Courtille, sur le ventre Bagnolet, et sur le creux de l'estomac trois fois Lapin sauté. Les quatre premières invocations étaient dites d'un air béat, les trois coups de Lapin sauté étaient accentués vigoureusement.

sites, qu'il a fini par prendre goût au travail du comptoir; mais celui-ci fait perdre habituellement le goût du travail de l'atelier.

Il y a dans la classe laborieuse des aphorismes desquels il est difficile de sortir. Nous tenons à en citer quelques-uns.

Plus les sublimes savent qu'il y a du travail dans l'atelier, plus ils se croient le droit de faire la noce et de s'absenter. « Il n'y a pas de danger que le singe le renvoie, il n'oserait pas lui f... son sac : Il a de la besogne par dessus les yeux, nous ne sommes pas si pressés nous autres. »

Si le patron n'a pas de commandes, et qu'il fasse de l'avance pour ne pas renvoyer ses hommes, tout le monde sera là.

Plus un sublime se croit capable, plus il se regarde comme indispensable et plus il se croit avoir le droit de s'absenter.

« Il n'y a pas de danger qu'on le renvoie, lui le *preu* (1) des tourneurs de la capitale, le patron lui fera encore des politesses. Il n'y a que des *sabourins* dans son *échoppe* (2), pas un capable. Lui, à la bonne heure, il mettrait en pointes aussi bien une aiguille que la colonne Vendôme (3). Des hommes comme ce cadet-là, quand on les a, on les garde. Lui, du reste, on l'appelle *Trente kilos sans griffe*, parce que quand il tournait des tampons il faisait sauter trente kilos de copeaux, et, ce

(1) Le premier.

(2) Maladroits dans son atelier.

(3) Un tourneur met sa pièce en pointe.

qu'il y a de plus épatant, sans griffes; on n'en fait plus d'abattis comme ça, c'est tout nerf. »

Le vrai sublime est vantard en diable, crâneur comme pas un. Devant le comptoir, il dit qu'il ne bouderait pas devant un coup de tampon; « ah! si on l'embête, il cassera les reins à toute la *botte*. » Pure crânerie, dite tout simplement pour épater son auditoire et surtout les jeunes; nous tenons même qu'il est très lâche, mais pas méchant. Il est, comme disent les autres, *gueulard* et *esbrouffeur*; voilà tout.

Dans un atelier, s'il a travaillé à une machine, n'y aurait-il mis qu'une goupille, c'est lui qui l'a faite. Écoutez-le raconter ses hauts faits, c'est d'un grotesque à faire pouffer de rire :

« C'est lui qui montait les presses chez Saulnier de la Monnaie, c'est lui qui a monté la colonne de Juillet; si Julien ne l'avait pas eu, il y a longtemps qu'elle serait en bas.

« C'est lui qui a monté le pont des Saints-Pères, Polonceau l'aimait bien.

C'est lui qui a forgé la mèche pour le puits de Grenelle, son patron en a été décoré.

« A la pompe à feu de Chaillot, ça n'allait pas, on est venu le chercher, il était chez chose; en deux heures il a trouvé le joint; ça marche encore comme il l'a arrangée.

« M. Lebas allait faire un *lou*, il a été le trouver, il lui a expliqué son *truc*, il a compris et s'en est servi, sans cela l'obélisque n'aurait pas bougé : il a bien droit à un petit bout de son ruban. »

Quand il parle de l'atelier où il travaille : « Quelle tourne, quelle boîte à lou ; quand il est entré là-dedans, on ne savait rien faire, ça commence à venir, on les a mis à la *coule* ; est-ce qu'on savait seulement couper du fer. Avec ça tu crois que le singe vous en tient compte, il devrait me *baiser les pattes*, eh bien, non ; l'autre jour sais-tu ce qu'il m'a dit ? Dites donc, vous, si vous voulez continuer à commencer votre semaine le jeudi, je vous *balancerai* (1). Fêlé-toi donc la *Sorbonne* (2) pour des *mufes* pareils. » Lui, il connaît le plan à fond, il lit sur un dessin comme dans un livre. Toute sa conversation, chez le marchand de vins, roule sur le travail qu'il a fait et même qu'il n'a pas fait. Il parle *manique* (3) du matin au soir.

Le plus beau type de vrai sublime est mort, il y a quelques années, nous devons quelques mots à ce génie transcendant.

Il se nommait *Ar...in*, homme ayant été très intelligent et très adroit. Bon dessinateur, ancien horloger, il s'était lancé dans la mécanique ; une partie des modèles du Conservatoire ont été exécutés par lui. Ses capacités lui firent gagner la couronne des pochards ; après avoir descendu et avoir passé par toutes les dégradations humaines, il fut proclamé empereur des pochards et roi des cochons. Son couronnement a eu lieu, au *Là s'il vous plaît* (4), chez Boulanger, traiteur,

(1) Renverrai.

(2) Tête.

(3) Manique, métier.

(4) Enseigne du marchand de vin. Quand un forgeron est prêt

à la barrière des Vertus. Ce qui avait provoqué ce brillant honneur, c'est qu'Ar...in avait mangé une salade de hannetons vivants et mordu dans un chat crevé.

Qui, dans la mécanique, n'a pas connu Ar...in, l'empereur des pochards ?

Nous, nous le proclamons grand-maître des sublimes.

Ar...in, qui avalait une souris vivante pour un litre ;

Ar...in qui dessinait le portrait d'Henri IV dans un millimètre carré avec une pointe à tracer ;

Ar...in, qui, en deux heures, tapissait de dessins les murs d'un traiteur ;

Ar...in, qui enlevait dans ses bras un camarade, comme une nourrice un *gosse* (1).

Ar...in avait du prestige ; maintenant les sublimes se vouent à *la jaune et à la blanche*, il n'y a que la plèbe pour se jeter sur le *vitriol*. Lui, le grand Ar...in, il ne sortait pas du *saladier* (2), ça vous retapait un homme (3).

Nous n'avons plus que des roitelets ; le grand règne est passé ; mais, si nous n'avons plus la qualité, nous avons la quantité, ça compense hélas !!!

à donner une chaude, il crie dans l'atelier : *Là, s'il vous plaît*, pour appeler les camarades qui doivent frapper sur la pièce. Le marchand de vin était probablement un ancien forgeron.

(1) Enfant.

(2) Vin dit à la française, c'est à dire sucré.

(3) Ar...in travaillant chez M. Pauwel, à La Chapelle, ne pouvant sortir se fit emballer dans une caisse ; le camionneur le décloua une fois dehors. Pour qu'il termina un piston, les chefs furent obligés de lui faire un lit dans l'atelier et de le nourrir, sans cela rien. Celui qui écrirait la biographie d'Ar...in montrerait le véritable produit du sublimisme développé.

Le vrai sublime se reconnaît facilement à son linge dégoûtant, à ses souliers éculés et percés, à sa voix caverneuse, enrouée ou râleuse, à son haleine de trois-six. Quand vous lui demandez où il a travaillé, il vous toise en ayant l'air de vous dire : Comment, vous ne me connaissez pas, c'est moi qui... c'est moi que... et il finit par vous dire avec un geste impossible : C'est moi qu'on appelle *Bec salé*, dit *Boit sans soif*, ou la *Choptne en bois* ; ça doit vous suffire.

Si vous l'embauchez, après la première demi-journée, il lui faut de la *braise*, il n'est pas Rothchild, s'il avait vingt sous dans sa poche, il ne serait pas là.

Il y a une dizaine d'années, les célèbres passaient rarement l'eau; ils se tenaient généralement dans les quartiers de Popincourt, Belleville et Ménilmontant; ils n'aiment pas les grandes *boîtes* parce qu'ils détestent le couvent.

Le vrai sublime parle peu politique, lit rarement; quelquefois le journal, les faits divers; mais, en revanche, il écoute attentivement la lecture et surtout les commentaires de son vieux de la vieille, un ancien *dévorant* (1), fils de Dieu.

Il sait qu'on est sur le point de se f..... *un coup de torchon* (2); ça le connaît cette besogne-là; on s'en chargeait en 48, avec les mobiles.

(1) Dévorant, terme du compagnonnage, qui nous a légué une petite ménagerie assez intéressante, il y avait le singe, le lapin, le renard de liberté, le loup, etc....., c'est assez logique d'avoir le dévorant.

(2) Une lutte individuelle ou collective.

Les sublimes en masse produiraient des héros aussi bien que des Vandales.

Isolé, il est plat, lâche, stupide et même odieux.

Un exemple : A Lyon, lors de la dernière inondation qui envahit les Brotteaux, une famille composée du père, de la mère et de trois ou quatre enfants, fut recueillie par une dame charitable qui les installa dans son salon et fit de son mieux pour apporter du soulagement à cette misère. Peu satisfaits sans doute de ces bienfaits, avant de quitter leur bienfaitrice, ils barbouillèrent les poignées des portes et des fenêtres avec le produit qui sert à faire la poudrette. En sublimisme, voilà comme on remercie son monde.

S'il est marié, sa femme, pour lui ce n'est rien. Si, c'est une *rosse*, une *carne*, c'est pas ça qui l'occupe. Quand il est obligé de sortir avec elle, il dit, le lendemain : J'ai promené ma scie, hier. Le vrai sublime ne déménage pas à la cloche de bois; il fait mieux, il s'arrange de façon que son propriétaire lui donne de l'argent pour s'en aller.

Pour les vrais sublimes, pères de famille, si la femme les tolère, c'est pour les enfants. Ceux qui sont veufs, célibataires, ou que les femmes ont quittés, ceux-là s'acoquinent avec de vieux débris, de vieilles rouchies, invalides de la prostitution, qui n'ont pas su se faire épouser par un fils de Dieu ou un sublime des sublimes, quand elles étaient jeunes. Elles retombent sur le vrai sublime; comme ils sont dignes les uns des autres! A part les *Te Deum raboutoux*, tout va bien.

Nous en connaissons un qui a quarante-huit ans,

qui est très valide et qui vit sur le travail de son fils; c'est vraiment pénible de l'entendre dire : « C'est chouette d'avoir un garçon, on n'a plus besoin de travailler, il nourrit son petit papa. »

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans dire quelques mots du prestige que quelques vrais sublimes conservent auprès des autres. Le prestige des anciennes capacités a bientôt disparu quand on les voit travailler. Mais cette stupide gloriole que les travailleurs accordent aux forts à bras, et surtout cette admiration hébétée qu'ils professent pour les gros mangeurs et forts buveurs, fait jubiler les célébrités. Ainsi le *Verre à chopine* doit sa célébrité à un estomac énorme dans lequel il peut introduire à chaque tournée une chopine de vin.

Ceux qui ont entendu parler des *Rince-pintes* (1) et raconter leurs prouesses ont dû être péniblement affectés du récit de leurs hauts faits.

Pour être un *rince-pintes*, il fallait boire à la régale une pinte ou deux litres en deux minutes. On nous a assuré que la *Chopine en bois* buvait un broc de cinq litres dans le même temps; de là son nom.

Quand les *rince-pintes* étaient réunis, on proposait des aspirants. On devine facilement les conséquences de ces fameux examens.

Voici une manière de devenir célèbre dans la mécanique :

Un sublime, chauffeur dans une compagnie de che-

(1) Association sans statuts écrits, dont les assemblées générales étaient très suivies, et dont le but était l'antipode de la tempérance.

mins de fer, fut un jour dîner avec son mécanicien, à table d'hôte, dans une petite ville où se trouvait le dépôt. Dans les petites villes éloignées de Paris, pour deux francs, on mangeait à gogo (c'était à Laval); notre sublime et son compagnon arrivèrent à la fin du dîner. On rapporta les plats, il y avait pour donner à dîner au moins à dix personnes. Ils furent absorbés avec une telle rapidité que quand ils passèrent au comptoir pour solder l'hôtelier, celui-ci regardait dans leurs poches pour s'assurer s'ils n'y avaient pas enfoui des provisions. Le mécanicien était confus, lui qui mangeait peu.

Le lendemain, étant sur la machine, dans une petite gare, ils virent des porcs en chargement; notre *dévotant* dit à son mécanicien : « Si nous tenions seulement ce petit-là, je le ferais rôtir et avant d'arriver au dépôt il n'en resterait plus. » Le mécanicien raconta aux autres que son chauffeur avait le *ver solitaire* et que son met favori était le porc. Un loustic lui proposa un pari qui fut tenu. Le lendemain il mangea quatorze livres de lard et trois ou quatre livres de choucroute, du pain à l'avenant, et but trois litres de vin. Quand il eut fini, il alla à la cuisine, vit un poulet à la broche et proposa de le manger, si quelqu'un voulait le payer; personne ne soutint la proposition. Huit jours après, le plus infime graisseur connaissait le *Ver solitaire*; sur toute la ligne on se le montrait. Il fallait voir comme il se rengorgeait, c'était à qui lui offrirait quelque chose pour l'entendre dire tout ce qu'il mangeait. Il était arrivé à de telles proportions pantagruéliques que personne ne

voulait parier. Il n'avait plus qu'à se draper dans sa célébrité.

Voilà les occupations des sublimes. Triste, bien triste.

Et encore, quand ils ne font que cela, ce n'est que triste. Mais, oui, mais...

Les vrais sublimes sont de fâcheuses individualités qui compliquent la question sociale : la maladie qui les domine est incurable.

VII

LE FILS DE DIEU

Le poète a dit dans son admirable refrain :

Enfants de Dieu
Créateur de la terre.....

Enfants, c'est paternel; mais le sublime a trouvé la distance trop grande, les théories l'ont grandi, il s'en croit, il n'est plus enfant, il est fils de Dieu, c'est plus près, très bien, saluez *le fils de Dieu*.

Le qualificatif sublime employé pour désigner les trois types que nous venons d'analyser signifie abrutissement, dégradation; peu ou point de vie intellectuelle.

Les deux derniers types que nous donnons sous le noms de *sublimes de Dieu*, au contraire, brillent par

le côté théorique; ce qui n'empêche rien au discours, c'est que le sublime de Dieu descend souvent aussi bas que le vrai sublime, seulement d'une autre façon.

Dans ce genre de sublimisme, nous avons certaines apparences, la base principale, théorie, éloquence, en un mot solution des problèmes sociaux.

Le fils de Dieu fait de deux cent soixante à deux cent soixante et dix jours de travail par année, se tient généralement propre, endosse le paletot.

A de très rares exceptions près, il est très bon ouvrier et chargé de la direction d'un travail; c'est le pendant, à l'atelier, de l'ouvrier vrai.

Il lit le journal tous les jours et commente les faits politiques.

Il est presque toujours orateur.

Il n'a pas la vantardise du *vrai sublime*, ce n'est pas ce genre de pose qu'il lui faut, un air profond, méditatif, inspiré, voilà la sienne. Les autres l'écoutent comme un oracle quand il parle politique; il a toujours l'air de rêver la solution des problèmes sociaux.

Le matin, il prend le vin blanc, quelquefois la soupe au fromage.

Il ne mange pas toujours dans la salle avec les autres, il va dans le cabinet avec les sublimes des sublimes. Il ne se soule pas devant le comptoir, c'est à table qu'on se fiche *un coup de figure* (1).

C'est lui qui dit au sublime que si il *se pique le nez*, il

(1) Coup de figure, coup de fourchette, balthazard, repas fortement sablé.

se le pique proprement (1); il est moins ivrogne que les sublimes, il ne travaille pas sur le comptoir comme eux; il s'occupe plus de politique que de manique.

Il est sincère dans ses convictions; bonne chose dans ce siècle de caoutchouc; il a une foi inébranlable dans ses moyens régénérateurs.

Il y a de l'étoffe du martyr dans le fils de Dieu; il ne reculerait devant rien pour appuyer sa foi politique, il paierait de sa personne.

C'est vraiment superbe, ce grand sentiment, ce courage, cette bravoure puisée dans ses convictions; c'est le fait d'un bon citoyen. Mais alors, pourquoi classer les fils de Dieu dans les sublimes?

Il y a dans les trois types d'ouvriers de ces natures énergiques, de ces hommes à profondes convictions, à grand dévouement, qui ont cherché dans leur conscience, dans le raisonnement les bases de cette foi et qui exécutent, en un mot, qui mettent en pratique leur théorie.

Le fils de Dieu, au contraire, ne prêche jamais par l'exemple, ce n'est pas un philosophe, c'est tout simplement un homme de parti et d'action; toute sa théorie est un appel à la force et au changement. Il ne comprend pas que l'on fasse une tranchée avec la pelle, la pioche et la brouette; c'est avec la mine qu'il faut travailler.

Laissez-nous vous raconter ce que nous avons éprouvé et vous jugerez. Rien n'est concluant comme les exemples.

(1) Se piquer le nez, se souler.

En 185... nous avions vingt ans, nous travaillions en compagnie de deux de nos camarades dans un atelier de Paris. Dans une équipe voisine de la nôtre, il y avait un fils de Dieu comme chef monteur; un homme superbe, une tête remarquablement belle, cheveux noirs bouclés, grande barbe de même couleur, grand, fort, bien taillé, il pouvait avoir de trente-quatre à trente-six ans, la voix un peu forte, l'élocution facile. Joignez à cela une conviction puisée dans les événements qui venaient d'avoir lieu plutôt que dans l'étude : homme de parti et d'action par excellence.

Un camarade de l'atelier vint à mourir, nous l'assistâmes au cimetière; après le pain et le fromage nous descendîmes sur le boulevard. Chemin faisant, notre orateur nous assaisonnait de théories et de paraboles évangéliques, avec un ton déclamatoire; il nous racontait tous les événements, les dévouements, les trahisons des hommes politiques de l'époque, les dangers qu'ils avaient courus, il enfourchait la théorie de la fraternité, il avait une mémoire prodigieuse, il nous citait des pages entières des philosophes, et les discours des hommes de 93. Nous pouvons affirmer que ses choix étaient bien faits. Nous l'écoutions religieusement, dans ces moments, nous le considérions comme un apôtre.

Arrivés à la Bastille, l'un de nous propose d'aller dans un café où nous pourrions rencontrer des connaissances. Le fils de Dieu, redevenant mondain, nous dit qu'il y avait laissé une queue d'une trentaine de francs, que

ça serait une histoire. Il proposa d'aller dans une autre maison qu'il avait fréquentée dans le temps, même qu'il avait fait un enfant à la bonne. Nous lui demandâmes ce qu'il avait fait de cet enfant.

« Je ne sais, je crois qu'elle l'a mis au *clou* (1). »

Dire l'effet que nous firent ces deux révélations, à nous, jeunes, ardents, généreux, serait difficile.

Plus d'apôtre, plus de prestige; nous qui croyions voir le Christ en personne, nous ne voyions plus qu'un sublime; le voile était tombé, cette belle figure nous parut odieuse.

Les jeunes convictions n'admettent pas de tache.

Le fils de Dieu fait de temps en temps des poufs, il cherche à pallier ses fautes par des théories à lui :

« La classe ouvrière n'est pas rémunérée suivant les services qu'elle rend.

« C'est dégoûtant, on ne travaille à présent que pour son propriétaire; lui, il tire toujours le *diable par la queue*.

« Dire qu'il a tant enrichi de patrons; il en connaît qui portent des bas de soie, qui lui doivent bien le fil. »

Voilà ce qui autorise à ne pas payer ce qu'on doit.

Il est gouailleur et éreinteur; il mène bien la blague contre le gouvernement. Quand une batterie d'artillerie passe, il dit aux autres : Hé! François, Théophile, voilà l'outillage à *Badingue*, les machines agricoles du môssieu. Les Saints-Cyriens sont de l'acier en barre (2), les Cent-Gardes sont des pointes à tracer.

(1) Enfants trouvés.

(2) On fait des outils avec de l'acier.

Il lit les ouvrages politiques, *les Châtiments*, *les Martyrs de la liberté* par Esquiros, *la Révolution* par Louis Blanc, *l'Icarie* de Cabet, *Napoléon le Petit*. Il ne comprend rien au système de Proudhon, « c'est peut-être bon, mais il ne l'aime pas, il éreinte ses amis. »

Il lui faut des livres qui excitent, plutôt que des livres qui instruisent, il lui faut du poivre moral qui monte. Quelle différence entre cette conviction et celle d'un ouvrier qui a lu ou s'est fait expliquer le jeu des associations, des sociétés coopératives, de secours mutuels, d'assurance en cas de maladies, d'accidents, ou sur la vie ! l'un comprend, l'autre s'exalte.

Remarquez qu'il est très dangereux pour ses amis mêmes ; quand il s'agit d'organiser quelque chose de durable, il n'entend rien, il voit des ambitieux et des traîtres partout ; il faut les démolir ; il est le démolisseur par excellence ; dans une association, par exemple, le gérant est toujours un filou et un *faignant*, il faut le balancer ; et cette audace énergique devient très redoutable. Les deux ennemis les plus dangereux des associations sont les fils de Dieu et les descendus. Les associations qui ont prospéré ont été forcées de les éliminer.

Il ne connaît qu'une question, la question politique ; il ne s'occupe guère de la question sociale. S'il est un danger parmi les ouvriers, il en est un non moins grand pour les réunions publiques ou comités démocratiques quelconques.

Si vous différez en quelques points de ses idées, soi-disant très avancées, les invectives audacieuses vont

leur train ; et, si ses sorties farouches sont appuyées par quelques amis, il tente de vous faire passer pour un traître.

Son air lugubre et l'étalage de biceps formidables vous font comprendre que la raison et la discussion ne sont plus en question.

Il lit le journal et surtout très ardemment les articles et brochures venant des exilés.

Le fils de Dieu jeune est généralement célibataire, la famille est une chaîne qui le gênerait ; mais en revanche, un grand nombre pratiquent le concubinage.

Ils se fréquentent entre eux, rient volontiers des farces et de la dégradation de certains vrais sublimes.

Quant ils sont réunis, le fond de la conversation est toujours la politique ; ils sont plus expéditifs que le conseil d'État.

On décrète toujours et pour tout, on fait des lois ; les lois, voilà le moyen.

On refait la carte d'Europe, on proclame la fraternité universelle, les peuples sont pour nous des frères. Boum !...

Le fils de Dieu a une grande influence sur les autres ; c'est, pour ainsi dire, l'âme d'un atelier, les admirateurs sont là pour appuyer.

Il a une énergie farouche pour tout ce qui touche aux droits.

Si on convient de prendre une mesure vis-à-vis d'un patron, et qu'un ouvrier vrai fasse de modestes observa-

tions, « c'est un *mufe* un *peloteur*; c'est vexant de se sacrifier pour des propres à rien pareils. » Dans la classe laborieuse les muscles posent autant que les capacités. Dans les discussions, la menace sert de conclusion.

Il aime les jeunes, — ils ne le contredisent jamais, — et il les protège, il leur dit : « Allons, républicains en coquille, vous êtes l'avenir du peuple. »

Ils ont des droits, ils les veulent; des devoirs, on n'en parle jamais.

Il aime les grandes phrases, pratique la parabole; il a sans cesse à la bouche des mots dont il abuse : solidaire, égalitaire, paupérisme, collectivisme, prolétariat, humanitaire, etc., il fait surtout grand étalage de Liberté, Égalité et Fraternité, et du fameux « peuple souverain. »

Il bat des mains à outrance quand il entend un orateur terminant son discours, s'envelopper dans les glorieux plis du drapeau du peuple.

Quand il discute, il prend le ton déclamatoire, sonore : et en avant les phrases et les mots : « L'avenir est dans les préceptes, les grands principes. — Les dépositaires de la puissance exécutive ne sont pas les maîtres du peuple. — Les prolétaires sont courbés sous le joug, les inutiles vivent de leurs sueurs. — La solidarité des nations doit amener la paix universelle et rendre l'exploitation de l'homme par l'homme impossible. — Par la suppression du sabre, les peuples affranchis se confondront dans un embrassement fraternel et se reposeront dans l'harmonie. »

Il parle du droit au travail (1), aussi sacré que celui de vivre.

Il veut que tous se corrigent de leurs vices; quand on aura tout ce qu'il demande, il fabriquera les mœurs comme il aurait fait les lois, à coups de décrets. Si vous lui faites observer que ça n'est pas aussi facile :

« Ça ne fait rien, voilà ce qu'il veut; démolissons, nous verrons ensuite. »

Son fort c'est la loi, le décret, la force en un mot. Les géants de 93 ont fait comme ça, voilà tout.

Le fils de Dieu à l'air si profond, si convaincu, qu'il doit être dans le vrai, les sublimes l'admirent, il a du prestige et une influence énorme sur eux.

Voici un exemple qui en dira suffisamment :

Lors du crime de décembre 1851, le soir, à la barrière Poissonnière, nous étions réunis six ou sept cents; une grande voiture de transports de décors vint à passer; la jeter en travers fut l'affaire d'un instant; le charretier se mit à pleurer, disant qu'il serait obligé de payer. La générosité saisit la foule, on releva la voiture. Nous vîmes là pour la première fois la puissance du flot humain.

Pendant que le charretier attelait, survint un superbe fils de Dieu escorté de trois ou quatre sublimes et ouvriers, ses admirateurs. D'une voix sonore et d'un ton menaçant, il demanda qu'on lui fit voir le roussin qui avait eu l'audace de faire relever la voiture. On lui désigna un individu. Sans commentaire aucun, d'un for-

(1) Il ne sait pas au juste ce que c'est.

midable coup de poing qui fit jaillir le sang, il renversa le soi-disant mouchard; puis se retournant brusquement et d'un ton de commandement, il ordonna au charretier de dételer ses chevaux. On culbuta de nouveau la voiture; les six cents spectateurs obéirent sans dire mot. Cet exemple donne la mesure de la puissance du fils de Dieu.

Il n'aime pas la contradiction et il met fin à la discussion s'il vous sait d'un avis contraire, et surtout si vous débarrassez son discours des phrases pompeuses, pour le tenir sur le terrain des choses possibles. Mais si vous enfourchez un dada à effet et que vous poussiez à la phrase prophétique, il vous écoute religieusement, après il vous écrase les doigts de contentement : « Il ne vous savait pas ainsi, il vous demande pardon de vous avoir méconnu; à la bonne heure, vous êtes un bon. »

On rirait presque si on ne savait que tout cela a un fond excessivement sérieux.

Le fils de Dieu ne marche pas en hercule comme le vrai sublime, il a toujours l'air sombre et préoccupé; il ne fera pas le crâneur en paroles, mais il cognera dur.

Dans la semaine il aime, dans la mécanique, le costume complet en velours, la grosse chaîne en or est de mode. Le dimanche, il se met bien, ne fait pas étalage du titre d'ouvrier. Si un sublime le rencontre dans cette tenue, le fils de Dieu feint de ne pas le voir et passe sans le saluer. Le lendemain, le sublime lui dit : « T'es rudement fier, toi, tu ne m'as pas salué parce que j'avais une blouse, des démocs comme ça il en pleut, et à

verse. » Il est excessivement sensible à ce reproche : « Il ne l'a pas vu, sans cela il sait bien que ses amis sont toujours ses amis plutôt en bourgeron qu'en paletot. »

Comme il gagne plus d'argent que les sublimes, il fume le cigare, prend son gloria, fait la partie de piquet et le carambolage (1).

Le dimanche soir il va au bal *aux Barreaux verts*, à la *Réunion*, à l'*Élysée* ou chez *Dourlans*, chez *Constant* ou au *Bourdon*. Il a pour maîtresse la *Malle des Indes*, une blanchisseuse de Chaillot. Il y a une grande affinité entre le mécanicien et la blanchisseuse.

Il a baptisé toutes ses maîtresses de noms de mécaniques, machines, ou autres : il a eu le *wagon à bestiaux*, la *Diligence de Lyon*, la *Bonbonnière Domange*, le *Hanneton ravageur*, la *Tulipe orageuse*, la *Puce qui renifle*. Il chauffe depuis quelques temps la *Poule perdue*, une belle brune qui est la maîtresse d'un *peintre en tire-lignes* de l'atelier. Il l'aura, seulement, voici le terme : « Il faut laisser financer le *père Douillard* (2), un tailleur en retraite qui l'a mise dans ses meubles, ça ne l'inquiète pas, elle *le gobe* (3), elle veut balancer le *dessinandier* (4). Il pose pour le don Juan, il est encore jeune, dans

(1) Il y a vingt ans, le travailleur se rendait à la guinguette, il jouait aux boules, maintenant on a quitté le pichenet pour le gloria et le bock, les boules pour le billard; le café a remplacé le marchand de vins. C'est du progrès bonapartiste.

(2) L'entreteneur-payeur, la douille, c'est l'argent.

(3) Gober, avoir un béguin, signifie de la part d'une femme qu'elle a un caprice pour l'individu.

(4) Dessinateur.

quelques années, vous le rencontrerez avec un vieux *débris* qui l'aura maté.

Pour lui le mariage est une tyrannie sans le divorce. Il aime mieux le genre des Mormons, les enfants sont les enfants de la patrie.

Cependant là-dessus il n'est pas bien convaincu, c'est une théorie appropriée pour excuser sa conduite.

Il a toujours des dettes, paie quand il ne peut pas faire autrement, sait très bien entortiller un marchand de vins pour avoir crédit. Si après deux quinzaines le marchand de vins lui réclame son dû en lui manifestant un besoin d'argent, il lui répondra : « Si tu as besoin d'argent, fais comme moi, *faignant*, travaille. »

Si ses fournisseurs le harcèlent, il les apostrophe, de suite, le coup de poing en avant. Si avec eux il menace plus qu'il n'exécute, il n'en est pas de même avec les ouvriers de l'atelier ; s'il apprend qu'un ouvrier a pris un travail qu'il a refusé ou qu'un de ses amis n'a pas voulu faire, à la sortie le coup de tampon marche, et c'est au nom de la liberté qu'on éreinte le soi-disant *mufe*. Il y en a qui vont jusqu'à se faire embaucher dans un atelier pour avoir l'occasion de tamponner le contre-maître qui, d'après les autres, est une canaille.

Nous en connaissons qui sont allés dans un établissement pour *moucher le singe* ; mais le patron, homme énergique, et prévenu, les obligea à respecter ses règlements et à suivre la loi de l'atelier, prêt contre toute attaque à découronner ces sublimes défenseurs du droit. Ils se retirèrent bafoués par les autres devant lesquels ils avaient fait la pose à la justice.

N'est-il pas pénible d'entendre constamment dans la bouche de ces individus les mots de liberté et fraternité ? N'est-on pas révolté quand on songe aux *DIZAINES*, cette société farouche qui se chargeait dans les ateliers de faire tout le mal possible aux ouvriers soi-disant aristos ? Ils étaient dix par atelier, et il fallait que le travailleur voué à leur haine disparût. Si celui-ci quittait un atelier, qu'un des membres sût qu'il était entré dans une autre maison, vite le mot d'ordre aux amis ; s'il n'y en avait pas, ils allaient jusqu'au patron le dénoncer comme mouchard, incapable et même canaille. Et c'est au nom de la fraternité qu'ils pratiquaient cette démocratie pacifique à coups de tampon et à la délation.

Ne vous monte-t-il pas des nausées quand vous entendez ces régénérateurs de la société glorifier le sublime qui aura mis de l'émeri dans le *presse-étoupes* (1) de la machine à vapeur, ou féliciter le chauffeur qui, en quittant, aura mis un chiffon dans le tuyau de la pompe alimentaire ? Et cette mise à l'index de telle ou telle maison parce que le patron a de l'ordre et que son travail est organisé ? N'est-il pas triste de subir de pareils égarements ?

Quelle éducation les travailleurs ont à faire pour comprendre que le coup de poing n'est pas une solution, et que pour avoir raison et justice, il faut autre chose que de bons biceps. Quels magnifiques résultats produirait

(1) Le *presse-étoupes* est l'organe qui empêche la vapeur de sortir.

cette influence, si elle était employée non à approuver les infamies et les lâchetés, mais à stigmatiser toutes les turpitudes des paresseux, des ivrognes et des lâches.

Les fils de Dieu sont les assidus des réunions publiques et électorales; cet emploi de leur temps est très bon, à une condition, c'est qu'il s'y instruira.

Généralement ce n'est pas ce désir qui l'entraîne, c'est la passion, la passion exaltée.

Si un orateur parlant contre une théorie sociale émise dans le sens du bien-être instantané, est interrompu par une apostrophe brutale, grossière, où la personnalité est mise en jeu, soyez sûr qu'elle viendra d'un fils de Dieu. Si, au contraire, un orateur réformateur expose des théories qui ne vous paraissent pas réalisables, et que vous l'interrompiez pour mettre en doute le système, aussitôt une figure crispée vous lance des éclairs et des injures qui se terminent toujours par le compliment d'usage : A la porte le mouchard.

Depuis une soixantaine d'années la police a fait, de la politique, sa principale occupation, et elle a déployé dans ce rôle un savoir-faire exceptionnel qu'on aimerait voir appliqué aux malfaiteurs. Les travailleurs principalement ont été victimes de la trahison de la part de leurs camarades. De là une méfiance exagérée; pour eux un sergent de ville est un mouchard; tous les employés de la préfecture sont des mouchards, les commissaires de police ne sont plus considérés comme magistrats, mais comme des mouchards, surtout depuis le 2 décembre, où un si grand nombre se sont prêtés avec passion à la perpétration du coup d'État. La plus ter-

rible accusation qu'on puisse lancer contre un ouvrier, c'est de le faire passer pour un mouchard. Celui sur qui plane un tel soupçon est honni dans tous les ateliers.

Nous entendions un jour un fils de Dieu nous dire : Vous savez : sur la place du Carrousel, il y a deux ronds, eh bien, quand nous aurons la république, on érigera deux obélisques, l'un au 18 brumaire, l'autre au 2 décembre; on inscrira en lettres de deuil ceux qui les ont faits, puis les noms de tous les mouchards qui ont trahi leurs camarades.

Pour lui le dernier point était le plus essentiel.

Quoique très méfiant, le fils de Dieu est simple, il voit des mouchards dans ceux qui le contredisent, et il fait un triomphe à ceux qui exagèrent ses idées et le poussent en avant dans l'action.

Il n'a pas encore compris ce jeu intelligent.

Pour lui le contradicteur est un ennemi, l'*exagérateur* et le lanceur est un ami.

Là où il la passion domine, la raison et la vérité ne peuvent se faire jour. C'est triste! bien triste!!!

VIII

LE SUBLIME DES SUBLIMES

Ce dernier type est le type d'élite. Le fils de Dieu marche à coups de décrets, le gouvernement est transformé en machine à décréter, à jet continu. Le sublime des sublimes, plus réfléchi, est l'homme de principes, il enfante des théories : théories politiques, économiques, sociales. Il les expose avec emphase, les défend avec conviction ; dans la mécanique, il est généralement dans les bureaux.

Ils sont les grands maîtres des travailleurs, touchent au hommes politiques, aux influents.

Quelques-uns sont prud'hommes ; on en présente à la députation. Un des côtés les plus curieux des sublimes des sublimes, c'est qu'ils se croient tous des législateurs consommés, capables de faire des lois ; les questions les plus difficiles ne les épouvantent pas. Le sublime des sublimes a beaucoup lu, il croit ce bagage suffisant pour faire un orateur, légiférer et voter ; il

n'étudie aucune question à fond, il discute toujours des points généraux ; si vous lui dites que pour être représentant, il faut être instruit, avoir une grande expérience des affaires, des besoins du pays : « Voilà bien une grande difficulté, il fera comme les autres. »

Nous sommes convaincu que sur cent sublimes des sublimes, quatre-vingt-dix-neuf accepteraient la députation. Doutez donc de l'avenir.

Le sublime des sublimes n'a guère de relations qu'avec le fils de Dieu ; mais il est plus coulant, plus instruit, plus parlementaire et moins violent que ce dernier ; il raisonne mieux, il apporte dans ses discussions plus de sang-froid, moins d'enthousiasme ; ses conclusions sont moins accentuées, ses convictions plus élastiques ; c'est le prophète, le savant, le législateur des problèmes sociaux ; le fils de Dieu est l'exécutif. Il est bien au courant de la politique intérieure et extérieure ; pour l'intérieur, les solutions ne manquent pas : pour l'extérieur, il est encore moins embarrassé. D'abord on reconstitue la Pologne et on crée un grand État scandinave pour museler le despote moscovite ; on fait de la Prusse et de toute l'Allemagne une république allemande ; on réunit sous le nom de république hongroise la Hongrie et toutes les provinces danubiennes, on renvoie les musulmans à La Mecque et le pape à Jérusalem (1). Quant à l'Angleterre, si elle bouge, on débarque cent mille hommes dans l'Inde et on en fait un État indépendant ; ils seront les camionneurs

(1) Ou au diable.

du monde. L'Amérique sera le grand marché universel.

D'autres, plus radicaux, parlent de la fraternité des peuples, de la république universelle, ou de la fédération des républiques européennes. C'est un bon sentiment qui leur dicte tout cela; mais malheureusement ils ne reculeraient pas devant un bouleversement de toute l'Europe pour y arriver.

Le sublime des sublimes ne paiera pas de sa personne, à moins qu'il ne soit pris entre sa vanité et sa lâcheté : c'est bon pour des imbéciles d'aller se faire pincer ou démolir; ses armes sont la médisance, souvent la calomnie et toujours l'éreintement.

Il est généralement convenable dans sa mise et dans ses conversations.

S'il ne vit pas en concubinage avec une *ex-irrégulière de Breda-street* (1), il est le *desseannuyeur* (2) d'une de ces effrontées du même quartier, gourgandines pour lesquelles vous voyez tant d'imbéciles prodiguer des attentions, des politesses et de l'argent, de quoi désespérer une jeune fille honnête de ne pas s'être jetée dans cette prostitution gantée.

Le sublime des sublimes ne brille pas par la délicatesse; n'avez-vous pas envie de vomir quand vous l'entendez vous dire qu'il est l'amant de cœur d'une jolie *rouchie* (3) des grands quartiers, qui paie sa pension :

(1) Rue Bréda, ce quartier est plus spécialement habité par les marchandes de plaisirs en soie et dentelles.

(2) Desseannuyeur, pour ne pas dire autre chose.

(3) Rouchies, ponifs, en sublimisme savant, cocottes, grues, pieuvres, en journalisme.

un soir, il était chez elle, le *béquillard* (1) étant arrivé, il avait passé la nuit dans un alcôve, mais le matin il avait repris ses droits; afin de lui témoigner sa reconnaissance, elle lui avait donné la chaîne d'or qu'il porte.

Ce personnage est connu, direz-vous, c'est le *souteneur de filles, en bottes vernies*? Non, pas du tout; beaucoup de ces individus sont dans le travail, ils sont bureaucrates, calicots, dessinateurs, chapeliers, coiffeurs, cordonniers, peintres en décors ou autres; ce qui n'est pas la même chose. Et remarquez que ceux qui sont dans ce cas, se font les puritains acharnés de la dignité et du sentiment.

De vingt à trente ans, le sublime des sublimes est don Juan, avec ou sans argent; il fréquente les grands bals : *Mabille, Asnières, le Casino*, etc. Il est bien mis, danse et valse à ravir; aussi les célébrités le recherchent, il aide à leur triomphe. Écoutez-le vous dire que *Fauvette, Souris, Alix la Provençale*, même *Rigolboche* (2), oui, la grande *Rigolboche* sont venues le solliciter pour danser; puis d'un air vainqueur, il ajoute qu'elle l'a reçu chez elle un jour de chômage. Aux bals de l'Opéra, il est du premier coup d'archet; il faut le voir en Chicard ou autre; il faut l'entendre en compagnie de deux ou trois amis pratiquer l'*analyse logique*; la gauloise marche, et souvent de l'esprit. Les gros dominos sont des guérites; une puissante Suisse

(1) L'entreteneur généralement âgé, éclopé, ayant béquilles.

(2) Célébrités qui ont occupé l'esprit des Parisiens pendant la période du silence.

et son débardeur, c'est l'Agriculture et son étalier (1); les amateurs en habit ne sont pas épargnés : « On voit bien que môssieur est dans la denrée coloniale, il a de la mélasse dans les oreilles. » L'analyse dure deux heures, c'est son grand triomphe. A cinq heures, il se fouille, il s'aperçoit que la *guelte* (2) tire à la fin, il voulait cependant se payer un *linge convenable* (3). C'est dégoûtant, l'or ne leur suffit plus, il leur faut du *papier* (4) maintenant et *quelque chose dans les jarretières* (5). Il va faire un somme; le soir il viendra voir le défilé du *banc de Terre Neuve* (6); il trouvera là son affaire dans les prix doux.

De trente à quarante ans, cette vie-là ne lui va plus, ça l'ennuie, il pense au mariage, il commence à devenir *roublard*, le matin il a des pituites monstres, la digestion est difficile, il a des insomnies et des cauchemars abrutissants. Dans cette période, s'il se mariait avec une honnête fille, nous croyons sincèrement qu'il ferait un bon père de famille; mais l'habitude, la paresse lui

(1) Les puissantes mamelles y sont.

(2) Boni accordés aux employés qui sont assez intelligents pour faire acheter un article qui n'est plus de mode.

(3) Une femme marchandise.

(4) Le plus petit papier de banque était de cent francs; les coupures de cinquante ont diminué les bénéfices de cinquante pour cent.

(5) Pourboire supplémentaire au prix convenu.

(6) Le Banc de Terre-Neuve est la partie des boulevards comprise entre la porte Saint-Denis et la Madeleine; la pêche a lieu plus spécialement de quatre heures du soir à une heure du matin. Il y a certaine partie du bitume où le gibier est très abondant. Quand on s'ennuie dans sa brasserie, on dit : Viens-tu au Banc faire un tour ?

ôtent tout courage pour secouer franchement le libertin des premières années; comme il les a passées en noces et festins, il n'a aucunes relations. Combien il regrette cet isolement qui est la cause majeure de la régularisation de ses concubinages honteux. Si vous lui conseillez de prendre une honnête fille d'ouvrier; allons donc, est-ce qu'elle le comprendrait? et puis elle n'a rien; si, la beauté du diable; du reste, ça ne coûte pas plus d'en épouser une riche qu'une pauvre. Il vous confesse qu'il en connaît bien une dans son pays; mais la mère, une vieille ambitieuse ne veut pas de lui, elle rêve pour sa fille, qui aura vingt mille francs de dot, un substitut, un attaché d'ambassade ou un auditeur au conseil d'État. Il y en a d'autres qui assurent le bonheur bien plus sûrement que l'argent; il en voit bien, mais comment voulez-vous qu'il se marie avec la fille d'un ouvrier.

Si vous prenez le ton ironique et que vous lui parliez de sa théorie sur l'égalité et surtout du système de bascule (1) que l'on professe dans les petites villes de province et qu'il maudissait quelques instants auparavant, quand il avait des vues plus élevées, il vous répond qu'il ne peut pas se condamner au baigne à perpétuité; il sait ce qu'il lui faut. Ah! par exemple! est-ce que vous croyez que parce que les chiffonniers et les vidangeurs sont honnêtes, il faut qu'il en fasse sa société? »

(1) En province un mariage fut cassé parce que les parents du jeune homme donnaient 700 francs de moins que ceux de la jeune fille.

Le démocrate disparaît, et l'individu imbu des mœurs de la société reparaît.

Combien il regrettera plus tard ce dévouement, cette honnêteté qu'il repousse aujourd'hui qu'il est rempli d'espérances aussi fausses que celles de la mère que nous citons plus haut.

Le *bastringue* (1) ne lui va plus; la brasserie le remplace; il ne se sent plus le courage de faire un nouveau levage, et puis ça l'embête de faire le ramage sentimental à des *gadous* (2) qui sont aussi vénales que des cochers ou des laquais. Un soir qu'il s'ennuie, il se rappelle une petite fleuriste, il avait promis d'y retourner, comme elle le *gobe*, il est bien reçu, deux jours après il y retourne; elle est bonne fille, elle lui a racommodé sa chemise. Le dimanche, ils ont passé la journée ensemble et la nuit chez lui; il doit y aller mardi, mais comme il chiffonne sa chemise, elle a emporté sa flanelle; insensiblement il ne couche plus chez lui; le terme arrive, elle lui persuade que son *micnet* (3) l'a quittée à cause de lui, et que les meubles ne sont pas en son nom, on va la renvoyer; le *pipelet* intervient et le ravale. Il paie et emmène les loques et la fleuriste chez lui. Ce n'est pas la peine de payer deux loyers. Il est acoquiné.

(1) Le bal.

(2) En bonne humeur se sont des ponifs; en colère ce sont des gadous, des fumiers.

(3) Micnet, entreteneur, il y a le micnet sérieux, celui qui donne beaucoup, devant celui là elles se mettent à plat ventre, on lui lèche les pieds.

Vous le rencontrez cinq ou six mois après, il vous présente madame Anatole; seulement à l'écart il vous dit: « Tu sais, c'est ma *seringue*. » Un an après, vous le trouvez seul, vous parlez d'elle, il prend sa défense: « C'est une bonne fille, bien dévouée, qui travaille comme une fée; elle l'a bien soigné quand il a eu la fièvre typhoïde. »

Il est maté, elle le tient. Dans quelque temps vous lirez dans les annonces de mariage: monsieur un tel avec mademoiselle une telle; même maison.

Le martyr commence, car il ne faut pas oublier qu'il y a au plus cinq de ces femmes (1) sur mille, qui s'amendent sincèrement. La gourgardine revient ou plutôt se continue, avec l'arrogance en plus, sans compter les impérieuses exigences. La *marmite* écume de colère et de mépris, nous pensons qu'il n'y a pas d'enfer comparable à celui qu'éprouve un sublime des sublimes dans ces conditions, surtout s'il lui reste un peu de dignité.

Écoutez les théories d'individus depuis quelques années dans cette position, elles sont révoltantes. Si vous connaissez le dur calvaire qu'ils gravissent, l'émotion fait place à l'indignation, on ne voit plus que leur pénible et profonde souffrance. Le châtement dépasse toujours la faute.

D'autres sont assez énergiques ou trop égoïstes pour

(1) Il faudrait un rude limier pour trouver le rembucher d'une dame aux camélias; on n'a pas besoin de faire le bois pour lancer une fille de marbre ou de plâtre. Avis aux chasseurs.

s'acoquiner. Ne vous inquiétez pas, vous ne perdrez rien pour attendre, le sublime des sublimes fera une fin de quarante à soixante ans avec une cuisinière ou madame Jérôme qui tient son ménage.

Vous le rencontrez quelques mois après. Il a déjà eu le temps de faire sur sa nouvelle position des réflexions sérieuses. Ses épanchements sont pleins d'amertume : « Il devine les saintes joies de la famille, mais il ne les éprouve pas ; l'affection vraie lui fait défaut ; il ne peut avoir d'épanchements sincères avec personne ; il n'a à faire qu'à des mercenaires rapaces. Relégué dans l'isolement, ses généreux et affectueux sentiments s'atrophient ; il s'en veut de ne pas s'être marié quand il était jeune. » Vous croyez qu'il s'en prendra à lui, non, c'est la société, voire même le gouvernement qui sont la cause de cet état.

Alors la théorie marche et tient lieu de tout, il s'y lance à corps perdu, qu'elle soit sensée ou absurde.

Il se fâche quand on l'appelle songe-creux ; il vocifère quand on lui dit de respecter la loi et de prêcher d'exemple. — « Toutes les lois sont à refaire, si on les viole c'est parce qu'elles sont mauvaises. » — Si vous lui dites qu'on ne respecterait pas plus celles qu'il ferait ; il vous répond avec un imperturbable sang-froid : « Et Cayenne ? » — Si vous l'émoustillez avec un ton un peu vert, il s'anime : « Le travailleur n'est pas seulement autant que les citoyens ; il est plus, il est le premier, les autres sont des frelons. — Nous sommes sous une tyrannie tibérienne. — Tant que nous n'aurons pas la liberté de la presse, le droit de réunion, l'organisa-

tion du travail, l'égalité des salaires, la répartition des bénéfices, la suppression du militarisme, la fraternité des peuples, l'abolition des privilèges, des titres et des monopoles, et le divorce, nous serons sur un volcan et le peuple pourra de misère. »

Son tempérament est tout à la question politique ; pour d'autres, la question sociale domine. Il y a trois lèpres sociales qui rongent la société, elles sont capillaires : le sabre, la soutane et la toge. Il les explique avec exemples à l'appui.

Il étudie la commune sociale, les syndicats d'ouvriers, mais conclut toujours à l'éreintement du gouvernement. Certes, le gouvernement actuel a bien mérité toutes ses colères, mais ce que nous tenons à montrer, c'est l'éreinteur quand même.

Si le gouvernement de la république arrivait, il l'éreinterait de même, à moins qu'il n'ait obtenu des satisfactions ; et encore il les lui faudrait pleines et entières, et comme il les entend. Son éreintement ne se pratique pas à la façon du fils de Dieu. C'est lui qui vous racontera la mort d'Orphila, le duel de Saint-Arnaud, les scandales financiers, les turpitudes d'alcôve, les histoires d'expropriation, les achats de conscience ; le tout brodé avec une imagination fiévreuse et arrangé de manière qu'il en reste toujours une mauvaise impression. Tout ce qu'il avance, il le tient, dit-il, d'une personne bien placée pour le savoir. Il raconte tout cela aux fils de Dieu, qui le communiquent avec la rapidité de l'étincelle électrique. Les ouvriers et sublimes se font une opinion sur nos gouvernants avec ces histoires.

Passé encore quand elles sont vraies; mais quand elles sont mensongères, fausses!... N'a-t-on pas dit que Lamartine avait rempli ses poches? Il a fallu vingt ans aux travailleurs pour s'apercevoir de la calomnie.

Les sublimes des sublimes et les fils de Dieu sont des autoritaires par excellence, si vous faites mine de ne pas vouloir vous soumettre à leurs conceptions mises en action.

Pauvre liberté, comme elle est malmenée! les moyens expéditifs sont bientôt en jeu. Si par hasard un sergent de ville lui a enjoint, peut-être brutalement, de ne pas invectiver les cochers qui marchaient pendant la grève, que d'imprécations, quelle tempête dans cette tête, les mots ne sortent pas assez vite, le droit est violé dans sa personne. Non, beau citoyen; vous n'avez pas le droit, au nom de la sainte liberté que vous chantez, de huer et de cribler de pierres les cochers qui n'ont pas voulu se mettre en grève. S'il y a un violeur de la liberté, c'est vous.

Du moment que vous ne l'approuvez pas, vous êtes un repu, un satisfait, un tyran en paletot et en bottes vernies. Il n'y a que lui qui est démocrate pur et sincère; il invoque le « Notre Père » et le « Pardonnez-nous nos offenses. » Si vous lui rappelez son « Et Cayenne? » Dame! on ne peut pas faire d'omelette sans casser d'œufs.

Il est l'apôtre des réunions publiques et électorales. Il y a dans ces assemblées des ouvriers qui parlent très bien, exposent même très clairement leur système; mais

lui, malheureusement, il mène toujours de front l'argument qui instruit, et l'éreintement qui démoralise.

Nous avons assisté à beaucoup de réunions de ce genre; sur dix orateurs, neuf au moins ont eu les triomphes de la salle pour avoir éreinté non pas le gouvernement, ce qui se serait compris; mais des démocrates. Un esprit simple et droit sortait de là avec le mépris le plus profond pour tous les hommes de la démocratie indistinctement, même pour ceux qui se sont dévoués à la cause républicaine depuis quarante ans.

Les sublimes des sublimes se croient et se proclament les seuls purs, les seuls dévoués; eux seuls sont les amis du peuple.

Les réunions publiques sont un des moyens les plus actifs pour éclairer les travailleurs; débarrassez la loi de toutes ses entraves, laissez la liberté pleine et entière; qu'il s'en tienne à Paris mille tous les jours, dans six mois on dira de bonnes et instructives choses. Les sublimes ne lisant pas, ils écouteront. La tribune deviendra moralisante; on a toujours parlé des droits, on parlera aussi beaucoup des devoirs. Les bons bourgeois qui s'effraient quand ils lisent les comptes rendus, souvent tronqués, devraient assister à ces réunions, ils verraient qu'elles ne sont pas aussi dangereuses que les encenseurs de la presse officielle veulent bien le dire, malgré le peu d'habitude de ceux qui les fréquentent. Nous, les tyrans en paletots et en bottes vernies, nous voulons une tribune qui instruisse, qui moralise; qui au lieu de faire l'apologie des sublimes, les ramène au travail et à la tempérance; une tribune où l'on démontre

tous les avantages, les bénéfices des associations, des coopérations, des syndicats, des sociétés de secours, d'assurance; une tribune où l'on prêche l'entente, l'union; une tribune où l'on puisse clouer au pilori ce sublime des sublimes qui n'a plus de respect pour la vertu; une tribune enfin que l'auditoire fera respecter, et on n'entendra plus de sottises de ce genre : Un vrai sublime a la parole :

« Citoyens ! Voilà déjà bien longtemps qu'on f... vingt-cinq francs aux représentants, quinze mille francs aux archevêques, douze cents francs aux sergents de ville, et à nous on ne nous f... rien.

« Je demande... (*Vive interruption.*)

« *Un aristo.* Je demande qu'on f... le citoyen orateur à la porte. (*Hilarité générale.*) »

Et cet éreintement plus récent :

Un sublime des sublimes est à la tribune.

« Citoyens ! à cette tribune, le citoyen Gambetta, votre idole d'il y a six mois, était rouge, il est devenu blanc à Marseille, et nous, nous en avons été tout bleus. Vouons-le au mépris de la grande démocratie française. (*Tonnerre d'applaudissements.*) »

Plus de tribune de l'éreintement, où le citoyen A..., collectiviste, abîmera le citoyen B..., démocrate, et où le citoyen A..., à son tour, sera démoli par le citoyen C..., hébertiste, qui tous ensemble seront appelés mou-chards par un fils de Dieu. Nous la repoussons, cette tribune malsaine qui prêche la haine, la dissension; et sincèrement on se demande où veulent en venir ces pitres de l'ambition avec cette démolition mutuelle.

Le jour où les travailleurs sauront écouter et faire respecter la tribune, ce jour-là, un des plus grands levier sera acquis pour la solution du problème tant réclamé. La parole a une chaleur qui manque à l'écrit.

Continuons l'examen de notre type.

Quand le sublime des sublimes parle de ses amis qui ont réussi, c'est qu'ils ont eu de la chance. Qu'ils soient intelligents, piocheurs, persévérants, ils sont *veinards*. S'il ne vous trouve pas ganache, vous n'êtes pas plus malin que les autres. Il croit qu'en vous ravalant il se grandit.

Le chef de l'établissement n'est plus le singe, c'est le *pacha*, le *sultan*, la machine à condenser les appointements ou à tamiser les gratifications. Le directeur ou le fils du patron est le padicha; le bureau ou l'atelier, le bague; on va reprendre sa chaîne. Les travailleurs sont des nègres. Les femmes, du moins celles qu'il connaît, sont des *ponifs*, des *crevettes à filets* (1), des *morues*, son patron, une nullité, heureux d'être le fils de son papa.

Dans les premiers jours du mois, le soir au café, il fait sa partie de dominos; le loustic marche; il est gai, il est en fonds; s'il a plein la main de gros dés, il fait la traite des blancs de Saint-Domingue, il pose *Tous-saint-Louverture* (2), Soulouque (3), Geffrard (4), tous

(1) Par analogie aux filets que les femmes emploient pour tenir leurs cheveux.

(2) Le double six.

(3) Le cinq-six.

(4) Le double cinq.

les nègres célèbres y passent. Alexandre Dumas (1), Victor Séjour, etc., ont leur tour; on voit bien qu'il aime les brunes, pas un albinos (2). S'il gagne, sa conversation est imagée. Au piquet, s'il n'a pas d'as, c'est que *son cerje est éteint à Saint-Jean-Baptiste de Belleville* (3). Il a quatorze de *chaînes d'oignons* (4), mais il n'a pas un *bœuf* (5); c'est vexant, il a tous les sept et les huit du département. Il apostrophe son adversaire : Vous êtes galant, vous, les *crinolines* (6) ne vous quittent pas, quant à lui, il donne dans le *larbin savonné* (7); dans toute la partie, il n'a pas fait une *quinte mangeuse*, mais la *tierce à l'égout* (8), il l'a tout le temps. Ce coup-ci, il a le *double attelage*, la *charrue complète* (9), un jeu superbe. Ricanant son joueur : Vous pouvez-vous fouiller, je vais vous *débarbouiller à la potasse*.

Au billard, s'il est sous la bande, il est protégé par les *fortifications*; s'il laisse un coup facile, une *oculaire astronomique* (10), faut-il être ganache pour laisser des coups pareils, il joue comme *une paire de savates*.

(1) Monsieur six blancs. Le père Dumas est très aimé des travailleurs.

(2) Pas de blanc.

(3) Pour avoir des as il faut faire brûler un cerje à saint Jean-Baptiste.

(4) Quatorze de dix.

(5) Roi.

(6) Les dames.

(7) Le valet.

(8) Tierce au neuf.

(9) Quatre bœufs, quatorze de rois.

(10) Lunette.

Chaque coup, chaque demi-douzaine, il en laisse des paniers à la fois, c'est rudement malin de le gagner, lui, il est toujours au milieu. Si un contre donne un carambolage à son adversaire, il en retient de la graine. S'il joue avec plus fort que lui et qu'il gagne, voilà le *gabarit* (1) des malins, il n'a pas un jeu brillant, mais il est bien affûté, c'est un jeu qui gagne. Il triomphe, le ricanement marche et le latin de cuisine aussi : *Netoyatibus gentes comminium bon train*. Si vous demandez la traduction, il vous dit en se regorgeant : Voilà comme on nettoie les gens à grande vitesse.

Certains font des comparaisons mécaniques avec les troupiers, ainsi : le ministre de la guerre, c'est le *moteur*; les généraux, des *transmissions*; les colonels, les roues *de commande*, etc.

Il n'aime pas les curés, mais il les préfère aux soldats; au moins, ceux-là se tiennent, ils ne sont pas constamment à la parade, ils ne font pas sonner leur ferraille et ne posent pas pour le *lovelace casseur*, *bousculeur de pékins*. Il ne leur veut pas de mal; il n'y en a pas assez, au contraire, il voudrait qu'on les coupe en deux pour en faire le double.

C'est le sublime des sublimes qui fait la réputation des *prima dona de l'égout* (2); ils sont là attablés aux cafés chantants, la célébrité paraît, une salve bien

(1) Calibre, mesure à laquelle on soumet les pièces que l'on a à façonner.

(2) Les chanteuses de saletés, si en honneur sous ce bienfaisant régime de la culotte courte et de l'épine dorsale à charnière.

appuyée lui fait sentir qu'elle a des admirateurs ; après le premier couplet, des bravos frénétiques le mettent en bonne humeur, à la fin il trépigne, il se démène comme un forcené. Le lendemain, il vous fredonne : *Rien n'est sacré pour un sapeur* ou *C'est dans le nez que ça me chatouille*. Si vous l'appellez protecteur des arts, d'un ton moqueur, l'apostrophe en avant : « Est-ce que vous comprenez-ça, vous ? il vous faut du plain-chant, de la musique sacrée ; allez donc au lutrin, vous êtes un croque-mort du plaisir. » Si, traitant de la politique, vous parlez des députés démocrates avec un sentiment d'estime : « Les voilà bien là ces bourgeois à l'eau de rose ; lui, préfère les molusques de la droite à tous ces républicains autoritaires et à antichambres. Il faut mieux que ça, des hommes plus avancés ; ils ne sont plus à la hauteur, il n'y a plus qu'à les éreinter. »

Remarquez qu'il est tout ce qu'il y a de plus autoritaire.

Le sublime des sublimes est moins nombreux dans les ateliers que chez les ouvriers travaillant chez eux. Les parties qui en fournissent le plus sont : la chappellerie, la cordonnerie, les coiffeurs, les commis de nouveautés, les peintres en décors et en bâtiment, etc. Dans le bronze, le meuble et la mécanique, le type dominant est le fils de Dieu.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans parler de la tendance de ces dernières années.

L'ouvrier vrai et l'ouvrier diminuent, l'ouvrier mixte croît, le sublime simple prend du développement, le fils de Dieu tend à disparaître, mais en revanche, le sublime

des sublimes se développe. Tous ont une honte qui les mine et une haine dans le cœur.

Voilà les huit types, peut-être incomplets, qui composent la masse des travailleurs avec laquelle il s'agit de résoudre le problème social.

D'autres questions restent à examiner avant d'entrer dans l'examen de ce qu'il y a de pratique et de pressant à faire pour rendre cette masse morale et suffisamment instruite pour mettre la solution sur la voie.

Voilà soixante ans que nous avons des discours, des mots et des phrases.

Il ne suffit pas d'avoir de la pantomime et du pathos, et de dire cinquante fois « le peuple » en une demi-heure à la tribune, pour être un ami du peuple, il faut des faits, des propositions pratiques et étudiées ; il faut que le travailleur, le lendemain qu'il aura écouté, passe vos idées à son jugement ; soyez persuadé qu'il trouvera les bonnes. Mais si vous lui avez prêché la haine, la déconsidération des hommes qu'il croyait dévoués à sa cause. prenez garde, il vous pèsera dans sa balance, il y apportera la même passion que vous, il se demandera qui vous êtes et ce que vous cherchez.

IX

LE PATRON SUBLIME

Nous allons examiner les autres questions qui se rattachent à notre sujet.

Depuis plus de vingt ans que nous vivons au milieu de la classe laborieuse, nous avons remarqué que tous les ouvriers qui se sont établis sont arrivés à un bon résultat; tous les sublimes qui ont monté un atelier ont croulé.

Cependant, quelques fils de Dieu et sublimes des sublimes ont réussi. Ces derniers ont constitué deux genres de patrons. Les premiers y ont apporté des convictions et l'application des théories qu'on prônait tant; mais quand ils ont vu que l'ingratitude était à l'ordre du jour, que leur dévouement, leur bon vouloir, leurs obligations ne servaient à rien, qu'on en abusait, que du moment qu'ils étaient patrons, ils étaient considérés comme les autres, une réaction profonde s'opéra

en eux, ils se trouvèrent en face d'une réalité poignante et d'autant plus pénible qu'ils étaient plus sincères. Ils comprennent tout maintenant; ils voient, ils se rendent compte pourquoi, lorsqu'ils étaient chez les autres, ils trouvaient leur patron un tyran, un exploiteur, un buveur de sueur. Leurs hommes doivent les trouver de même; cependant, que leur demandent-ils qui ne soit juste; les ouvriers leur demandent du travail, eux, ne demandent pas mieux de les payer largement. La large paie est toujours la bienvenue; quant au travail: « Il fait soif, ils verront demain. »

« Mais, leur dit le patron, j'ai des commissions avec engagements à livrer à des époques déterminées.

— Est-ce que ça les regarde, ils sont libres; puis quand ils ne *massent* pas, vous ne les payez pas.

— Mais le travail, pour être rémunérateur, ne peut pas être assujéti à des séries de caprices.

— Quand vous n'avez rien à faire, vous ne vous gênez pas pour nous *balancer* (1).

— Certes, il est toujours pénible, peut-être plus pour un patron que pour l'ouvrier, de voir son travail diminuer. Le chômage est la calamité la plus profonde du travail. Aussi n'en accusez pas ceux qui en sont les premières victimes et travaillons avec ardeur quand on a de la besogne.

— Allons donc; nous allons peut-être vous demander de nous fixer le jour que nous devons prendre pour faire la noce.

(1) Renvoyer.

— Mais mon moteur fonctionne pour le quart ou le tiers de mon outillage.

— Nous allons peut-être vous payer le charbon. »

Ils ont aussi une machine à faire fonctionner ; c'est la *machine à souler*.

Le patron sublime voit alors que son rêve est doublé d'une écœurante déception. Ah ! oui, il comprend que les sublimes se chargent de guérir l'homme le plus dévoué à la classe laborieuse. Petit à petit, cette déception se transforme en haine ; grand Dieu ! que de malédictions ! « Les ouvriers, c'est tout de la *canaille*, des *crève-de-faim*, de la *viande à canon* ; » en un mot, il tombe dans une exagération farouche, stupide et très nuisible.

Allons, ancien fils de Dieu, ayons du calme ; ce n'est pas une petite affaire que d'être patron juste et consciencieux ; rappelez vous le Christ que vous aimiez tant à invoquer ; il a dit : Si l'on vous donne un soufflet sur la joue droite, tendez la gauche. C'est pour les patrons qu'il a dit cela, et vous voyez qu'on est obligé de se faire souffleter souvent.

Nous appellerons ce type PATRON FÉROCE.

L'autre genre de patron sublime est pour les travailleurs, non pas un mal, mais une calamité pour les conséquences désastreuses et les perturbations qu'il apporte dans le corps des travailleurs.

Il occupe généralement peu de monde, cependant, nous en connaissons qui ont une trentaine d'ouvriers par moment.

Il est ancien sublime de droit, il est adroit, capable dans la manière de faire manuellement.

Il tient avant tout aux malins, aux hommes capables, ce sont des *pochards*, des *gouapeurs*, ça ne fait rien, ils en font plus en trois jours que les autres en six ; il les a connus dans le temps, c'était les premiers ouvriers de la capitale (1).

Le matin on *tue le ver* (2) ensemble, c'est une vieille habitude, il ne peut plus s'en passer. Comme les compagnons sont tous sublimes gradés, le patron leur ayant fait une politesse, ils veulent la rendre : « Redoublez ça, père Baptiste, le patron répond de la tournée. »

On retourne à l'*échoppe* (3), le vin blanc, le *poivre* et les gouttes de mêlé font leur effet, les sublimes font beaucoup de bruit, peu de besogne ; si l'un deux tue une pièce, alors le patron sublime hurle, vocifère sur tous les tons : *Bon à tuer, charcutier, massacre, clou*, toi capable, allons donc, *sabot*, ça se dit monteur ; oui, *monteur de coups*. Le sublime riposte : *Qu'est-ce que t'a à aboyer, toi, tu ne te rappelles pas la bécane que t'as envoyée rue de Lappe, et puis, tu sais, ne m'embête pas, s'il y a du deuil* (4), *ça ne sera pas long*. Le patron sublime répond : Allons, vivement, *débarrasse le plancher*, malade. Souvent le coup de tampon fonctionne, une fois dans la rue, il faut entendre le sublime *débiter son chapellet*.

(1) En sublimisme on ne prononce jamais ce mot sans emphase.

(2) Tuer le ver, prendre le vin blanc ou la goutte.

(3) La boîte, l'échoppe, c'est l'atelier, quand on ne l'appelle pas simplement Cayenne.

(4) Quand il y a du deuil c'est que ça va mal.

Vous croyez peut-être qu'il renverra cet individu, allons donc; deux heures après, il vient pour chercher son compas et son livret, il convient qu'il a eu tort, il reconnaît que le patron est un bon garçon, qu'il avait raison de lui fichier un abattage, il fait amende honorable. Le patron sublime se rengorge : « Bien, n'en parlons plus, tu recommenceras après déjeuner. »

Si vous lui témoignez de la surprise de cette façon de conduire son atelier : « Que voulez-vous? il ne peut pas faire autrement, il est très pressé, il faut qu'il livre une machine samedi, pour toucher son zinc; c'est *sainte touche*; et puis, il ne peut pas le balancer, il lui redoit de l'argent qu'il a avancé à sa femme pour son terme; et puis, s'il ne travaille pas souvent, ce qu'il fait, il le fait bien, c'est un *sac à vin*, mais c'est pas un mauvais garçon, seulement quand il a un *verre de pichenet dans le fusil*, il n'y est plus; puis il changerait celui-là, les autres ne valent pas mieux. »

S'il reçoit une fourniture de matières lourdes : « Ho donc! toute la *boîte* au déchargement. » Le *singe* commande en chef, ça ronfle, on l'entend à un kilomètre. Si c'est la livraison d'une machine, les *attentions* fonctionnent. Après, tout le monde a chaud : « Quel coup de collier, patron, il y a de quoi se faire crever, vous devriez bien payer un litre, ça ne sera pas long, allons-y. »

Le plus fainéant criant : « Vivement, père Baptiste, une *chopine en bois* (1) en sept verres, c'est le patron qui

(1) Broc en bois employé par les débitants.

danse, faut bien l'arroser c'te bécane, sans ça elle ne marcherait pas.

— Tout de même, ça fait du bien où ça passe. »

Deux sublimes à voix basse : « Le patron va la livrer; la paie ratera pas ce soir, tu sais que je me *tire les pieds* s'il ne me donne pas mes soixante-cinq centimes de l'heure. »

Si dans ses courses le patron sublime rencontre un de ses anciens, vite chez le marchand de vins, les tournées vont leur train.

« Eh bien, qué que tu fais à présent? »

— Ne m'en parle pas, voilà bientôt quinze jours que je suis à *la comédie*. J'arrive de l'enterrement, ce pauvre *Bec-Salé* s'est laissé glisser; c'était un bon celui-là, il n'en restera bientôt plus, ma foi, je n'en vois plus guère de capables. — J'avais commencé avanthier chez chose, mais c'est *une boîte*, je ne m'y plaisais pas; puis c'est un *muse*, je lui avais demandé de me faire avoir *de l'œil chez un marchand de coco* (1), il a refusé; je lui ai demandé cent sous d'acompte, il m'a dit : C'est la paie tous les samedis, qu'il avait, du reste, perdu la clef de sa caisse. Vois-tu, André, là-dedans, c'est pas comme chez toi, il est toujours sur votre dos, il faut trop cogner, si j'y étais resté, j'en serais crevé. Mais toi, est-ce que tu n'embauches pas? on m'a dit que t'avais une belle commande pour un inventeur, qu'a de la *menouille*. »

Le patron sublime satisfait : « Oui, mon vieux, j'en ai

(1) A crédit chez un marchand de vin.

pour une trentaine de mille *balles* (1) pour commencer; tu peux passer demain sur les sept heures, je crois que j'ai un étau pour toi. »

Le patron sublime tutoie tous ses sublimes et se trouve par eux renseigné sur ce qui se fait chez les autres, il ne perd jamais de vue les célébrités.

En revanche tous les sublimes de sa boutique savent ses affaires : le billet en retour, le *papier à douleur* (2), l'emprunt, le prix de ses ventes, de ses achats, les délais, etc...

A la première mouche qui piquera, il recevra ça en pleine figure. Si la paie rate, il faut voir comme il se laisse ravalier. Écoutez-le raconter qu'il vient de voir un client pour une commande; parler de son concurrent; « il n'y comprend rien; pas seulement de l'eau à boire; ceux qui font à ces prix-là, c'est tout des bons à rien; comme c'est *chouftigué, saboté* (3), c'est pas possible, il prend ses ouvriers à la *grève* (4) ce gache-métier là. »

Tous les sublimes approuvent et crient après l'autre patron sublime, qui travaille à si bon compte.

Dans quinze jours, ils seront chez lui, et donneront la réciprocque; ce qu'il y a de plus curieux, c'est que tous les patrons sublimes travaillent à vil prix et déblatèrent contre leurs concurrents. Il est vrai qu'ils se coulent tous à un moment donné, cela se comprend aisément. Ce qui ne l'empêche pas de vous dire d'un air

(1) Trentaine de mille francs.

(2) Le protêt, papier timbré.

(3) Mal fait, mal monté.

(4) Prendre le premier venu.

satisfait : « Vous comprenez, moi j'ai pas de frais, pas de commis, pas de contre-maîtres, pas de *dessinadiers* (1), ces *mange-bénéfs* (2).— Il pourrait ajouter : pas d'ordre. — C'est lui qui fait tout, il a commencé avec rien, sa femme tournait la roue ou tirait le soufflet, puis le voilà. »

S'il retourne travailler chez les autres, les sublimes l'attrappent :

« Encore un exploitateur de coulé :— Tu ne brilles plus, hein, gros casseur, t'as été vivement centré, tu *tournes rond à présent*. » Alors il devient un fils de Dieu terrible.

Si un ouvrier est embauché dans un atelier de patrons sublimes, pour faire comme les autres, il prend insensiblement le chemin du marchand de vins; au bout de peu de temps, il est sublime. « Il n'a pas pu travailler, les autres se sont mis en noce. » S'il est assez énergique pour résister, et qu'il refuse d'aller boire, un célèbre lui dira : « Voyons, arrivez, mademoiselle, on vous fera servir une groseille, quelque chose de doux, le pichenet lui fait mal au cœur à c't enfant-là. »

Un autre lui dira : « Notre société ne lui va pas à c't *aristo-là*. »

Les *blagues*, les misères, les *baluchons* le font quitter, tant mieux. Malheureusement tous ne font pas comme lui, beaucoup suivent la pente fatale.

On peut dire sans crainte que l'atelier d'un patron sublime est une manufacture de sublimes.

(1) Dessinateur, peintre en tire-ligne.

(2) Mange bénéfices.

Si un sublime vous demande de l'ouvrage, que vous discutiez avec lui le prix de sa journée, et que vous lui fassiez observer que chez un tel patron sublime il gagnait cinq francs par jour, par exemple, il vous répondra qu'il aime mieux gagner cinq francs chez lui que six chez vous. « D'abord chez lui, on ne se la foule pas, puis c'est un *zig* qui comprend l'ouvrier (lisez sublime), on peut commencer à toute heure de la journée. Puis il aime la liberté, il n'y a pas de cloche, c'est bon pour des esclaves; puis si un ami vient vous voir et qu'il veuille vous régaler, chez lui, on peut aller prendre le canon de l'amitié. »

Vous voyez, tout cela vaut plus de vingt sous par jour.

Il est inutile de faire aucune réflexion, elles seraient superflues pour démontrer les fâcheuses conséquences d'une pareille organisation du travail.

X

LES GROSSES CULOTTES

Avant la révolution de 1848, les machines jouaient un rôle très modeste dans le façonnement des pièces; l'ouvrier était obligé d'apporter dans le travail plus de savoir faire proprement dit qu'il n'en faut avec l'outillage perfectionné et développé actuel. Il se produisait, dans les diverses parties, de ces natures adroites et fortes qui faisaient beaucoup de travail. Cette habileté les constituait aux yeux des patrons comme sujets hors ligne et d'élite; supériorité méritée. Ils jouissaient donc près du patron et du contre-maître d'une confiance que leurs capacités leur donnaient de droit. Ils étaient chargés de l'embauchage; par contre, tout individu embauché par d'autres était sujet à une infinité de misères et

même d'insultes, à un tel point que les contre-maîtres et les patrons avaient abandonné ce droit.

Ces compagnons d'élite étaient appelés et sont encore désignés aujourd'hui sous le nom de grosses culottes. Actuellement, le nombre en est moins considérable qu'il y a une vingtaine d'années. Leur influence se réduit le plus souvent à une pose chez le marchand de vins.

Les machines, sans qu'on s'en doute, ont tué ce superbe type. Si le patron avait besoin d'un ouvrier, il s'adressait à la grosse culotte de la partie; il avait votre affaire; un homme capable qu'il connaissait bien. Remarquez que souvent il n'avait personne, ou que, si on lui avait parlé de quelqu'un, il ne l'avait jamais vu. Il constituait, dans l'atelier, une dictature redoutable, un patron n'aurait pas osé renvoyer une grosse culotte sans bouleverser tout son atelier, il fallait prendre des biais pour s'en débarrasser. Heureusement que ce beau temps de coterie a presque disparu.

Il y a une vingtaine d'années, un constructeur avait une machine de six chevaux en construction, une grosse culotte s'était adjugé la bielle; c'était la plus belle pièce de la machine, et surtout celle qui pose le mieux. Après l'avoir commencée, il se mit en bordée. Comme le patron était pressé, et qu'il ne voyait plus son *malin*, il pria un autre compagnon de la terminer. Celui-ci refusa, objectant qu'il ne pouvait pas reprendre le travail d'un autre, qu'il préférait s'en aller. Après deux ou trois tentatives auprès d'autres ouvriers, il essaya le même refus. Tous les soirs, un compte fidèle

était rendu à notre homme des démarches du patron; celui qui aurait eu l'audace de toucher à sa *bielle*, aurait été bien exposé; le cas aurait été véritablement grave pour lui. Que fit le patron? Il fit forger une deuxième bielle, la fit terminer; l'autre étant toujours dans l'étau du sublime grosse culotte. Il livra sa machine. Quand le célèbre le sut, il rugit, reprit son travail, balbutia au patron une excuse banale, une maladie par exemple. Le patron ne fit semblant de rien, lui donna d'autres travaux, se gardant bien de le renvoyer; son atelier eût été désorganisé le lendemain.

Nous pourrions citer d'autres exemples; nous pensons que celui-là suffira. Nous livrons ce fait aux méditations des organisateurs du travail.

On ne s'embauchait dans l'atelier que par camaraderie; malheur au pauvre diable qui ne connaissait personne ou qui n'avait pas d'argent pour régaler les grosses culottes; à moins de coup de main, il s'embauchait difficilement. Si le compagnonnage nous a valu ces mauvaises et nuisibles habitudes, il nous en a donné de bonnes qui malheureusement disparaissent tous les jours.

Le débitant qui a l'honneur de servir les grosses culottes, sait souvent à ses dépens ce que cela lui coûte.

Le matin, ils se rendent avec leur escorte de sublimes, ses admirateurs; ceux qui veulent se faire embaucher se trouvent là et pour deux ou trois tournées, l'affaire est faite.

Le lendemain de l'embauchage, le fameux *quand est-ce* marchait, tout le monde y prenait son allumette. Triste habitude que ce *quand est-ce* inventé par les

grosses culottes ; il est souvent, pour les bons, le premier maillon de cette chaîne que nous appelons le sublimisme.

Voyez-vous un atelier de douze individus, où l'on embauche dans une semaine trois sublimes ou ouvriers nouveaux, à quelques jours d'intervale, trois *quand est-ce à jauger* (1), trois *cuites* (2) à prendre, trois *profondes* (3) à vider, trois familles sans pain, sans parler du lendemain.

Le *quand est-ce* est le condensateur des économies ; dans un atelier où l'on a l'habitude du *quand est-ce*, il faut y passer ou gare à vous. Quand vous vous exécutez bien, alors vous êtes des bons, vous n'êtes pas rat, vous êtes chouette et à la couleur. Dans la mécanique, la forge est la partie qui le pratique le plus. Comme nous le disions plus haut, ça tombe, le marteau-pilon les a emboutis. C'est qu'il cogne dur, ce petit ami-là. Pour nous, il n'y a rien de moralisateur comme une machine.

On rencontre encore des grosses culottes dans les grandes administrations, mais ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes, le *poivre* les a minés ; puis on peut se passer d'eux. Ils forment le vrai sublime par excellence, ils aiment à raconter leurs anciennes prouesses.

Quand on pense à toutes les difficultés que rencon-

(1) A jauger, à régler.

(2) La cuite, la soulographie.

(3) La profonde, la poche.

traient les patrons de la part de ces messieurs, on s'explique facilement la lenteur du progrès dans une partie.

Les jeunes ouvriers paraissent tout surpris, quand on leur raconte ces hauts faits ; ils ne savent pas jusqu'à quel point ces autocrates d'atelier poussaient leur vaniteuse et méchante tyrannie.

XI

GALERIE DES CÉLÉBRITÉS DE LA MÉCANIQUE

A tout seigneur, tout honneur.
 Ar....n, empereur des pochards et roi des cochons.
 De....e, volcan d'amour.
 Pinson-Blanc, la mine d'or.
 Les Côtes-en-Long, ou la flemme.
 P...rial Mal-d'aplomb (il boîtaït).
 Bec-Salé, 1, 2, 3 (les trois frères M....art).
 La Chopine-en-Bois.
 Antoine le Sauveur du monde.
 Trente-Kilogs, sans griffe.
 Mes-Bottes.
 Rubis, le Nez-de-Travers.
 Mançot la Chique, président du Sénat en 1860.
 La Tête-de-Hareng.
 Constant le Bouc.

Picard la Perruque.
 Paul de la Monnaie.
 Le Grand Louis.
 Chambéry la Tête-de-Mort.
 Remy le Curé.
 Chauve le Terrible.
 Le Régulateur de la machine à souler.
 Le Robinet de vidange.
 Bernard la Balafre.
 Le gros A...in.
 Fo...foin, l'Encoleur de longerons.
 Le Petit Zéphir.
 D.....au, la Machine-à-Raboter.
 Le Bombé.
 La Tête-d'Acier et la Gueule-d'Acier (deux frères).
 La Châsse à parer.
 Tom-Pouce.
 L'Angevin le Prisonnier.
 François la Bouteille.
 Tourangeau la Belle-Poitrine.
 Poil-Bleu.
 Pied-de-Céleri (il avait une jambe de bois).
 Cochin le Ver à queue ou l'asticot.
 Br...tais la Belle-Prestance (et ses sept frappeurs).
 Ra.....eau l'Insurgé.
 Mal-Fondu.
 La Jambe-de-Laine.
 Ro...in le Beau-Chanteur.
 Le Verre à Chopine ou Kalmouck.
 Bourguignon, les Beaux-Yeux.

Ri....d la Chenille.

Simon la Bécasse (un des beaux orateurs).

Le Rat-Huppé.

L'Ami-du-Trait, ou Tout-Brut.

Nez d'amour.

Le Moule-à-Pastilles.

La Branche-d'Or.

B.....n l'Affreux.

La Gueule d'or.

Fil de graisse.

Mahomet.

Pierre-le-Dur.

Mistigris.

Bibi, la Grillade.

Le Ver-Solitaire.

Cette petite collection suffira pour indiquer les plus célèbres et les vouer à l'admiration des jeunes générations.

Remarquez que tous ont une célébrité pour des hauts faits, soit d'atelier, soit de marchand de vin.

XII

LE MARCHAND DE VINS ET LE MARCHAND DE SOMMEIL

Le marchand de vins est l'atelier où l'on façonne le sublime; nous voulons seulement parler des maisons fréquentées par les travailleurs.

Tous vous diront que s'il n'existait pas, il faudrait le créer.

Les marchands de vins sont pour les sublimes le médecin, le pharmacien; ses salles sont leurs réunions publiques, le cabinet, le laboratoire des réformes sociales ou de l'éreintement. Nous devons donc l'examiner.

Les sublimes en distinguent de deux espèces :

Le distillateur, débitant de liquide, ou assommoir, ainsi nommé à cause de l'excellence de ses produits qui vous assomment rapidement un individu. Pour les distinguer, ils ont des désignations drôles, ou le nom

de la rue et même du débitant. Le *Sénat* de la barrière Poissonnière, celui de la *Planche-Mibray*, le *Mur de terre*, au *Fusil à aiguille*, chez V...in, faubourg du Temple, chez Jean, ou bien à la *Mine à poivre*, tout simplement, ou à la *Machine à souler*, à la *Tête de cochon*.

Dans les assommoirs, les sublimes ont rarement à crédit, *l'œil est crevé*; c'est le rendez-vous certain où vous trouverez toujours les abonnés.

Presque tous ces industriels (je dis industriels, parce qu'ils fabriquent en partie eux-mêmes) font fortune. Ils sont du reste patients, persévérants et très tolérants; si les biceps leur font défaut, il prennent un garçon athlétique; on discute quelquefois avec le coup de torchon; il faut toujours être le maître chez soi. Ils se laissent volontiers appeler empoisonneurs; du reste, ils maquillent bien le *pichenet* (1), encore mieux le *ritriol* (2). Chez lui, on en donne de vrais verres: « C'est pas le sublime qui se laisserait tromper par ces verres épais qui en tiennent comme une coquille de noix; il n'a pas l'habitude de boire dans des dés à coudre. » Les sublimes, qui fréquentent les assommoirs ne s'y prennent jamais à deux fois pour vider leur verre: « Elle s'éventerait; et puis, à la prochaine tournée, il ne lui en donnerait pas plus qu'aux autres. » Certains patrons d'assommoirs mettaient une boule de gomme dans le verre, pour compter les tournées; ils ont abandonné ce système, les sublimes avalaient tout.

(1) Le vin.

(2) L'eau de vie.

Que font les sublimes dans ces sentines? Ils attendent qu'on vienne les embaucher, ou plutôt, un ami qui réglera; il peut bien leur payer quelque chose, il a fait sa semaine complète.

Il restent quatre ou cinq heures devant le grand comptoir, assis sur un banc placé en face. Ils sont les travailleurs du coup de main; la *menouille* en poche, on revient au rendez-vous. Là, ils racontent le mal qu'ils ont eu, et l'appréciation de la boîte est faite de suite.

Une visite à la *mine à poivre*, vous en dira suffisamment.

Le deuxième genre est le marchand de soupes, celui qui donne à manger. Le débitant de ce genre entre plus intimement dans l'existence des travailleurs. On est bien là-dedans, on vous en donne, pour six sous, une grande assiettée et le *bleu* n'est pas mauvais. Il est bien avec la bourgeoise du *cassin* (1), il a *l'œil* là-dedans. « Quand elle me voit arriver, elle me dit :

« Un entrelardé aux choux, monsieur Joseph?

— Vous êtes toujours gentille, madame Alexandre. Oui, un entrelardé aux choux; beaucoup de maigre, pas mal de gras et des choux en masse. Si le père Alexandre casse sa pipe, je vous demande en mariage. »

Le marchand de soupe connaît ses clients sur le bout du doigt. Il est abonné au *Siècle*, il trouve seulement qu'il y a trop d'annonces.

Il y en a qui ont deux salles et un cabinet; dans la première, il n'y a pas de nappes, on sert du bleu à

(1) De l'établissement.

douze, on trempe la soupe; c'est la salle des vrais sublimes.

Dans la seconde, il y a des nappes, on ne sert pas de bleu à douze, mais à quatorze et au dessus; à moins d'être connu, on ne trempe pas l'ordinaire. C'est la salle des ouvriers, sublimes simples et de certains fils de Dieu.

Les sublimes des sublimes et quelques fils de Dieu occupent le cabinet.

Voyons comment on lit le journal.

Dans la première salle, on laisse le journal de la veille; celui du jour est disputé par les deux autres, à moins que le marchand de vins ne l'ait caché pour le remettre à un sublime des sublimes.

Dans la première salle, on lit les faits divers, les tribunaux.

Si un sublime tient le journal, un autre l'interpelle.

« Qu'est-ce qu'elle dit ta gazette?

— Écoute-ça, ma vieille :

« M. D... négociant, rentrant chez lui fort tard, a été attaqué par trois malfaiteurs qui avaient commencé à le dévaliser; mais doué d'une force peu commune, muni de sa canne, ils s'est défendu courageusement; après en avoir assommé un et fait sauter un œil au second, il a saisi le troisième, qu'il a remis entre les mains des sergents de ville. »

— C'est épatant, en voilà un chouette, c'est pire que Rocambole. »

Chacun dit son mot et on admire le négociant. On continue.

« On écrit de province : Les époux H..., sexagénaires, ont été massacrés à coups de hache par leur fils, parce que le père lui refusait de l'argent pour continuer sa vie de paresse et de débauche. »

Tous ensemble : « Oh ! la *crapule*, quelle *canaille*, en voilà un qui ne l'aura pas volé si on le *raccourcit*. »

Les sublimes appliqueraient la loi de Lynch.

Le lecteur ayant fini mentalement l'article Tribunaux, s'adresse à son voisin : « On vient de guillotiner Avinain, tu sais, ce boucher qui avait coupé le marchand de paille par morceaux, qu'on a retrouvé une jambe à Saint-Ouen.

— Oui, oui, je me rappelle c'te canaille-là, il croyait qu'il étalait un mouton. Ah ! on lui a fait son affaire hier, qu'est-ce qu'il a dit?

— Y paraît qu'il a parlé du même de vingt ans; tu sais bien celui qu'on a rogné y a quèque temps, qui disait qu'il avait manqué la plus belle pièce, son père.

— Ah ! oui, j'y suis, oui, chose y est allé le voir exécuter. »

On examine le crime; les uns ne sont pas surpris, les bouchers sont toujours dans le sang, ils croient que les hommes sont des bêtes; les autres disent qu'il ne faudrait plus condamner au baigne, *rogner toute la fripouille* (1).

Les sublimes ne sont pas partisans de l'abolition de la peine de mort, ce sentiment puisé dans leur légitime indignation, ils le manifestent instantanément, et cette

(1) Guillotiner.

terrible représaille qu'ils demandent est due à leur manque d'instruction.

Dans la salle aux nappes, l'ouvrier lit les articles de fond; il discute avec l'ouvrier vrai ou même avec le sublime simple. Le fait divers s'apprécie aussi; mais ce qu'il affecte de lire haut, ce sont les faits et gestes du grand monde; s'il a un journal de cancans, il dit à son voisin: « Tiens, toi qui aime les nouvelles, écoute-moi ça :

« Monsieur le duc de R... est revenu depuis quelques jours de son château de T..., dans le Berry, avec madame la duchesse; on dit qu'il prépare une série de soirées brillantes qui seront fréquentées par tout ce que Paris compte d'illustre et de distingué. On sait que monsieur le duc est fils du duc de R..., grand chambellan de Napoléon I^{er}, et que madame la duchesse est la fille du marquis de V..., dont les ancêtres sont de la plus ancienne noblesse; alliée du côté de sa mère aux plus grandes et aux plus anciennes maisons de France. »

« Eh bien, qu'est-ce que tu dis de ça, toi?

— Eh bien, moi, je dis que je m'en f... pas mal; et toi?

— Eh bien, moi aussi; ils nous font ressortir avec leurs nobles; mais je croyais qu'il n'y en avait plus.

— T'es joliment en retard alors; y a quéque temps, l'empereur en a encore fabriqué trois ou quatre.

— Qu'est-ce que ça signifie?

— Ça signifie rien du tout; farceur, tu vois pas que c'est un tas de poseurs qui voudraient nous faire croire qu'ils sont plus que les autres, parce qu'ils se poussent du *de*: c'est pas malin; tu peux m'appeler le marquis de la bourse plate, que j'en serai pas plus fier pour ça;

toi, Félix, comme t'es bel homme, tu te feras nommer prince de *Courtes-Rentes*.

— Mais b.... d'animal, on en a toujours assez pour t'arroser la *tronche* et te laver la *dalle* (1). Allons, puisque tu n'aimes pas les nobles, on va te lire autre chose.

« Monsieur D..., curé de la Madeleine prêchera dimanche à Saint-Jean-Baptiste de Belleville; monseigneur de Paris donnera l'absoute... »

— Oh! assez d'absoute comme ça, hein; ousque t'as acheté ce journal-là?

— T'aimes pas les curés non plus, alors passons plus loin.

« Le général A... vient d'être nommé... »

— Trop nommé; mais à ça, qu'est-ce que c'est donc que ce papier à chandelle? Comment que tu l'appelles ce marchand de nouvelles-là?

— C'est l'*anderlique* (2) du grand monde.

— Ah! ça ne m'étonne pas, il fait son *rachevage* (3). »

Le lecteur reprenant: « Ah! voici ton affaire: « On nous écrit de la Haye: « Le citoyen Barbès... »

— Ah! ah!

« Ce héros de l'émeute et ancien chef de sociétés secrètes, ce violateur de la loi, et... »

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a à dire de Barbès, ce vendu, ce baveux-là; tiens, lâche-moi, donne-moi-le ton

(1) Le bec, la tronche, la bouche, laver l'estomac.

(2) Anderlique, petit tonneau employé en vidange pour recevoir les résidus de la fosse.

(3) Ramasser ces résidus, c'est faire le rachevage, c'est à dire ce qui n'a pu passer par les tuyaux de la pompe à soufflet.

journal, je m'en servirai tout à l'heure, et puis la cloche va sonner, il faut défilé. »

Dans le cabinet c'est une autre affaire. On ne prend pas le temps de manger ; une bouchée, une phrase, une bouchée, une phrase ; les autres interpellent celui qui le tient.

« Y paraît que ça a chauffé hier, Jules Favre leur a envoyé ça.

— Je tiens Baroche en ce moment.

— Dépêchons-nous, tu nous liras le discours de Jules Favre. »

Un Fils de Dieu parlant de Baroche : « En voilà encore un qui a crié vive la république ; c'est la république qui l'a fait ce qu'il est, ce président de la haute cour de Bourges. »

Continuant à lire mentalement et en mangeant : « Tiens, voilà Rouher qui appelle Garibaldi individualité sans mandat... »

Un fils de Dieu interrompant : « Il en a un beau de mandat, lui. »

Un sublime des sublimes : « Certes, il défend une mauvaise cause ; mais il a rudement du talent. »

Le fils de Dieu frappant sur la table : « Vous appelez ça du talent, vous ! vous n'êtes pas fort, ah ! si vous aviez entendu Ledru Rollin, à la bonne heure ; moi, qui vous parle, je l'ai entendu ; il fallait voir ça.

— On ne peut pas discuter avec vous.

— Si, mais seulement, ce qui me fait mal, c'est de vous entendre ; ainsi, voilà Amédée qui s'enthousiasme de son Jules Favre, cet académicien qui vient nous par-

ler de Dieu, un démocrate de carton, comme ça ; qu'il parle donc des travailleurs, en a-t-il dit seulement un mot ? vous pouvez mettre la gauche et la droite dans le même tonneau, je les regretterai pas. Ils sont là qui ont l'air de prendre des mitaines pour leur parler ; avec leur « messieurs », ils me font suer. Regardez donc s'il n'y a pas un compte rendu des réunions publiques, j'aime mieux cela. »

Un sublime des sublimes examinant le journal : « Non, il n'y en a pas ; mais je suis allé hier au Pré-aux-Clercs, le citoyen B... disait que la république ne serait possible que lorsque la propriété aura disparu et sera remplacée par la possession de l'instrument de travail, et la liberté de posséder son produit.

— A la bonne heure, je comprends ça ; je suis sûr qu'il ne disait pas « messieurs », celui-là. »

Une discussion s'engage, les uns admettent la phrase du citoyen B..., les autres ont mieux que ça. Le temps passe, l'heure arrive, on rentre.

Le marchand de vins choye le fils de Dieu ; quand il a des recours, avec lui ça marque ; celui qu'il préfère, c'est l'ouvrier mixte et le sublime simple : ça paiera toujours, c'est pas encore canaille ; puis il ira à la paie, il les harcellera ; avec eux, il y a toujours du rat-trapage. Le vrai sublime ne fait pas son affaire.

Il ouvre de très bonne heure, et comme il reçoit le journal, beaucoup se pressent de le lire. Il discute avec le fils de Dieu, bonne paie ; il fait une légère opposition pour attiser la conversation, les autres écoutent. Le lundi de paie, s'il sent de l'argent à un simple sublime,

il paiera sa tournée, provoquera le pain et le fromage; si l'ouvrier mixte dit : « Mais il faut que j'aïlle masser.

— Comment, vous, monsieur Louis, vous laisseriez votre ami qui ne vous a pas vu depuis trois semaines, je ne vous reconnais plus ! Vous êtes bien bon de vous tourmenter pour un mufe de patron comme le vôtre ; je lui garde un chien de ma chienne à votre *entortillé de singe* ; l'autre jour, voilà t'y pas que je lui porte la note de *Mal-d'aplomb* ; y me dit : f.....-moi le camp, vous êtes aussi canaille que lui ; il me la paiera celle-là. »

Les sublimes appellent les marchands de vins des voleurs, des filous, des *faignants*, des roussins, ils sont tous de la bande à Vidocq.

Sans être aussi affirmatif, nous pensons qu'il y en a au moins la bonne moitié qui ne vaut pas mieux que les sublimes, si ce n'est pire que les vrais sublimes.

Écoutez un sublime qui règle avec lui : « Vous êtes un voleur, vous marquez à la fourchette ; nous sommes cependant pas à Bondy. »

Il tient sa comptabilité à la barre et une barre est bientôt faite. Que voulez-vous ? qui est-ce qui ne se trompe pas ? Il connaît bien ceux qui tiennent leurs comptes, il s'en méfie. Pour les négligents, les barres marchent, ainsi que le compte d'apothicaire, qu'il fait toujours accepter.

Les débitants nouveaux dans le métier, et de bonne foi, il n'y en a pas pour longtemps à les nettoyer ; une fois fermés ou en faillite, les sublimes disent : Encore un de passé en lunette.

Dans ces laboratoires de sublimisme, les patrons

entrent pour un bon quart dans les causes de noces et de démoralisation. Le vin nouveau à goûter et le crédit douteux les encouragent à quitter la besogne.

Pourquoi les travailleurs ont-ils abandonné l'association du manger ou, plus brièvement, *la Sociale* qui a fonctionné en 48 et même longtemps après ?

Ils étaient groupés une soixantaine, le délégué de semaine veillait aux achats et réglait sa semaine ou sa quinzaine ; la femme de l'un d'eux faisait la *popote* (1). Ils avaient une nourriture saine et copieuse, un bon vin non frelaté, et les repas revenaient à 30 p. c. meilleur marché. Aussitôt arrivé, l'un prenait le journal et le lisait, le premier qui avait fini le livrait à son voisin. Nous y avons mangé en 52. Les extras étaient comptés en plus et vendus un bon prix, les bénéfices revenaient à *la sociale*. Ce qu'il y avait de moralisant est considérable ; c'était très rare que tous ne retournassent pas au travail ; les *poufs* étaient impossibles ; les autres intéressés forçaient le mauvais payeur à s'exécuter.

Savez-vous pourquoi l'on n'a pas continué ? Parce qu'il y avait trop de sublimes ; la raison est suffisante.

Il faudra y revenir.

Quelquefois le marchand de vins tient un garni, il est aussi marchand de sommeil ; le sublime qui est généralement comme le limaçon, s'en moque pas mal, il n'a rien. Si, deux ou trois kilos de hardes. Il faut que le marchand de sommeil fasse des prodiges d'habileté pour se faire payer.

(1) La cuisine.

Il se passe des scènes curieuses dans ces taudis. Un samedi de paie, le sublime rentre tard, il s'est payé un *torchon* (1), on lui refuse l'entrée; alors il donne un acompte. Le marchand de sommeil qui veut encore de l'argent, use d'un stratagème : le matin de bonne heure il frappe et entre dans la chambre, il enlève ses effets et ceux de la rouchie : il faut payer ou plutôt donner le reste de la paie. La taupe l'apostrophe, elle est refaite, elle comptait sur cent sous, maintenant plus rien, sa *ournée* est perdue.

Le chez lui, pour un sublime, ne compte pas, il va du marchand de vins à l'atelier, de l'atelier au marchand de vins, voilà son existence; et vous voulez que ces individus-là aiment la famille! allons donc, c'est absurde. Ils atrophiaient leurs sentiments comme ils calcinent leur estomac. Puis, c'est avec ces gens-là que vous pensez résoudre la question sociale, c'est le boulet qui l'empêche d'avancer.

(1) Les sublimes savants se paient un linge; les autres se paient un torchon, une éponge ou un paillason.

XIII

UNE SÉANCE AU SÉNAT

Certes, voilà un titre insolite, mais rassurez-vous, il est officiellement reconnu; au Conservatoire des arts et métiers, quand on prend un ouvrier, on porte : Une journée de sénateur... tant (1).

Nous vous avons montré comment on lit le journal chez le marchand de vins; nous voulons vous montrer ce que font et disent les sublimes devant le comptoir; une visite au *Sénat* et une visite à la mine à poivre vous montreront où les mœurs détestables s'élaborent, où les ouvriers se corrompent.

Depuis longtemps, les travailleurs appellent les marchands de vins où ils se réunissent par spécialités, des sénats. Un des plus célèbres vient d'être démoli, le sénat de la Planche-Mibray.

Le sénat de la mécanique se tenait sur le boulevard

(1) Dans le temps les tourneurs de roues étaient nommés *sénateurs*, le mot s'est généralisé depuis.

Poissonnière, au coin de la rue de la Nouvelle-France; on le démolit actuellement. Il a été longtemps tenu par le père Michel, *soiffart* de forte taille, estomac à trois cuvées, sac à vin de premier rang. L'ordre de la mère Michel, digne femme, ramenait l'ordre dans les finances. Depuis la mort du père Michel, le successeur avait clos les séances. Nous croyons qu'il est un peu plus loin sur le même boulevard. M....t la C....e, le président actuel, avait voulu essayer à Ramponneau, la tentative a échoué.

Prenons-le au moment du père Michel et à l'époque où nous y assistions pour la première fois, en 1851.

En ce temps-là, le sénateur (lisez grosse culotte ou vrai sublime) brillait encore d'un certain éclat; on donnait le nom de président du sénat à l'habitué qui tenait le plus le *crachoir*, le premier grelot de la réunion, en un mot une blague d'acier.

Le personnage qui présidait, au moment de notre visite, était un nommé F.....n, grosse culotte, forgeron; le sénat recevait plus spécialement les forgerons; les ajusteurs, les tourneurs préféraient la *machine à soûler*, établissement voisin.

Il ne faut pas confondre le sénat avec les assommoirs.

Il y a peu de sénats, tandis qu'il y a peut-être plus de deux cents assommoirs. Le sénat est spécial à une seule partie; en bien examinant, le sénat est un diminutif de la mère des compagnons; chaque partie avait une mère chez laquelle ou buvait, mangeait et logeait. Les ouvriers du fer ayant abandonné le compagnonnage formèrent des sénats.

F.....n avait sur son livret toutes les signatures des grandes maisons et une grande partie des petites de la capitale (1). Il avait la gloire d'avoir le premier encolé un longeron de locomotive, travail qui posait un homme à cette époque où le marteau pilon était pygmée. De là son nom d'Encoleur de longerons. Il porte une grande barbe, un chapeau démoc, un tablier presque toujours neuf roulé sous le bras et que dans leur langage pittoresque ils appellent le matelas parce qu'il sert d'appui pour cuver *une cuite* (2); le bourgeron et la côte bleue traditionnelle, quelquefois une blouse blanche, curieuse anomalie, les taches de graisse y paraissent mieux.

Il est bien taillé; une voix caverneuse, une mobilité d'œil surprenante le constituaient d'avance pour la pose et l'effet. Comme le Marseillais, il possédait la pantomime et le geste; par instants, il cherchait les notes les plus basses, ses yeux et l'ensemble de sa figure télégraphiaient ses impressions; en un mot F.....n avait tout ce qu'il faut pour parler aux masses et les impressionner.

Quand il travaillait devant le comptoir, il était à la besogne, il ne fallait pas gêner ses mouvements. Le

(1) Au printemps quand la violette de patience a disparu, quelques sénateurs font leur tour de France, huit ou quinze jours à Argenteuil, autant à la Patte-d'oie Herblay, Pontoise, Persan, Creil, Montataire et Liencourt, alors on revient dans la capitale.

(2) Cuver une cuite, chercher dans le sommeil l'évaporation des alcools et autres denrées qui fermentent dans cet alambic calciné, l'estomac d'un sublime.

matelas servait de pièce, le bras remplaçait le marteau, une table ou plutôt le bord du comptoir servait d'enclume. A force de travailler chez le marchand de vins, il ne savait plus guère travailler en réalité.

Il faisait au plus trois journées de travail par semaine et deux ou trois patrons par mois.

Sa femme, laborieuse et un peu sublime, vendait du poisson et nourrissait ce parasite poseur. Les lundis, mardis et mercredis, elle affectait de passer devant le sénat, si elle pinçait son *faignant*, vlan !... une limande par la figure.

Tous les sénateurs *étaient à la couleur*, quand ils l'apercevaient de loin, ils prévenaient F.....n, qui passait immédiatement dans la salle ; un malin lui demandait des nouvelles de son homme : « Il est donc malade ? »

— Ça vous regarde pas, *faignant*. » Quelquefois elle entraînait, alors F.....n s'esquivaient dans la cuisine.

Le hasard nous amena un matin de juin au sénat.

F.....n, accoudé sur le comptoir, méditait sans doute sur la cuvée de la veille ; le père Michel debout attendait. Nous étions avec le régulateur de la machine à soûler, sublime très bien vu par les sénateurs. Un bonjour à la vraie sublime accueillit le visiteur ; nous fûmes gratifié d'un regard protecteur, nous étions jeunes. Nous forçâmes naturellement la pose, car, entre eux, elle n'aurait pas fait beaucoup d'effet, ils avaient travaillé ensemble dans plus de vingt boîtes différentes. La goutte de mêlé fut servie, le père Michel et F.....n profitèrent de notre invitation. Après quelques phrases banales, deux individus entrent :

« Comment ça va, F.....n.

— Pas mal, ma vieille, et toi quéque tu fais donc maintenant, voilà un siècle qu'on ne t'a pas vu ; c'est un *effet de mirage de voir ta binette*.

— Que veux-tu, je suis marchandeur chez Kaulck, je me fais mes quinze balles, y faut pas *flancher*, l'*argousin* n'est pas commode ; ça ne fait rien, je ne crois pas que j'y mangerai un boisseau de sel dans c'te boîte-là ; on ne peut pas seulement s'absenter un instant, qu'on ne retrouve plus ses outils ; j'ai manqué seulement quatre jours, quand je suis revenu, j'avais plus rien. Et puis, ne m'en parle pas, le singe m'a engueulé hier, il m'a f..... la flemme morbus. J'y ai fait une pièce pour modèle, y me dit : C'est bien, mais c'est trop long.

— Si y a que, ça, on va la rogner.

— C'est pas ça que je veux vous dire.

— Eh ben ! quèque c'est alors.

— C'est que vous avez été trop de temps.

— Fallait donc le dire, je vous aurais envoyé *dinquer* plus tôt. Il s'est fâché, mais on s'est remis après. »

F.....n désignant le *Régulateur* :

« Tu ne remets donc pas P.....d, tu sais bien, celui qui était avec nous chez G...n ; c'est lui qui posait les tôles minces aux machines du Nord. »

La reconnaissance n'est pas longue, et les poignées de main vont d'importance.

« Père Michel, deux verres de plus, renouvez-nous ça à nous autres. » Remarquez que c'était notre tournée qui se continuait.

En homme habile, le père Michel disait à F.....n :

« Et vous, c'est-y un canon de la bouteille?

— Oui, vieille drogue, un canon dans un demi-setier, ne me faites plus de ces blagues-là, empoisonneur du pauvre monde. »

Le jeune homme qui accompagnait le sublime nouveau-venu était forgeron aussi; il s'était placé sous l'égide de son compatriote, grosse culotte qui était gratifié du nom de *Chasse à parer* à cause de ses aptitudes spéciales pour parer une pièce.

La *Chasse à parer* interpellant F.....n :

« C'est pas ça, ma vieille, je suis venu te trouver pour que tu m'enquilles ce cadet-là quéque part. Il arrive de province, c'est un de mes pays qu'est d'attaque, tu sais; j'ai vu un arbre coudé qu'il a forgé pour une papeterie, c'est moulé. C'est jeune, ça a besoin d'apprendre; c'est comme je lui dis, c'est rien à la campagne, faut voir les malins de la capitale. Il ne veut pas croire que B....d la Balafre ajuste un compas à la forge mieux qu'un ajusteur à la lime. »

F.....n toisa le jeune forgeron, lui palpa les biceps et après une nouvelle pose :

« Il a de l'abattis, n'y a plus que le courant qui lui manque, on s'en charge, mon vieux, j'ai son affaire, c'est de la bijouterie à forger; il n'attrapera pas une hernie à forger ces leviers-là; et puis, tu sais, on donne la journée là-dedans; c'est chez G.....e, un fabricant de presses.

— Bon, bon, je connais ça. »

Ajoutez à ça un air de docteur en nom, une voix de sénateur, vous aurez l'effet produit sur le jeune homme

qui rougit de joie d'être protégé par des célébrités pareilles. La *Chasse à parer* provoqua une tournée au nom du nouveau-venu, trois autres sénateurs étaient à l'autre bout du comptoir.

Le *Régulateur* nous poussa le coude et nous dit : « Vous allez voir F.....n tout à l'heure, si on le monte, il va faire sa journée. »

En effet, F.....n reprit :

« La *Chasse à parer* blague, n'est-ce pas, c'est une chigneule de meule que vous avez forgé? Ainsi moi qui vous parle, je sais bien ce que c'est. Quand je suis venu à Paris, j'avais jamais fait que des charrues et ferré des chevaux. A présent, demandez-y à vot' pays, si on sait vous manoeuvrer une pièce; on n'est pas à la hauteur en province. »

La *Chasse à parer* s'adressant au jeune Baptiste :

« Oh! oui, F.....n est un rude, un chouette, c'est lui qui a forgé les longerons du Nord, c'étaient de crânes morceaux. »

F.....n, les regardant tous les deux d'un air triomphant, reprit :

« Ma vieille, les longerons du Nord, c'était de la gnotte. Figure-toi qu'un jour, je travaillais chez G...n, c'était L...é, tu sais bien le père L...é, un d'attaque aussi... »

Le père Michel interrompant :

« Faut-il vous verser vot' tournée, môssieu F.....n? »

La *Chasse à parer* répliquant :

« Redoublez ça, père Michel, c'est Baptiste qui regale. » La tournée disparut.

Après avoir essuyé ses moustaches, F.....n reprit :
 « C'était L...é qu'était contre-coup, y me dit :
 — Nous avons dix machines à faire pour Lyon.
 — On le sait, que je lui dis.
 — Il y a des longerons qui sont rudement difficiles, je ne sais pas comment nous allons nous en tirer.
 — Cré n.. de D..., c'est toi, L...é qui a le taf? eh bien! les sénateurs ne sont donc plus capables de rien? fais-moi voir le plan, je suis sûr d'avance que je m'en charge. »

Il y eut une pose. F.....n se mettait en chantier, un cercle attentif l'entourait et le jeune Baptiste était en admiration. Nous étions si peu habitué à cette pose et à cette voix que nous ne pûmes retenir un éclat de rire.

F.....n nous foudroya du regard, le *Régulateur* intervint, nous sermonna et nous dit :

« Faut pas blaguer. Continue, vieux, c'est encore un jeune homme, ça n'est pas à la hauteur. »

Nous nous excusâmes et nous offrîmes de suite une tournée et la séance reprit.

« Je regardai le plan, y avait rudement du coton, les équerres avaient plus de quatre cents sur trente-cinq d'épais, puis un congé qu'il fallait découper. Je dis à L...é : T'as pas besoin de te fêler la bobine pour ça, maintenant tu peux être tranquille, on s'en charge.

— Je le sais bien, j'ai pensé à toi ; mais le grand (l'ingénieur) m'a dit que t'étais pas soigneux, que t'étais un ivrogne, qu'y avait pas moyen de compter sur toi ; et puis, y a le contrôleur de la compagnie qui est un rappointi rudement sévère.

— Si ce n'est que ça, ne te *décarcasse pas le boisseau*, on le verra ce malin-là, s'il a besoin d'un coup de dégorgeoir, on est d'attaque, on le passera sur le marbre pour le dégauchir. Pour les mesures, tu sais qu'on connaît ça, sois tranquille, on te f...a ça tapé et au trait du dessinateur. As-tu les fers ?

— Oui, qui me dit.

— Eh bien, donne-moi la commande, quand j'aurai fini mes manivelles, je les empoignerais, seulement je te préviens, y me faut le petit François et *Cogne à mort*, deux daubeurs d'attaque, ils sont au Rochouart, j'irai ce soir les chercher. Le lendemain matin, ils viennent me trouver ici, c'te rosse de père Michel nous a fait goûter du *chien* (1) qu'il venait de recevoir, nous nous sommes mouillés un peu et nous avons été à la messe de cinq minutes (2) ; nous avons complété notre cuite chez Guillou. Le lendemain, tout le monde sur le tas. Avant de commencer, j'ai *écopé mon abattage* (3) ; L...é, quand il s'y met, il y va pour tout de bon. »

Le père Michel interrompant :

« Vous m'arrangez bien, F.....n, j'étais à la cave, j'ai entendu ; vous ne changez pas? C'est toujours un canon de la bouteille? C'est la tournée de môssieu? en désignant Baptiste.

— Non, ça sera la mienne, répliqua la *Chasse à parer*.

— Non, môssieu Auguste, je ne veux pas. Vous

(1) De l'eau de vie.

(2) Être à la messe, être en retard.

(3) Écoper son abattage, se faire complimenter avec des expressions choisies, sur son exactitude ou son habileté.

avez promis à ma femme un acompte de cent sous samedi sur votre note, on ne vous a pas vu.

F.....n toisant la *Chasse à parer* :

« T'as donc l'œil crevé ici, toi ? Vois-tu, c'est que la mère Michel a des boutons à son pantalon, s'il te faisait crédit, elle lui tournerait le gros bout ce soir. »

Après quelques explications de M. Auguste, F.....n s'adressant au père Michel :

« Voyons, père Michel, vous ne direz rien, il a trois journées à toucher chez les Anglais, samedi, il vous paiera, on lui fait une politesse, il veut la rendre. »

Enfin il reste convenu que, si, le samedi suivant, il ne s'exécute pas, il paiera cinq litres ; un des sénateurs présents demande qu'on les boive tout de suite, le père Michel s'y refuse. L'action promettait, la pression montait, les clignements d'yeux, les modulations de la voix et les gestes fonctionnaient bien. F.....n reprit :

« L...é me dit : Faut que t'en fasse d'abord un pour voir la figure que ça aura.

— Ne te tourmente pas, nous n'en ferons pas deux à la fois. Il me dit : Tu souderas ça en *gueule de loup* (1), ça sera plus solide. Je lui fais comprendre qu'on verrait les soudures, tandis qu'à *chaudes portées* (1) ça serait aussi solide et plus chouette. Il avait peur, je lui dis : Sois tranquille, on t'encollera ça numéro z'un. Il avait peur que je ne puisse pas souder d'une chaude. Je lui dis : Sois donc calme, j'ai de rudes daubeurs. T'es toujours comme ça, toi ; tu sais cependant bien que si

(1) Expression de forgerons.

les sénateurs aiment les petits coups de marteau et les grands verres de vin, quand il y a une pièce difficile, on est là, et, au besoin, on cogne avec le marteau de trente livres ; tu baisses, L...é, t'es devenu rudement taffeur à présent. »

F.....n, s'adressant à Baptiste :

« Voyez-vous, jeune homme, il craignait qu'au bout la soudure ne soit pas nette ; comme je lui ai dit : Si c'est ça que tu crains, mais, mon vieux, j'y collerai un bon lardon ; et si dans le milieu il y a quelque chose, deux ou trois *m...scorpions* sont bientôt plantés, un bon coup de chasse à parer mitonné avec de l'eau et ton contrôleur n'y verra que du feu. »

Reprenant pour l'auditoire qui grandissait :

« C'était pas le tout ; nous refoulons les deux bouts, de quoi avoir de la chair ; quand toutes les amorces furent dégorgées, L...é me dit : Pour chauffer tes équerres et faire ton encolage, tu prendras la forge d'en face ; c'est le petit François et *Cogne à mort* qu'avaient la commission ; moi, j'avais quatre bons lapins pour cogner : il y avait le gros Nantais, que t'as bien connu, il travaillait avec toi ; la *Chasse à parer* fit un signe affirmatif. Il y avait aussi le petit Moricaud, qui manœuvrait la masse de trente livres comme une plume. Le gros Nantais, qu'avait été à Indret, nous torchait un feu que c'était ça ; y me tape une voûte soignée ; j'avais fait piler un plein seau de gré. Le Moricaud, qui avait l'œil chez un *minzingue* de son pays, qu'était établi nouvellement rue des Moines, avait apporté deux litres : Bon, l'ami, ça servira. Je

lui dis : Tu sais, *Mal blanchi*, les deux litres, c'est pour mon compte ; tu diras à ton pays que c'est ton marchandeur qu'en répond. »

F.....n toussa, cracha, comme s'il avait une arête dans le gosier ; le *Régulateur* lui dit :

« Faut alimenter, ma vieille, *t'es bas d'eau* ; ne va pas f.....e un coup de feu à ton serpentín (1). »

Le père Michel lui conseilla une gomme avec de l'eau.

« Pour qu'est-c' qui me prend, ce marchand de vi-triol ? de l'eau, à moi ! à F.....n, de l'eau avec de la gomme ! je ne suis pas au *sirop de baromètre*, entendez-vous bien, *vieille bride*, de l'eau, c'est bon pour éteindre le feu. Rappelez-vous, espèce de Borgia, que je ne change pas ; toujours du piqueton de la bouteille. »

Le *Régulateur* fit signe au père Michel que c'était sa tournée, à l'œil, bien entendu ; le père Michel répondit négativement.

Le *Régulateur* nous dit :

« Dites-donc, prêtez-moi donc vingt sous, cette vieille ficelle-là m'a coupé mon credo. »

Nous avançâmes les vingt sous demandés, la tournée disparut, et F.....n reprit :

« On alluma, je leur z'y dit : Allons les amis, un coup de collier, faut leur faire voir que si on ne travaille pas souvent, quand on y est, on est des bons. Au

(1) Il y a une limite qu'il ne faut pas atteindre pour le niveau de l'eau dans les générateurs, sinon vous brûlez les tubes ou le serpentín.

bout d'un quart d'heure, je vais voir le petit François, il était déjà blanc ; c'est un masseur capable, le petit François. Je lui dis : Doucement, la coterie, ralentis-nous ça un peu ; il faut que nous retournions le nôtre, il ne chauffe que dans un endroit. Au bout de cinq minutes, nous commençons à blanchir ; le petit François était déjà suant : En douceur, François, du gré en masse, chaud partout, ne grillons rien. Je prends ma pelle à feu, je découvre le nôtre ; c'était comme un feu d'artifice sur toute la ligne, j'envoie une poignée de gré. *Cogne à mort* gueula : Quand les sénateurs y seront, nous sommes prêts. — On vous attend, malins. Allons-y, les amis, de l'ensemble. Si vous aviez vu ça, c'était magnifique, tout l'atelier regardait ; les bouts étaient blancs à point, c'était comme un beurre. François, qui a de l'œil, me plante ça à la hauteur juste : Allons-y, des coups droits, hue donc, les dévotants, sur moi, et de la vitesse ; levons les bras, de la graisse d'abattage. Le gros Nantais refoulait en bout avec *Cogne à mort* ; la masse de trente livres vous ramenait ça à chaque coup. Je m'aperçois que la soudure ne prenait pas en bas : Oh ! donc, vivement, retournons ça, du nerf, refoulez donc, n... de D..., nous allons avoir un *plat à barbe* (1) dans le milieu. Allons, tisonnier, lève la main de derrière, hardi la bigorne, de la panne pour ramener la pince. Il y avait c' tencloué de *Désoude* qui cognait de travers, à chaque coup ça marquait ; je lui dis : Si tu ne veux pas marcher mieux que ça, je

(1) Une cavité.

té f.. dans le *baquet de science* (1), n.. de D.... Refoule en bas, Nantais, nous sommes un peu maigres, d'a-plomb et sec, par ici, en douceur et du roulement; bon donc: t'entend pas l'arrêt, ouf!... Voyons, François, passe *finette* (2) que je coupe cette bosse, et de la chasse à présent. Enfin, on te pare ça dans ton chic à toi. Nous passons le calibre et les règles pour voir le dégau-chi; y avait pas un cheveu de différence. Regarde, vois-ça, toi, Nantais, qui connaît le trait; ça y est tapé au trait du dessinateur. Après avoir collé le longeron par terre, le Moricaud passa la *demoiselle* (3), c'est à ce moment-là que c'est bon; aussi je lui ai f...u un soufflet à la régalaide qu'on lui a vu le derrière. L...é, qu'était là, me dit: C'est bien, ça, F.....n; t'es toujours bon, faudra continuer. Mais voilà un petit des-sinancier, celui qui a fait le plan, qui arrive; passe la gouge qui mesure partout avec son mètre. Il avait une *paire de chassis* (4) pour voir de plus près. Après un quart d'heure, le voilà qui vient me dire: Il y a une différence de trois millimètres; vos coups de poin-teau sont trop forts. — Et mon nœud de cravate est-y trop fort, espèce de fausse couche? »

La séance était terminée, F.....n était en nage; il fallait voir pendant l'action, le tablier, les bras, les gestes indiquaient les phases du travail. Son auditoire était silencieux, Baptiste surtout, qui bien certainement

(1) Baquet d'eau.

(2) Tranche pour couper le fer.

(3) Bouteille.

(4) Lunettes.

était plus capable que lui; mais les sénateurs en imposent.

Nous repassions quelques années plus tard; savez-vous qui tenait le crachoir? Ce même Baptiste que nous avions vu arriver. Il avait le courant et nous constatons que F.....n était de la saint Jean auprès de lui. Nous l'entendîmes faire un arbre de relevage et une tête de cheval pour pont à bascule.

Aujourd'hui Baptiste est un des beaux sénateurs de la capitale. Le Sénat moralise les masses, qu'en dites-vous? Cependant, le Sénat, comparé aux assommoirs, est moins mauvais: les séances générales corrompent moins vite que les discussions séparées.

XIV

UNE VISITE A LA MINE A POIVRE

Les assommoirs sont des mines à poivre, ou boîtes à poivre; un des grands assommoirs, chaussée Mémil-montant, est cependant qualifié du titre de mine à poivre.

Une visite dans cet établissement et la reproduction de quelques conversations nous montreront les occupations les plus communes des habitués, et permettront d'apprécier les fâcheuses conséquences que le travailleur y puise.

Les jours les plus propices sont le lundi et le mardi. Vous entrez, en face du long comptoir, les sublimes sont arrimés sur un banc, ou attablés dans la salle, ou le plus souvent debout sur le pas de la porte ou dans le milieu de la salle, les bras croisés sur la poitrine, le corps un peu incliné.

Nous laisserons de côté les tournées et l'empoisonneur, nous ne nous occuperons que des conversations.

Mes-Bottes s'adressant à un groupe :

« Il paraît que *Louis Philippe* (le principal abonné de la mine à poivre) est en train d'*alèser son cylindre* (1), on m'a dit qu'il n'avait pas seulement de quoi acheter de la tisane.

— Ce qu'il y a de plus fort, reprit l'*Asticot*, c'est que les camarades lui portent de la jaune pour l'achever, ils veulent manger du pain et du fromage, ça se voit bien. On ferait mieux de faire une souscription; on me disait que le gros Joseph, vous savez bien, celui qu'a un nez qui pleut dedans, en avait fait une et qu'il en avait béquillé les trois quarts; faut-il être rosse tout de même. »

Le petit *Zéphir* entrant; tous ensemble :

« Tu ne travailles donc pas? Je croyais que t'étais embauché chez chose, lui dit un célèbre.

— J'ai commencé ce matin, j'ai vu que c'était une boîte, j'ai *pissé à l'anglaise* (2) et me voilà. »

Mal d'aplomb interrompant :

« Je la connais, moi, c'te boîte-là. Croirais-tu, mon vieux, que le contre-coup a eu le toupet de m'affuter à trois livres dix, oui, moi, qui gagnais plus de dix francs rue Popincourt. Ah! t'as rudement bien fait de ne pas y rester. »

Dans un groupe, la *Précision* se passant la main dans les cheveux :

(1) Très malade.

(2) Se sauver.

« Aïe, aïe, aïe, j'ai les *douilles* (1) comme un balai à macadam. C'est-y bête de se piquer le nez comme ça, figurez-vous qu'hier je pars pour travailler, je rencontre *Pet-en-l'air*, qui travaille au Combat, y m'offre une blanche, à huit heures nous étions en pression, nos soupapes crachaient, j'ai fini ma journée sur un banc et ce matin j'suis pas d'attaque du tout. »

Un groupe regardant dans la rue et voyant un individu bien mis se dirigeant vers l'assommoir :

« Mais c'est Rocambole, n.. de D..., quel chic à c't'heure ! sa masse est complète, regardez donc le paletot à la propriétaire, des *philosophes* (2) vernis, pus que ça de lusque. En voilà un qu'a été à Saint-Clou et qu'a rapporté un rude mirliton, quel grelot, comme ça sonne !

— Je crois bien, dans le temps c'était la *tapette* (3) du Sénat.

— Y ne *turbine* (4) pus, pas si bête, à présent, il est dans les théâtres, il va en remonte. »

Rocambole entrant, les poignées de main marchent, un bruit se fait autour de lui. La *Dent-Cruelle* lui secouant le bras et lui écrasant les doigts :

« J'ai jamais été inquiet de toi, je savais bien que tu arriverais à quéque chose. A ça, t'as donc un compte chez Rothschild, t'as l'air rudement à tes affaires ; au moins t'es un zig, t'es pas fier avec les camaros. Tu te rappelles quand nous étions chez les Piettes et puis

(1) Les cheveux.

(2) Souliers.

(3) Blagueur.

(4) Turbiner, travailler.

chez Cavé, nous faisons les bielles pour les machines de six cents chevaux. On rigolait dans ce temps-là, hein !

— Voyons, les vieux de la vieille, c'est moi qui régale, reprit Rocambole. Voyez-vous, mon théâtre va monter une grande pièce qu'on appellera les *Insectes* ; n'en dites rien, au troisième acte, y aura un grand ballet, le triomphe du faucheur, c'est madame D. qui a ce rôle-là, y nous faut pour dans quinze jours deux cents femmes pour le cortège ; mais ce qu'il y a de plus épatant, c'est qu'il faut qu'elles ne pèsent pas plus de soixante et dix livres tout habillées.

Le *Baril d'anchois* interrompant :

« Tu sais, vieux, la *Machine à délarder* est là. »

Clou de girofle le prenant par le bras :

« Tiens, en voilà déjà deux, la *Desséchée* et *Barbotte* qui *pioncent* (1) sur la table. (Nous avons oublié de vous dire que l'assommoir était fréquenté par quelques femelles humaines.)

— Trop vieux et pas assez de chic ; je repasserai. Si vous connaissez des sujets, vous me les adresserez, je vous donnerai des billets. »

Cet ancien sublime que nous nommons Rocambole existe, il vit des théâtres effectivement ; mais l'appoint principal est la protection d'une jolie figurante qui le *gobe*.

C'est l'aboyeur des quatrièmes galeries, qui criera, à une première, si le parterre fait du tapage : *Y a donc des*

(1) Dorment.

Rouennais ici (1). Il fréquente les anciens; du reste, il aime à venir se retremper avec eux; il joue à la position, il raconte un tas de mensonges; ceux qui le connaissent renchérissent sur ses blagues.

Deux sublimes se saluent : « Qué que tu fais, toi ? »

— Moi, je suis embauché pour jeudi chez chose.

— C'est pour rire, que tu vas là dedans, mais va donc plutôt à la Trappe, le *singe*, la *guenon*, le *contre-coup*, tout ça c'est de la *canaille*, j'te vois pas blanc.

— Tu sais, j'te remercie de ce que tu me dis, je vas essayer, si on m'embête, je les *refoulerai tous à Bondy* (2), et ça sera pas long. Tu sais, je suis pas gêné, je sors de chez Richer, j'étais pour la réparation des *bonbonnières* (3) et des *anderliques*, voilà trois fois qu'ils me font demander. Si ça ne va pas, tu sais, j'aurai bientôt fait de leur jauger leur fosse. »

Ainsi, voilà un compagnon qui vient, sur des renseignements pareils, pour travailler dans une maison avec des dispositions très hostiles; aussi, au bout d'une

(1) Les Rouennais sont très amateurs de théâtre, et sont très exigeants pour les artistes, surtout pour les célébrités qui ne sortent pas de Rouen; ils ont la gloire d'avoir sifflé ou chuté Duprez et Rachel. Nous entendions un ténor raconter à un de ses amis ses débuts à Rouen. Le camarade lui demanda s'il avait été sifflé, sur sa réponse négative, il conclut qu'il n'était pas bon. Très nationaux ces Anglais de la France.

(2) On refoule à Bondy le précieux engrais parisien, au moyen d'une puissante machine et d'une conduite en fonte. Refouler à Bondy est une expression très employée par les sublimes.

(3) Tinette, gros tonneau armé de fers.

heure, il se querelle et quitte. C'est plus qu'ennuyeux, c'est dégoûtant.

Le Raccord interpellant *la Vis à chapeau* :

« Dis donc, vieux, qu'est devenu ce grand rouge qu'était monté sur les machines, tu sais bien, celui qui avait dépassé deux stations quand il faisait les voyageurs; son chauffeur et lui étaient *paf*; ça devait être drôle pour les voyageurs qui attendaient.

— Je crois qu'il est mort.

— C'est dommage, c'était un bon garçon. »

Un jeune homme proprement vêtu entrant, s'adresse à un abonné : « Pardon, monsieur, vous ne connaissez pas un ajusteur et un tourneur sans ouvrage, mon patron m'envoie pour en embaucher.

— Qu'est-ce qui fait vot' singe ?

— Des machines.

— Ousque c'est ?

— Tel endroit.

— Quelle journée qu'on donne là-dedans ?

— Cent sous.

— C'est y pour longtemps ?

— Oui, si on est capable et surtout si on ne s'absente pas. »

Un malin s'approchant : « J'y ai travaillé là-dedans; si c'est pour un coup de main, tu peux y aller; mais si c'est pour un bout de temps, tu ne feras pas long feu. »

Ainsi, voilà un compagnon embauché et bien disposé.

Deux autres : « Tu connais rien ? »

— Non, il y a bien chez machin de l'ouvrage, il demande des tourneurs, mais c'est pas ton affaire, pas de

prêt, pas d'œil, si tu manques seulement le lundi et le mardi, tu seras balancé, et puis une cloche. Vois-tu, les patrons, c'est tous des mufes, y veulent faire crever le pauvre ouvrier. »

Voilà un échantillon des conversations qu'on entend dans la mine à poivre.

En général on y fabrique la gloire des amis et l'on fait la réputation des ateliers, des contre-mâîtres et des patrons. Belle et bonne occupation, qu'en dites-vous ?

Dans nos visites aux assommoirs nous avons noté une cinquantaine de conversations différentes, nous avons choisi les plus courtes et les plus concluantes. Voici les titres d'une partie des sujets traités dans cette académie :

La locomobile montée en douze temps et quinze mouvements ; — la boîte, le *pointeau* (1) et le contre-maître mis à l'index ; — l'essieu à bras tendu ; — la *giroflée à cinq feuilles en plein sur le bec* du singe (2) ; — le coup de sirop malgré lui ; — la feuillette chez Benoît ; — un abattis démoli ; — trois mois à l'hospice ; — cinq ramassés au poste, le singe les renie ; — Bibi fait sa *panthère* (3) ; — y a du deuil ; — deux à Poissy ; — un minzingue en lunette (4) ; — les *mègues* (5) ne brillent pas ; —

(1) Employé qui pointe le temps.

(2) Une gifle sur la figure du patron.

(3) Faire sa panthère, avoir l'esprit occupé à autre chose que son travail, et se promener avec son marteau sur l'épaule.

(4) Passer en lunette, quire, tromper.

(5) Les souteneurs de filles.

les *preus* (1) de la capitale ; — le *Régulateur vidange* (2) ; — l'avance à l'échappement (3) ; — quatorze mille kilos de boulets et deux canons en une nuit (4) ; — faire un train de voyageurs ; — un tube de crevé au poteau 117, il appelle le pilote ; — les prud'hommes sont des zigs ; — les prud'hommes sont des mufes ; — la manière de s'en servir ; — *Pousse-en-graisse* fait la banlieue ; — dix-sept heures sur le *coucou* (5) des mécaniciens à cent vingt-cinq francs par mois ; — le patron arrangé aux prud'hommes par Papillon ; — *Blanc-de-zinc* fait les marchandises, il pique les feuillettes dans les garages ; — vingt jours à la comédie ; — quatre-vingt-dix francs les cent kilos les Auvergnats (6) ; — c'est pas *Six et trois font neuf* (7) qui a conduit la lune avec une perche ; — le *Caméléon à lunettes* est du conseil ; — les succès de la pompe funèbre (8), etc., etc.

(1) Les premiers.

(2) Célébrités ayant mal au cœur.

(3) Ou la recette pour ne pas avoir d'enfants.

(4) Souvenir de 48.

(5) La machine.

(6) Deux chaudronniers originaires de l'Auvergne, endormis dans une chaudière furent pesés avec, elle était vendue à 90 francs les 100 kilos.

(7) Un boiteux, les sublimes disent que ceux qui sont affectés de cette infirmité additionnent.

(8) La pompe funèbre, célébrités du ruisseau dont le métier inavouable était poussé jusqu'à ces derniers raffinements.

XV

LA FEMME DU TRAVAILLEUR

La famille est à la question sociale ce que la commune est à la question politique.

Constituer la famille c'est préparer la solution. La femme est l'âme, la base de la famille. Quelle doit être sa mission dans la société?

Une seule, grande, sainte : être épouse et mère.

La nature l'a créée pour cette mission de douceur, d'affection, de dévouement, elle seule sait vraiment consoler et vous donner le courage qui redresse dans les moments d'abaissement.

Tout homme qui ne se constitue pas une famille, est un mauvais citoyen, il manque aux premiers devoirs qu'il doit à la société, le célibataire est un parasite égoïste, un trouble social.

La famille développe les bons sentiments, les grandit; le célibat les éteint, les corrompt.

Nous savons bien que les lois actuelles forcent un million d'hommes à vivre célibataires; soit un dixième sur une population de dix millions d'hommes. En présence de lois aussi iniques, on n'est pas surpris des dégradations humaines.

L'étude de la femme du travailleur est un sujet grave et délicat, nous devons l'entreprendre pour compléter le travail qui nous occupe.

Nous comparons la femme au papillon, le duvet multicolore des ailes, vierges de tout contact, forme une harmonie de couleurs charnantes, un ensemble et une perfection naturelle, magnifique. Le contact de la main l'enlève et il ne reste plus qu'un tissu, une charpente; l'insecte se traîne et va mourir dans une ornière.

La vertu de la femme, c'est le duvet, si elle travaille en atelier, il se salit d'abord et disparaît ensuite. Ne l'exposez pas aux contacts.

La femme n'est pas faite pour travailler en atelier, sa place est dans le ménage. Tout mari doit être assez courageux pour suffire aux besoins de sa famille. Voilà pour l'avenir. Examinons le présent.

La femme de l'ouvrier est généralement une bonne ménagère, secondant dignement son mari, économe et travailleuse. Si le ménage lui laisse quelques loisirs, elle cherchera au dehors, soit un ménage à faire, soit tout autre travail rémunérateur. Elle joint ses efforts à ceux de son mari; son labeur est peut-être moins dur; mais aussi fatigant, surtout quand il y a des en-

fants; et dans la classe laborieuse, la famille ne manque pas. Elle est généralement du même pays que son mari; elle a conservé l'éducation qu'elle a reçue à la campagne; elle a le respect d'elle-même; aussi elle descend rarement. Le contact d'un mari honnête, l'estime qu'ils ont l'un pour l'autre contribuent beaucoup à conserver intacts les principes d'honnêteté qu'elle a reçus dans son jeune âge; c'est un des points auxquels la femme tient le plus; cette dignité les soutient dans les jours de peine.

La femme du sublime est loin d'être comme la précédente. Si nous touchons à la partie la plus intéressante, elle est aussi la plus triste. Notons qu'il y a des exceptions qui n'infirmement pas la règle. Pour les personnes qui ne connaissent les travailleurs, que superficiellement, la manière de vivre des vrais sublimes, par exemple, a toujours été un problème inexplicable. Comment, en effet, des individus travaillant environ cent soixante jours par année, à quatre francs en moyenne, soit douze francs cinquante environ par semaine; qui dépensent au cabaret ou ailleurs pour au moins cette somme; qui ont souvent femme, enfant et vieux parents, peuvent-ils trouver les moyens d'existence; quand on pense combien un ouvrier gagnant douze à quinze cents francs a de peine à Paris pour faire honneur à ses affaires, à sa dignité d'homme et de père de famille; à subvenir aux mille accidents imprévus qui arrivent dans le courant de la vie: naissances, maladies, décès, etc., etc. On est confondu en voyant le sublime insouciant, faire ainsi litière des sentiments les plus res-

pectables. Votre première pensée est: Comment vivent-ils? D'abord quelle vie mènent-ils? Vie de privations, de misères, de hontes, de ravalements; s'il leur reste un atome de dignité humaine, d'estime de soi, il est des plus élastiques? Quel baigne dans ce cadavre vivant! quelle espérance terrible! quand ils remuent la casserole où se réduisent leur sentiments, cette vue ne leur arrache pas une larme, mais une crispation. L'appoint pour leur existence, ils le demandent à leur femme, à leur famille, au travail des leurs ou à leur prostitution. Oui, une partie des femmes et des filles vendent et prostituent leurs charmes, ou jouent le rôle infect de procureuses, entre-metteuses et un rôle encore plus ignoble. Car dans cet odieux trafic qu'on nomme la prostitution, il y a des vendeurs et des acheteurs pour toutes les marchandises, et à tous les prix.

Je ne sais quel loustic sublime proposait ce problème: Quel est le plus grand commerce de Paris? Les uns disaient: les chemins de fer, d'autres nommaient le gaz, les eaux, les vins, etc... Vous n'y êtes pas répliquait-il, c'est le commerce de la femme.

Siècle de troupiers, de moines et de prêtres, sois flatté, c'est la vérité.

L'ignoble commerce rapporte, et le sublime fumera très bien un cigare que sa femme assez gentille lui rapportera; il recevra sans sourciller son prêt, même un vieux vêtement. Si ce n'est sa femme, qui est trop vieille et trop laide, c'est sa fille qui aura été vendue et que sa mère instruira dans l'art de rançonner l'amateur qui vient en aide à la famille. Il est rare qu'une gourgan-

dine n'aide pas ses parents; il faut qu'elle protège quelqu'un : ses parents ou un parasite; elle croit qu'elle se réhabilite du mépris que la société lui prodigue. Ce qui soulève le cœur, c'est que le sublime le sait. Il a voulu faire, dans le commencement, des observations, il s'est même fâché; mais voici le terme : il est tout nu, ni pain, ni bois, et sa femme le lâcherait, ou sa fille s'en irait; le contrat est passé on est d'accord. Ses camarades lui font sentir qu'ils savent la façon dont il se procure des ressources. « Sa femme gagne plus que lui, ou sa fille a une bonne place, elle connaît un môssieu huppé qui lui fait avoir de la besogne tant qu'elle veut. » Les sublimes qui *sont à la couleur* ne s'y laissent pas prendre; ils connaissent ça eux, aussi la blague va son train. « Elle est rudement *gironde* (1), ta femme, elle a toujours du linge blanc et de belles bagnes, on voit bien que tu fais tes affaires; t'as donc trouvé la mine d'or. Une femme comme ça et une maison de campagne, et je ne turbinerais plus. » Il reçoit ce coup de boutoir sans sourciller; seulement deux ou trois jours après, s'il attrappe une demi-pression, quand elle rentre, ça lui revient, il a un remords : « C'est une peau, elle fait le trottoir. » Elle ne se laisse pas intimider, elle riposte : « Va donc, *feignant*, tu es bien aise de porter les souliers de mes amants; tu ne dis rien quand je paie le terme. » On se bat et quelquefois elle le jette dehors; le lendemain, il est plat comme d'habitude, il implore pour rentrer.

(1) Belle.

L'écoulement d'une partie des cascadeuses parisiennes se fait par l'hôpital; mais la plus grande partie se fait par les sublimes. Comme elles ont l'expérience dans le métier, si les charmes ne peuvent plus se vendre assez cher, elles emploient leurs talents de société, ça rapporte toujours.

Il y a aussi le collage qui se pratique avec assez de facilité entre travailleurs et travailleuses; les enfants arrivent, la société de Saint-François Régis, après bien des efforts en les aidant, parvient à régulariser la position des innocents.

Parmi les femmes des sublimes, il y en a de bien actives, de très courageuses qui travaillent rudement, se tuent pour faire vivre le ménage et la famille où le lâche fainéant est une charge. Les unes sont blanchisseuses, porteuses de pain, marchandes des quatre-saisons; d'autres travaillent dans les ateliers ou chez elles pendant que leur homme travaille, lui, sur le comptoir, heureuses quand il ne revient pas pochard et ne les bat pas.

Les sublimes, un grand nombre du moins, ont déteint sur leur femme : il y en a parmi elles qui boivent bien, c'est une habitude que leur homme leur a fait prendre; si elles attrapent un poche-œil : « Oh! c'est rien, ils se sont taraudés pendant la nuit. » Si vous leur faites observer qu'elles s'éreintent pour un paresseux et un lâche qui les bat et qu'elles ont tort, elles vous répondent : « Il n'est pas mauvais garçon, s'il ne travaille pas, c'est que les travaux ne vont pas; » ou mieux : « Il a attrapé un tour de reins. Et puis voyez-vous, elle a un béguin

pour lui. » Voilà le fin mot. Tous les goûts sont dans la nature.

D'autres sont affreusement malheureuses, dans l'acception la plus effrayante du mot; elles sont les victimes, les martyres, les souffre-douleurs d'êtres indignes de pitié. Le bureau de bienfaisance, ce cataplasme presque insignifiant pour cette grande plaie qu'on nomme la misère, leur donne quelques soulagements, la charité privée vient aussi à leur aide. Mais si elles n'avaient pas soin de bien cacher les bons de secours et que leur mari les trouve, il les vendrait à vil prix pour boire.

Il y a de graves abus dans les bureaux de bienfaisance : d'abord la distribution ne se fait pas toujours suivant les besoins réels. Nous avons eu un ouvrier qui gagnait sept francs par jour, et qui néanmoins était inscrit au bureau de bienfaisance, sa femme portait des robes de soie; nous ajouterons qu'il était de la société de Saint-Vincent de Paul. Il faudrait ensuite que les secours arrivent en nature à leur destination et que l'on ne puisse en trafiquer.

Il reste à ces malheureuses ce fond d'éducation qu'on reçoit dans les villages. Elles ne sont pas descendues, c'est le mari qui les a descendues. Pour lui c'est un crime que sa femme soit laide; la misère, le chagrin, la faim l'ont atrophiée; elle n'est plus bonne à rien; sans cela le sublime lui donnerait des leçons de prostitution, ou autre; ça ferait bouillir la marmite. « A présent à quoi lui sert-elle, que ne demande-t-elle l'aumône? elle fait encore sa bégueule, elle a des scrupules elle n'ose le faire. Mais qu'elle se regarde donc dans la glace. »

Nous avons assisté à des scènes poignantes; nous tenons aux exemples qui vous montreront jusqu'à quel degré d'ignominie peut tomber un individu.

Un vrai sublime forgeron avait touché cinquante-cinq francs pour sa paie de quinzaine; il aurait très bien pu, s'il avait fait ses douze jours toucher de soixante et dix à quatre-vingts francs. Sa femme était enceinte de sept mois; il avait deux garçons, l'un de sept ans, l'autre de quatre ans et une petite fille de quinze mois. Ils habitaient une mansarde sans air, rue de Meaux; deux petites pièces formaient ce logement, si l'on veut donner ce nom à ce taudis. Pendant la quinzaine le patron lui avait fait avoir à crédit en répondant pour lui, il se gorgeait bien; quant à sa femme et ses enfants, il ne s'en occupait pas. La malheureuse allait dans un marché, accompagnée de ses enfants, ramasser dans un sac des feuilles de choux ou quelques autres légumes avariés. L'aîné des enfants recueillait l'avoine que les chevaux laissaient tomber aux stations des voitures de place. Elle obtenait de la compassion d'un boucher et d'un marchand de vins, quelques morceaux de vieilles viandes et vivait ainsi. A la sortie de la paie, après force litres, notre sublime rentra à onze heures du soir moitié ivre et accompagné d'une prostituée du plus bas étage. Après une lutte et force coups de poing, il força sa femme et ses enfants à coucher dans la première pièce et lui s'installa dans la deuxième avec son ordure. Le lendemain ils partirent ensemble; mais pour faire *marrouner* sa femme, il remit devant elle vingt francs à la prostituée. Le fait nous a été raconté

par la femme elle-même, qui, les yeux tout noirs et accompagnée de ses enfants, vint nous exposer sa pénible situation.

Les commentaires sont superflus. Voilà du sublimisme à son maximum de développement.

Nous avons toujours été surpris de la facilité avec laquelle les travailleurs se lient entre eux. Si vous embauchez un ouvrier le mardi, le samedi, il tutoie tous les camarades de son équipe ; remarquez qu'ils ne se connaissent pas avant. Cette familiarité si prompte les pousse rapidement à des relations intimes. Le travailleur marié introduit chez lui le célibataire dont le premier soin est de faire la cour à la femme ou à la fille, vous devinez le reste. Beaucoup de femmes et de filles d'ouvriers ont été débauchées par les fils de Dieu qui étaient les chefs de leurs maris.

Nous avons connu deux sublimes mariés qui se fréquentaient les jours de noces. Ils partaient tous les quatre à la campagne (1). Après le balthazar arrosé d'importance, la ballade dans les champs ou les bois était de rigueur, changer de femme et la suite, ça ne fait pas un pli. Puis où est le mal ? la partie est égale, nous avons autant d'atous l'un que l'autre. Voilà la morale écoeurante des sublimes.

Que de réflexions amères et pénibles ! Comment voulez-vous qu'une femme reste honnête quand elle est rivée à un pareil individu.

(1) Les quatorze ensemble comme quinze frères. Expression fraternelle.

Quelques femmes de sublimes savent prendre de l'ascendant sur leur mari. Celles-là arrivent à la paie pour toucher de suite l'argent, sans cela, il l'aurait perdu. Comme le fameux *Pied de celeri* (1) qui envoya sa femme avec une lanterne, de la Bastille au Père Lachaise à minuit, au mois de décembre, rechercher son argent qu'il avait soi-disant perdu, sa poche étant trouée ; la naïve créature l'avait cru. On avait béquillé la quinzaine à la *Hotte à la malice*. « Voilà ce que c'est, vieille bête, de ne pas racommoder les poches à ton homme. »

S'il ne peut échapper à sa femme qui l'attend, après avoir touché son argent, il rentre à l'atelier soi-disant pour prendre quelque chose qu'il a oublié, et vous le voyez découdre ses souliers pour y introduire quelques pièces.

Dans quelques maisons bien organisées, la paie de l'ouvrier est accompagnée d'un petit bulletin portant le nom, la date et la somme qu'il touche. La femme qui connaît ce moyen lui demande son bulletin, il est souvent perdu ou falsifié. Elle le traite alors comme un gamin ; sans cela, rien pour la quinzaine. Aussi quand elle tient la paie, elle accompagne son homme chez les marchands de vins avec ses enfants, on y dîne et passe la soirée. Elle entend éreinter le singe, le contre-maître et les mufles, ou faire l'apologie d'un ami présent. Le samedi soir, remarquez-le, les marchands de

(1) Célébrité qui porte le nom d'un de nos meilleurs comiques, et appelait sa femme Tête de cuivre, à cause de son teint olivâtre.

vins des environs des ateliers sont pleins de ces ménages-là. La femme de l'ouvrier vrai n'y va jamais.

Voici un fait dont nous avons été témoin en 1859, l'ignoble s'y dispute à l'horrible.

Un vrai sublime travaillait à Belleville ; sa femme était aussi une vraie sublime, mais jeune et assez gentille, c'est à dire pas trop déchirée ; le contre-maître de son homme était un fils de Dieu qui la chauffait de puis longtemps. La femme prodiguait les œillades et les sourires afin d'obtenir sa protection pour son mari. Le vrai sublime avait une petite fille de trois ans qui vint à mourir ; assez embarrassé de passer la nuit en présence d'un cadavre, il invita le fils de Dieu à venir lui tenir société, lui disant que sa femme avait peur et qu'elle ne voulait pas rester seule avec lui.

L'occasion était belle, le fils de Dieu accepta avec empressement. A huit heures il se rendit dans le gale-tas, muni de marrons, de vins, de sucre et d'eau-de-vie : « Vois-tu mon pauvre vieux, j'ai pensé que nous ne pouvions pas rester comme ça toute la nuit à nous regarder le blanc des yeux, j'ai monté un peu de consolation. » Les marrons, le vin sucré et l'eau-de-vie firent leur effet ; à deux heures du matin le mari roulait ivre mort sous la table. On devine ce qui se passa entre le fils de Dieu et la mère de la morte. Mais on reste consterné, bouleversé, quand on sait que la mère prit elle-même le cadavre de sa fille, le remonta plus haut sur le lit afin d'avoir plus ses aises pour consommer sa bestialité sans nom. Deux heures après, les

trois personnages ronflaient, les croque-morts les réveillèrent.

Devant de pareils faits on se passe la main sur les yeux pour s'assurer que l'on est bien éveillé et que l'on n'est pas sous le coup d'un hideux cauchemar.

Quelque temps après cette lugubre scène, le fils de Dieu renvoya le vrai sublime ; la femme, descendue, a toutes les audaces : l'infâme mère, vint elle-même raconter la scène au patron en accusant le fils de Dieu. Le patron balaya son atelier de ces pourritures humaines. Les sublimes le surent, ils furent indignés de tant d'ignominies ; la nature reprenait ses droits.

Et vous ne trouvez pas que c'est insulter les honnêtes et laborieux ouvriers que d'appeler du même nom ces vandales du sentiment ! Allons plus de confusion.

Ouvrier est synonyme de travail, dignité, respect.

Sublime est synonyme de paresse, dégradation, avilissement. Ce gangrené est déjà pour la société une lèpre assez dégoûtante, mais quand il a des enfants, il corrompt tout : le sublimisme, ce vomito negro du travailleur, est contagieux. L'exemple est tout pour les jeunes natures. Puis vous voudriez que des enfants de sublimes soient sobres, respectueux, travailleurs, allons donc. Nous avons entendu un petit garçon de treize ans appeler sa mère « vache, bonne à rien » lui dire que son père avait bien raison de lui « administrer de bonnes danses en attendant qu'il soit assez fort pour en faire autant. »

Quand le sublime rentre ivre, les scènes les plus honteuses se passent ; sans pudeur pour ses filles, il assouvit devant elles sa passion brutale. Par contre, les

scrupules ne l'étouffent pas, il laisse son fils ramener sa maîtresse coucher chez lui; le dimanche ou le lundi matin, on déjeune ensemble. Nous en connaissons un qui reçoit chez lui l'amant de sa fille, la mère leur porte le café au lit.

Le sublime est satisfait quand il a pu se débarrasser de son fils; il est content à présent, il est dans une maison de correction, il n'a plus à s'en occuper, il n'y a pas de danger qu'il le réclame.

Qui sait, de deux maux, il a peut-être le moins mauvais.

XVI

LES FICELLES DES SUBLIMES

Nous désirons apporter toute la modération que comporte un pareil sujet, et laisser de côté toutes les exagérations qui peuvent nuire à la vérité. Nous ne dissimulons pas tout ce qu'elle a souvent de pénible, nous la dirons avec sincérité.

Il y a une vérité incontestable, c'est que le travailleur fait son mal lui-même, et qu'un certain nombre de patrons y contribuent, l'aident, l'aggravent considérablement; sans parler des patrons sublimes que nous avons analysés.

Il y a seulement vingt-cinq ans, il existait entre le patron et l'ouvrier une certaine estime, les grandes administrations à part. Le patron considérait son compagnon comme un des siens; si ce n'était pas un ami, c'était au moins un camarade, pour peu qu'il travaillât depuis quelques années chez lui. Si une catastrophe le

frappait, le patron était toujours là, il ne l'abandonnait pas; aussi, voyait-on des ouvriers qui travaillaient de vingt à trente années dans la même maison. Il n'en reste malheureusement plus guère.

Une infinité de bonnes choses résultaient de ce long contact, on les devine facilement.

Quarante-huit arrive, des droits avaient été méconnus. Il y eut lutte entre les patrons et les ouvriers. Mais petit à petit le droit fit place aux arrangements amicaux, comme l'écrivit fit place à la traditionnelle poignée de main pour les marchés. Les prud'hommes prirent de l'importance, et l'ouvrier apprit à connaître ses droits, très bien; mais l'estime mutuelle disparût. Les patrons cherchèrent aussi les leurs, et les relations, les échanges, les ententes ne s'opèrent plus aujourd'hui que d'après les droits respectifs. La conséquence naturelle, c'est que le patron est un ennemi, du moins pour les sublimes, et doit être traité comme tel.

A Paris, cette opinion est générale.

Diriger des travailleurs est une mission excessivement grave à tous les points de vue, moral et matériel. Au point de vue moral; parce que vos fautes réagissent sur l'ensemble, poussent à la démoralisation, nuisent aux travailleurs, et que tôt ou tard vous en supporterez les fâcheuses conséquences. Au point de vue matériel, elles ne sont pas moins sérieuses; désordre dans le travail, annulation des bénéfices, perte, si quelquefois ce n'est pas la ruine.

Aujourd'hui, diriger des travailleurs n'est pas seulement pénible, c'est décourageant.

Nous avons entendu un fils de Dieu amendé, devenu contre-maître intéressé et, en somme, homme de cœur, nous dire que dans le temps il fallait trente ans de direction de travailleurs pour gagner le purgatoire, et qu'aujourd'hui, avec dix ans on peut entrer tout droit en paradis.

Pour être industriel il faut être commerçant. Il ne suffit pas de produire, il faut assurer l'écoulement de ses produits, et en tirer le plus d'avantages possible. Il faut encore être bon administrateur de son usine, s'occuper de ses travailleurs, de ses employés. Et ne croyez pas que cette mission soit la plus facile, et la moins honorable. Pour l'accomplir consciencieusement, il y a beaucoup à faire. Par dessus tout, être juste, coûte que coûte, pas de biais, pas de négligences. Il faut être conciliant, bienveillant, et surtout que votre conduite commande le respect.

Plus d'anciens épiciers, plus de quincailliers ou d'anciens marchands de peaux de lapins qui font de l'industrie comme on fait du commerce, sans se préoccuper que leurs négligences ou leurs caprices portent la perturbation dans le travail et chez les travailleurs. Il faut que les hommes peu éclairés ou négligents qui se mettent dans l'industrie, se pénètrent sérieusement de l'importance de leur mission et prennent les mesures nécessaires pour une bonne organisation du travail, leur négligence aurait pour résultat nécessaire, inévitable de porter au découragement les esprits les mieux disposés.

Prenez un fils de Dieu, raisonnez avec lui, entendez-le parler de son patron. Écoutez-le vous expliquer

qu'il est aller livrer des pièces (il travaille chez lui.)
 « Il était convenu d'un prix; le patron ne voulait pas les prendre, il disait qu'il y avait des défauts; il savait que j'avais besoin d'argent, il m'a dit : Si vous vouliez me rabattre cinquante centimes je les prendrais. J'ai consenti; que voulez-vous, chicaner, plaider? c'est du temps de perdu. Pour les vendre, il ne trouve pas qu'elles ont des défauts, la canaille! »

Nous citons ce fait d'un ouvrier travaillant chez lui, mais les mêmes choses se produisent dans les ateliers.

En revanche, les moindres fautes de la part du patron sont mises à profit.

Citons quelques-unes des ficelles employées.

Ficelle à l'affûtage. — Quand vous embauchez un travailleur, demandez-lui ce qu'il a l'habitude de gagner. Comme il désire entrer dans votre maison, il vous dira, consciencieusement sa journée moyenne. Si, au contraire, vous l'embauchez sans avoir pris cette mesure, et que vous ayez négligé de fixer sa journée dans les deux premiers jours qui suivent son entrée, la veille de la paie, il viendra vous demander à combien de l'heure vous allez le payer. Si vous lui dites, après avoir examiné le travail qu'il a fait et le prix que vous jugez devoir le payer : Je vous donnerai cinquante centimes l'heure, par exemple, il n'accepte par votre prix, il a l'habitude de gagner soixante-cinq centimes; du reste, pour vous convaincre, il vous montre un certificat d'un ancien patron sublime qui l'a occupé dans ces conditions.

Quoique le cas puisse être discutable, et être sou-

mis à la décision des prud'hommes, payez, c'est votre faute. Si ce travailleur vous avait dit avant d'entrer chez vous : Ma journée est de soixante-cinq centimes l'heure; vous auriez vu, les deux ou trois premiers jours, s'il les valait, sinon vous lui auriez fait connaître vos propositions; s'il ne les avait pas acceptées, vous l'auriez soldé du temps fait au prix de ses prétentions; mais vous attendez quinze ou vingt jours, tant pis pour vous.

Demandez toujours à un travailleur, avant de l'embaucher, quel est le prix de sa journée; si vous négligez cette mesure, il dira que vous êtes *pincé* et qu'il vous a *nettoyé*.

Nous savons bien que les sublimes vous diront : Vous me verrez à l'œuvre; c'est au pied du mur que l'on voit le maçon. Tout cela c'est du boniment; il sait bien ce que vaut le travail qu'il vous offre.

Ficelle aux prud'hommes. — Si vous avez un différend avec un de vos travailleurs, il vous dira : « Eh bien! patron, je vais vous attaquer aux prud'hommes.

— Soit, je me rendrai à votre invitation. »

Deux ou trois jours se passent, vous ne recevez rien, vous pensez que le compagnon a réfléchi, qu'il a vu sa cause mauvaise.

Au bout de trois semaines vous recevez signification d'un jugement par défaut qui, outre les frais, vous condamne à payer ce qu'il lui a plu de vous réclamer, plus les journées qu'il a été obligé de perdre.

Voici comment procède notre sublime : au lieu de vous remettre la première lettre de convocation pour la

conciliation, il l'a mise dans sa poche ; comme vous ne vous êtes pas présenté, le conseil l'engage à prendre une deuxième lettre pour le grand bureau ; même opération que la première fois. Naturellement le grand conseil vous condamne par défaut, et vous apprenez par l'huissier votre condamnation.

Vous avez un dernier recours, l'appel ; mais en dehors de ce moyen extrême nous pensons qu'on peut aisément déjouer cette *ficelle aux prud'hommes* en faisant observer que toutes les convocations pour le grand conseil devraient être mises à la poste.

Il faut voir notre sublime après ce tour arrivant à l'assommoir avec deux ou trois célèbres qui l'accompagnent, dire aux camarades : « En voilà encore un de passé à la lime douce. »

Les bravos et les félicitations accueillent sa révélation.

La ficelle au sentiment est moins ennuyeuse.

Un sublime a deux ou trois *roues de derrière à casser*, mais il ne peut cependant pas les *laver* seul ; s'il savait seulement l'adresse de la *Petite-Vitesse* ! Il sait bien que le *Grand-Doucement* travaille aux buttes ; oui, « mais le singe et le contre-coup sont là, et là-dedans ils ont la camisole de force, il n'y a pas *plan* de le voir, ni même de lui faire savoir. »

Il avise une *gadoue* qu'il a eu dans le temps et qui travaille dans les allumettes, il lui fait la leçon ; comme elle est intelligente et surtout qu'elle en sera, la voilà partie.

« Le contre-maître de l'établissement ?

— C'est moi, madame ; que vous faut-il ?

— Vous avez chez vous M. Alphonse M.....t.

— Oui, madame.

— C'est que, voyez-vous, monsieur, je suis la sœur de la voisine de sa femme, elle m'envoie le chercher parce que sa femme vient de se casser un bras en dégringolant ses escaliers. »

Si vous n'êtes pas à *la couleur*, vous vous empressez de le prévenir avec beaucoup de précautions, pour ne pas lui donner un coup. Le voilà parti. En apercevant dans la rue *Décalitre-de-Blanc* :

« Ah ! la rosse, je m'en doutais, qu'est-ce qu'y a ?

— Y a, ma vieille, qu'on a quinze balles dans la profonde et que nous allons avec la *Dessousfrée* nous nettoyer les tubes à Menilmonté, au *Petit-Bonhomme qui tousse*. En voilà un *panle* que ton contre-coup, on lui a monté un rude doublé. »

Alphonse riant. « Je ne sais pas si le singe va renauder, il est pressé. »

Fait excessivement rare, un sublime simple est revenu un jour en nous disant : « Je reviens, c'est c't' animal de *Mes-bottes* qui s'ennuie. » Il faut enrégistrer ce miracle.

Écoutez la *ficelle au chantage* et vous me direz si vous appelez ça de la justice.

Vous convenez avec plusieurs compagnons d'un prix pour le façonnement ou le montage d'une machine ou de plusieurs pièces. La chose bien entendue, et le travail aux trois quarts fait, si vous avez affaire à des sublimes et qu'ils veuillent abuser de la situation, voici le moyen :

S'ils savent, par exemple, que vous êtes en retard

pour la livraison et que vous avez reçu une mise en demeure de livrer l'ouvrage, le lendemain, la moitié de l'équipe manque.

Plainte du patron : « Ma foi, je ne sais pas si nous reviendrons à déjeuner, aussi vrai que Dieu est mon chef de file, il n'y a rien à gagner, nous aimons mieux abandonner.

— Mais cependant vous avez pris l'engagement.

— Nous savons bien que nous perdrons aux prud'hommes, mais nous aimons mieux quitter que de rien gagner. »

Voilà le patron de plus en plus dans la peine, comment faire ? les attaquer aux prud'hommes, quel recours voulez-vous avoir sur eux ? Perdre son temps, voilà tout, et puis où aller les chercher ? du reste il est trop pressé.

Alors, il entre en composition, et il leur donne par écrit, sans cela il n'y aurait rien de fait, une forte augmentation ; c'est ce qu'ils voulaient.

Vous pensez peut-être que le patron, ayant les trois quarts de la besogne faite, aura un recours sur ce qui leur était dû ? Des acomptes étaient prélevés à chaque paie et souvent étaient plus forts que ce qu'on leur devait.

Après ça on se *fourre un coup de figure numéro 2* un à la santé du singe, un *gueuleton à c.... partout*. Dans les assommoirs on les appelle les malins qui n'ont pas froid aux yeux.

Nous pourrions multiplier les exemples.

Oui, plus de patrons négligents qui se moquent des

notions les plus élémentaires que commande la bonne organisation d'un atelier ; plus d'anciens marchands de bois commettant la bassesse de venir en personne à la porte de leur confrère débaucher les travailleurs en leur avançant de fortes sommes, qu'ils boivent d'abord et souffrent après pour les acquitter ; plus de ces individus faisant de l'industrie un commerce de marchandises et d'individus ; oui, plus de ces gens-là qui *carottent* le travailleur et qui le font chanter, par une infinité de ficelles indignes et qui poussent à la haine, à l'exaltation et au découragement, et presque toujours parce qu'ils savent que le travailleur ne peut pas attendre ou qu'il n'a pas de quoi se faire rendre justice.

Nous ne connaissons de qualifications assez sévères à donner à ces patrons dissolvants. Combien de travailleurs ont puisé dans ces lâches exploitations ces haines farouches poussées jusqu'au délire et à la frénésie ! Nous devons tous les flétrir et les ramener au silence quand ils viennent se plaindre des ficelles des sublimes ou de leur inconduite dont ils sont souvent la cause principale.

XVII

LE CHANSONNIER DES SUBLIMES

Une chanson devient populaire quand la masse de la classe laborieuse la chante; or, pour qu'elle ait un succès, il faut que cette chanson résume le sentiment actuel des travailleurs.

En 48, pendant la courte période où la nation s'apartint à elle-même, les chansons politiques, sublimes échos des sentiments qui battaient dans tous les cœurs, retentirent par toute la France. Mais bientôt l'horizon s'obscurcit, la liberté s'évanouit, et avec elle, les nobles sentiments, les mœurs sévères.

La chanson dévergondée, énervante, remplaça les chants patriotiques.

Dans la période de vingt années, qui s'est écoulée

depuis, le sublimisme, cette terrible marée montante a pris un énorme développement devant le sombre silence imposé par cette sanglante et monstrueuse terreur; aussi la chanson bête et stupide eut un succès immense. Avec quel étonnement mêlé de tristesse n'avez-vous pas entendu : *les Petits Agneaux, le Pied qui R'mue*, etc., etc... Et aujourd'hui le triomphe que les abonnés des cafés-chantants font aux cantatrices du bock et du tabac ne vous étonne-t-il pas?

Pour nous, le succès de ces platitudes ne nous surprend pas. Comment, depuis vingt ans, vous avez étioilé, énervé, annulé l'âme du travailleur, vous lui avez laissé les bras et un peu de tête, vous en avez eu peur; au lieu de l'habituer à discuter ses affaires et la chose publique, vous lui avez dit : Tu n'as rien à y voir. Il est alors tombé dans la platitude et la débauche. La France se ressentira longtemps de ces vingt années d'abrutissement.

Est-ce que les travailleurs n'accueilleraient pas ces turpitudes avec indifférence, si leur esprit étaient occupé par les grandes questions qui les intéressent.

S'il n'y avait pas un public approbateur, il n'y aurait pas d'auteurs.

Mais le sublimisme grandissant, les chansons de la gaudriole malsaine auront encore de beaux succès.

Un chansonnier est chanté de préférence par les travailleurs, c'est l'auteur des *Petits Agneaux*, ce salmigondis de bastringue, de tapage. Il a écrit le chant des sublimes par excellence; sous le modeste titre d'*une Noce à Montreuil*.

Nous vous donnons ce chant national des sublimes.

1^{er} COUPLET

Enfants, dis-je à deux confrères,
 Nous avons bon pied, bon œil,
 Au lieu d' flaner aux barrières,
 Si nous allions à Montreuil.
 Allons, viv'ment qu'on s'embarque.
 J' possède un couple d'écus.

REFRAIN

Tapez, tapez-moi là-d'ssus,
 Ça sonne le monarque.
 Tapez, tapez-moi là-d'ssus
 Et n'en parlons plus.

2^e COUPLET

A Charonn' c'est l' moins qu'on entre
 Boire un p'tit coup chez Savart,
 Mais l'un d' nous s' sent mal au ventre
 En avalant son nectar ;
 Savart, craignant qu'i n' s'insurge,
 Dit en r'versant un coup d'ssus :

Tapez, tapez-moi là-d'ssus
 C'est bon, mais ça purge.
 Tapez, tapez-moi là-d'ssus
 Et n'en parlons plus.

3^e COUPLET

Nous y v'là. Bonjour, la mère,
 Fricassez-nous un lapin.
 — Bah ! faites-en sauter un' paire,
 Histoir' de goûter vot' vin
 Nous somm's en fonds, comm' dit e' t'autre,
 Les trois n' s'ront pas superflus.

Tapez, tapez-moi là-d'ssus,
 Ça s'ra chacun l' nôtre.
 Tapez, tapez-moi là-d'ssus
 Et n'en parlons plus.

4^e COUPLET

Tu cri's à casser les vitres,
 Voyons, de quoi te plains-tu ?
 A trois nous n'avons qu' douze litres ;
 Vrai, nous aurons l' prix d' vertu.
 Moi, je n' quitte pas la guinguette
 Qu' mes goussets n' soient déçousus.

Tapez, tapez-moi là-dessus,
 Qu'on mont' la feuillette.
 Tapez, tapez-moi là-d'ssus
 Et n'en parlons plus.

5^e COUPLET

Allons, qui prend la parole,
 L'un ou l'autr', ça m'est égal.
 Mais, n' chantez pas d' gaudriole
 J' trouv' ça trop sentimental,
 Chantez, le vin nous excuse,
 D' Martin les r'frains les plus crus.

Tapez, tapez-moi là-d'ssus,
 N'y a qu' ça qui m'amuse.
 Tapez, tapez-moi là-d'ssus
 Et n'en parlons plus.

6^e COUPLET

Deux époux d' la rue Saintonge,
 Sont avec nous dans la cour.
 L' mari boit comme une éponge,
 Et la femm' cri' comme un sourd.
 Avec quell' rage elle contemple
 Les pichets qu' son homme a bus.

Tapez, tapez-moi là-d'ssus,
 Faut faire un exemple.
 Tapez, tapez-moi là-d'ssus
 Et n'en parlons plus.

7^e COUPLET

J' suis amoureux quand je chante,
Et qu' j'ai pompé mon p'tit coup,
Aussi j' vois bien qu' la servante
N'est pas déchirée du tout ;
Les p'tits yeux gris semblent dire
De certains appas charnus.

Tapez, tapez-moi là-d'ssus,
Ça me fait toujours rire.
Tapez, tapez moi là-d'ssus
Et n'en parlons plus.

8^e COUPLET

C'est fini faut s' mettr' en route,
Allons, somm's-nous disposés ?
Quand nous aurons bu la goutte,
Tous nos gros sous s'ront usés
Quand vous s'rez dans vot' domaine,
Sur vos divans étendus.

Tapez, tapez-moi là-d'ssus,
En v'là pour la semaine.
Tapez, tapez-moi là-d'ssus
Et n'en parlons plus.

Cette superbe chanson termine dignement les chapitres qui précèdent.

Mais le lundi, ils auront *mal aux cheveux*, et la fameuse *Loupe* sur l'air de la *Fille à Dominique*, que vous leur chantez, monsieur Charles Colmance, le prendra, elle lui fera rompre l'attache de son tablier et c'est en chantant vos refrains, qu'il ira s'abrutir.

Vous êtes entraînant et moralisateur, on est heu-

reux d'examiner votre poésie; un couplet de votre *Nez culotté* pour juger :

Or, savez-vous pourquoi cet homme est blême.
Pourquoi ses yeux
Sont toujours soucieux ;
Pourquoi sa vie est un vaste carême ,
Pourquoi son cœur
Est triste et sans vigueur,
C'est qu' l'entêté,
Suivant un absurde système,
A mis de côté
L'or ou l'argent qu'aurait coûté
Un nez culotté.

Vous ne savez pas que de larmes, de honte, de misères coûte un nez culotté, à quelle extrémité le travailleur est arrivé, dans quelle dégradation infâme ce manque d'or et d'argent a précipité des individus.

C'est une spécialité chez vous, vous chantez tous les vins, le *Piqueton*, la *Gaudriole*, la *Loupe*, le *P'tit Bleu*, *J' t'enlève le ballon*, la *Mère Chopine*, *Mon Premier Poche-œil*, etc., etc... Nous avons parcouru votre moralisateur recueil, et nous n'avons pas hésité à écrire en tête le titre mérité de : *Chansonnier des sublimes*.

Écoutez, monsieur Colmance, cette invitation au gai travail et mesurez la distance qui sépare votre *Loupe* de ce splendide refrain, du *Travail plaît à Dieu*.

Enfants de Dieu, créateur de la terre
Accomplissons chacun notre métier ;
Le gai travail est la sainte prière
Qui plaît à Dieu, ce sublime ouvrier.

1^{er} COUPLET

Des fleurs l'abeille épuise le calice,
 Pour nous donner le plus pur de son miel.
 Le Christ mourut, adorant son supplice
 Pour nous ouvrir un chemin vers le ciel.

2^e COUPLET

Le rossignol chante pour la nature
 Et trouve asile en son temple fleuri,
 L'ouvrier pose au palais sa toiture
 Ne doit-il pas y trouver un abri ?

3^e COUPLET

L'avare, pauvre au sein de la richesse,
 Augmente, augmente et compte son trésor.
 Cœur sans pitié, sans amour, sans tendresse,
 Il meurt de faim les deux mains pleines d'or.

4^e COUPLET

Savants, rêveurs, artistes et poètes,
 Instruisez-nous, chantez, rêvez tout bas.
 Un saint labeur sort de vos riches têtes.
 Le nôtre sort de nos robustes bras.

5^e COUPLET

Par vos travaux, enfants de la patrie,
 Peuple et soldats, soutenez le pouvoir.
 Mais en retour de leur sang, de leur vie,
 Chefs du pays, faites votre devoir.

6^e COUPLET

La fourmi garde, le bon riche donne
 A l'indigent qui ne peut épargner.
 Le travailleur n'accepte pas l'aumône,
 Ce qu'on lui donne il aime à le gagner.

TISSEBAND.

XVIII

LE CHOMAGE

Dans l'examen de ce grave et sérieux sujet : le sublimisme, nous nous sommes trouvé en présence de cette famine de l'industrie, de cette terrible calamité du travailleur : le chômage ; devant les dégradations, les souffrances des travailleurs, nous voyons les moyens capables d'y mettre un terme, mais à une condition, c'est celle d'avoir du travail.

Avec le travail organisé, on tuera le sublimisme, avec le chômage, le sublimisme croît et grandit.

Dans l'état actuel, plusieurs circonstances amènent le chômage :

La première condition indispensable au développement des travaux, c'est la sécurité ; personne n'ignore que dans les moments d'agitation, les capitaux sont impressionnables et très peureux ; à la moindre alerte,

ils se retirent des entreprises ou n'y entrent pas ; de plus les besoins se restreignent. Ce sont les travailleurs qui supportent le plus sensiblement ce contre-coup.

Qui produit l'agitation ? Les travailleurs.

Pourquoi ? Parce que leurs aspirations ne sont pas satisfaites, ni dans la voie certaine qu'ils réclament.

Que faut-il faire ? Leur donner les moyens de les satisfaire.

Quels sont ces moyens ? Les moraliser en les instruisant (dans le chapitre des Apprentis, le sujet sera approfondi) ; leur laisser la liberté de se grouper, de s'entendre, de s'associer de toutes les façons ; en un mot faire tout ce qu'il est possible pour les faciliter, les aider dans cette voie. Les agitations ne seront plus à craindre et nous aurons la sécurité.

Nous entendons mettre en doute l'efficacité de ces mesures ; on nous dit : mais les aspirations des travailleurs communistes développées aux tribunes publiques, mais les demandes insensées et absurdes des agitateurs violents et audacieux, comment pourrez-vous les satisfaire ?

Quoi ! vous avez peur parce que soixante-quinze ou cent individus ont des idées qui s'éloignent de la vérité, vous tremblez ; nous nous trompons, vous ne tremblez pas, vous demandez simplement la répression.

Laissez-les faire, ces théories ne sont pas dangereuses, devant l'impossibilité de leur application ; elles ne prennent de l'importance que quand on les persécute. Si ces apôtres ont de rares adeptes, c'est que le

travailleur n'a pas les institutions plus sérieuses qui lui font défaut ; le jour où il les aura, il rira du communisme, comme le font sans doute les maîtres de cette doctrine, quand ils descendent en eux-mêmes et qu'ils pèsent le lourd bagage des mauvaises habitudes qu'ils ont prises dans les mœurs actuelles et quand ils pensent aux durs sacrifices à faire pour s'en débarrasser.

Nous écoutions un jour un phalanstérien organiser la phalange ; après avoir mis les eaux, le gaz, les bains, les bibliothèques au casernement harmonique, nous lui dîmes : « Vous, les organisateurs, vous habiterez le premier étage. » Il répondit avec un aplomb imperturbable : « Nous, les intelligents, nous habiterons la campagne. » Après la comédie, la bouffonnerie.

Nous pensons, au contraire, que c'est une bonne chose que toutes ces théories puissent se produire au grand jour, et nous regrettons que les gens sensés ne veuillent pas les discuter.

Tant que le travailleur n'aura pas les moyens sérieux de se débarrasser de ce monstre que nous appelons le sublimisme, il donnera dans tous les systèmes plus ou moins absurdes qui lui promettent instantanément la fin de ses maux.

Une autre cause qui amène le chômage, c'est la trop grande production non proportionnée avec la consommation. Les économistes ont savamment élucidé cette question que nous ne voulons pas examiner. Mais nous pouvons dire que toujours cette désastreuse situation est la conséquence du manque d'entente, d'union et

surtout de lumière et de l'ignorance même des travailleurs, car aujourd'hui, sur cent chefs d'industrie, soixante et dix au moins sortent des travailleurs. Sans chercher bien loin les exemples, nous pouvons citer une partie où, sur dix patrons, cinq au moins, savent à peine signer leur nom. Les commandes diminuent; au lieu de chercher à provoquer l'écoulement, ils fabriquent quand même; pour se débarrasser du stock, ils avilissent les prix et amènent la perturbation, tout en y perdant eux-mêmes. Qu'on le sache bien, la consommation, les affaires, en un mot, sont soumises à des règles que l'on ne peut enfreindre impunément.

Il est très imprudent de fabriquer sans se préoccuper de l'écoulement de son produit dans des conditions rémunératrices; on ne peut forcer la vente d'un article abondant sur le marché qu'en offrant à la spéculation des bénéfices qui sont les pertes du fabricant.

Provoquer les besoins et fabriquer ensuite, voilà le fait de l'intelligence commerciale. Plus le nombre des aiguillonneurs sera grand après la carapace trempée que nous appelons la routine, plus on arrivera promptement à la percer.

Prenons un exemple dans la mécanique: au début des travaux métalliques qui sont aujourd'hui admis un peu partout pour les constructions de ponts, de halles, de marchés, même de maisons et de palais, les serruriers et constructeurs qui, les premiers, se lancèrent dans ces travaux, les exécutèrent avec les procédés anciens, c'est à dire à la main; les quelques constructeurs de machines abrévatives finirent, après bien des efforts, à

faire prendre quelques-uns de leurs outils; mais la grande masse résistait.

Plusieurs ouvriers s'établirent et construisirent de ces intelligents engins; les routiniers, sollicités, aiguillonnés, finirent par comprendre et prirent des machines; ce que quelques-uns n'avaient pu faire, un plus grand nombre le fit. Et on peut dire aujourd'hui que pas un de ces industriels ne possède une ou plusieurs machines.

Suivant les conséquences logiques, les patrons, une fois munis de procédés expéditifs, cherchèrent eux-mêmes à développer leur industrie; ils provoquèrent l'écoulement de leurs produits en raison du bon marché obtenu par les ressources de leur outillage.

Cet enchaînement produisit naturellement une extension considérable dans le travail ou, pour être plus vrai, une guerre au chômage.

L'instruction, l'entente et le plus grand nombre sont les topiques énergiques qui annuleront le chômage.

Examinons dans leur triste réalité les conséquences du chômage.

Elles sont effrayantes pour les sublimes; si leurs peines sont grandes en temps d'activité, ils peuvent s'en attribuer la plus grande part; mais, en temps de chômage, ce ne sont plus des peines, c'est la torture.

Cependant nous pensons que ces peines ne peuvent pas se comparer à celles, souvent supportées avec résignation, qui viennent fondre sur l'ouvrier. Voilà, véritablement, l'homme de travail, d'ordre, de respect, toujours digne de lui-même et de la société. Sa famille

s'augmente, mais les bras ne se multiplient pas, les besoins grandissent avec le nombre, la paie ne varie guère; peu importe, il a du courage et du travail assuré, il répond du reste; il arrivera, et s'il peut avoir un bon marchandage, comme il *cognera* de bon cœur. Mais une pensée, comme un éclair lui traverse l'esprit : « Et si le chômage allait me mettre sur le pavé, qu'est-ce que je deviendrais? Ma femme dans la misère, mes filles sur le trottoir! » Il cherche autour de lui comment il se retournerait, mais rien, point d'appui, l'isolement. Dans quel étau son cœur se sent serré, il est pris à la gorge, il frissonne, il est tremblant d'émotion; si une larme peut couler, elle lui dégonfle le cœur. Nous en avons surpris quelques-unes de ces larmes amères, et nous vous assurons que notre émotion n'était pas moins vive que la sienne devant cette sainte souffrance.

Quel bouillonnement dans ce cœur devant cette appréhension! Mais quand la réalité arrive, qu'il est remercié par manque de travaux, voyez-le ranger ses outils, il tremble, il pâlit, il a la chair de poule, il ne peut répondre à son voisin qui lui demande ce que le patron ou le contre-maître vient de lui dire; il passe au bureau toucher son argent, il ne peut rien dire, ses dents sont serrées, un torrent de larmes roule derrière ses yeux, le voilà parti. Dans la rue ses jambes fléchissent, il chancelle comme un homme ivre, il arrive chez lui pâle, défait, sa femme devine tout à son air égaré, elle pleure, et se jette dans ses bras; c'en est trop, les sanglots accumulés éclatent, le torrent de larmes

s'échappe; un peu de pression de moins sur le cœur. Ses enfants devinent ses peines par ces larmes qu'ils n'étaient pas habitués à voir, ils s'approchent et viennent le caresser; les pleurs redoublent, il les regarde avec des yeux hagards et inondés. Lui, passe encore, mais eux; la triste réalité le tient dans ses griffes hideuses; appuyé sur la table, les mains dans les cheveux, il reste immobile, on le dirait pétrifié. Tout à coup les poings se ferment, son visage prend un air sombre, il se redresse. Sa femme le regarde, elle voit qu'il vient de prendre une résolution. Mon Dieu! pourvu qu'il ne soit pas découragé. Doucement elle lui demande : Pourquoi ce changement? Il ne répond pas, elle lui passe les bras autour du cou et à travers ses baisers, elle lui demande de la rassurer; cette affection fait fondre ses lugubres projets. L'énergie qui l'avait redressé et qui le tenait debout disparaît, il se laisse tomber sur sa chaise la tête dans ses mains, et à travers ses sanglots, il pousse cette terrible plainte sociale :

« Qu'ai-je donc fait pour entrer dans la misère? »

Quel est l'honnête homme qui ne se sente profondément ému devant ce désespoir immérité!

Oui, on est violemment remué devant cette navrante position; instantanément vous pensez aux moyens possibles pour éviter ces pénibles souffrances.

Vous vous trouvez arrêté par des obstacles sérieux, votre tête stimulée par votre cœur cherche, retourne, examine les moyens pour éviter de pareilles situations. En un mot, voilà comment on devient socialiste. Vous cherchez à répondre à sa plainte pleine de rési-

gnation par cette formidable question du siècle : Que faut-il faire pour éviter la misère?

A-t-on abusé devant cette bourgeoisie timorée de ce qualificatif? Socialiste.

Prenez-le à part, ce boutiquier, ce rentier, exposez-lui de pareilles situations; l'émotion le gagne; il devient comme vous, il cherche aussi, il devient socialiste sans le savoir.

Quand en aurons-nous fini avec les mots?

Y a-t-il quelque chose de plus empoignant que le chômage?

Y a-t-il une colère, une haine qui ne fondrait devant les sollicitations d'un ouvrier que vous savez digne et qui consent à devenir manœuvre, lui naguère si fier de son métier! mais il faut du pain à la maison. Les questions d'amour-propre ne sont pas de saison, quand on a du cœur.

Si la raison a fait place à la violence, si le découragement a poussé des individus honnêtes à des actes de vandalisme flétrissables, presque tous ont puisé cette énergie implacable dans des situations décourageantes que l'état social actuel n'atténue ni n'évite.

Nous pensons que le chômage, ce frère du sublimisme, disparaîtra avec les travailleurs grandis.

XIX

TABLEAU COMPARATIF

Les deux tableaux que nous allons donner, sont le résultat de nos observations et la conséquence du milieu dans lequel nous nous sommes trouvé depuis vingt ans.

Ils ne s'appliquent qu'aux travailleurs dans le fer, partie que nous avons désignée sous le nom général de mécanique.

Sur cent travailleurs, il y a :

- 10 ouvriers vrais.
- 15 ouvriers.
- 15 ouvriers mixtes.
- 20 sublimes simples.
- 7 sublimes flétris ou descendus.
- 10 vrais sublimes.
- 16 fils de Dieu.
- 7 sublimes des sublimes.

Il y a environ dix parties différentes qui concourent à former l'ensemble de la partie générale; nous vous donnons le nombre de sublimes et d'ouvriers en général dans chacune d'elles :

	SUBLINES OUVRIERS	
1° Modeleurs	40	60
2° Mouleurs, fondeurs	40	60
3° Forgerons	75	25
4° Frappeurs	85	15
5° Boulonniers	85	15
6° Chaudronniers, tôliers	75	25
7° Ajusteurs, monteurs	50	50
8° Tourneurs, raboteurs, mortaiseurs.	60	40
9° Serruriers	60	40
10° Manœuvres	30	70
TOTAL.	600	400

Soit pour la partie soixante pour cent de sublimes, sur quarante pour cent d'ouvriers, plus de la moitié des travailleurs est sublime. Ces chiffres sont le résultat de sérieuses et consciencieuses observations. Que le patron qui occupe de soixante et dix à cent travailleurs, fasse des observations pendant une année, s'il renouvelle deux fois son personnel, il arrivera aux mêmes résultats (1).

(1) Dans les ateliers de certaines administrations et même dans certaines bonnes maisons où les ouvriers sont bien rémunérés, le nombre des sublimes est moins considérable, ce qui se comprend facilement : on a besoin d'un travailleur. On est bien payé, ou encore les travaux sont propres, faciles et assurés, le sublime qui s'y faufile est obligé de se corriger, sinon on en essaie d'autres jusqu'à ce qu'on ait mis la main sur un ouvrier. Nous comprenons que cer-

L'éloquence des chiffres est significative; on reste anéanti, et l'âme navrée quand l'on compare le progrès immense du fléau; quand on songe que dans l'espace de vingt années, le nombre des sublimes s'est accru de vingt pour cent, soit un pour cent par année.

Si malheureusement cette marche ascensionnelle continuait, on est effrayé des conséquences sociales résultant d'un pareil état de choses.

L'indifférence n'est pas possible en présence de ce mal immense qui menace d'envahir la société tout entière. On éprouve comme un colossal étourdissement; le sentiment qui domine tout d'abord, c'est la légitime défense; on cherche une digue à ce flot envahissant; mais quand on étudie cet abaissement d'une partie du corps social et que l'on en comprend les causes multiples, cette fiévreuse émotion se calme, ce frisson disparaît; ce qui vous reste dans le cœur, c'est une espérance; ce n'est plus une menace, un châtement, mais une atténuation sincère et profonde. Tout s'efface en présence d'une pareille réalité. Si vos sentiments se sont révoltés aux récits de scènes lamentables, tristes et honteuses, il ne vous reste en présence d'une pareille calamité qu'une pensée, qu'un désir, celui d'entraver, de guérir, si c'est possible, ce grand mal.

tains de ces industriels soient fondés en venant dire chez nous : Nous n'avons que dix, quinze ou vingt pour cent de sublimes. L'exception ne constitue pas la règle, il faut voir l'ensemble, c'est ce que nous avons fait et nous croyons être dans la vérité. La lecture des chapitres précédents prouve suffisamment l'influence d'une bonne ou mauvaise organisation du travail sur le sublimisme.

Nous nous proposons, dans les limites de nos connaissances et de notre expérience, dans les chapitres suivants, de demander au gouvernement, aux travailleurs et aux chefs d'industrie, ce que nous croyons urgent, nécessaire, pour grandir le travailleur. Nos propositions sont toutes pratiques. Nous avons dû examiner d'autres parties que la mécanique pour pouvoir juger la question d'ensemble : les charpentiers, par exemple, que nous considérons comme une partie d'élite. Sur cent charpentiers, il y a quatre-vingt-dix ouvriers, et tout au plus, dix sublimes.

Savez-vous pourquoi ? nous allons vous le dire.

Parce qu'ils savent tous lire, écrire et dessiner ; parce que si un membre d'un atelier flâne ou tue une pièce, le corps entier se regarde comme solidaire du fait. Entendez-vous bien, ils sont tous atteints. Pour eux, travailler consciencieusement est le premier devoir ; celui qui faillit à ce devoir ne lèse pas seulement le patron, avant tout, il déshonore la partie. Un pareil sentiment est vraiment admirable. S'il animait tous les travailleurs, dans vingt ans, le sublimisme serait un mythe. Comparez cet esprit avec celui qui règne dans la mécanique, où une des plus grandes gloires est de couler son patron aux félicitations de tous.

Pourquoi encore ? Parce que, quand ils se réunissent, au lieu d'étaler comme les sénateurs une vaniteuse crânerie, un savoir qu'ils n'ont pas, ils discutent les difficultés du travail, parlent des chefs-d'œuvre de la corporation, des capacités des anciens, des difficultés des travaux actuels ; rendent justice à ceux qui ont bien

mérité par leurs talents ; félicitent ceux qui ont fait un travail, un levage ou une translation difficile, et tout cela sans l'épate des ouvriers du fer que vous avez vus en œuvre dans les chapitres précédents.

Voilà la classe laborieuse en 1870. Tout ce que nous en avons dit est de la photographie pure et simple. Nous pourrions sur cent faits cités, mettre à quatre-vingt-dix le nom des héros.

Nous allons maintenant examiner la partie la plus délicate et la plus difficile.

DEUXIÈME PARTIE

XX

RÉFLEXIONS POLITIQUES

La fermentation des idées politiques et sociales de ces dernières années a effrayé beaucoup de gens qui, plus peureux que sensés, s'arrangeaient très bien d'un système de silence et de fêtes; qui, ne faisant rien pour la solution du problème, étouffaient par la force toutes les aspirations légitimes couvant dans les masses et les laissaient dans la douce quiétude de la satisfaction.

Mais quelques libertés nous ont été rendues, aussitôt des théories de toutes sortes se sont produites. La presse à encens s'est empressée de signaler les extravagances des orateurs et, par ses insinuations, est venue troubler le cerveau des partisans de la tranquillité absolue (1).

(1) La tranquillité absolue, c'est la mort; le mouvement, c'est la vie.

Si vous habitez un quartier populaire, Belleville par exemple, vous rencontrez un de vos amis s'affirmant carrément ami de l'ordre (comme si quelqu'un de sensé voulait le désordre). Il vous aborde et vous dit :

« Vous voilà révolutionnaire, jacobin des Folies, fréquentez-vous ces clubs de sans-culottes?

— Nous y manquons rarement.

— Vraiment, vous vous commettez dans ces endroits? Eh bien, on en dit de belles là-dedans.

— Quelquefois de bonnes.

— C'est trop fort; comment, vous ne vous indignez pas quand vous entendez dire que « le concubinage est le seul mariage de l'homme d'honneur? » (Pré-aux-Clercs, 17 novembre.) Que « ce qu'il faut c'est l'anéantissement de la propriété, et qu'alors il n'y aura plus de fourmis vivant de misère et de scorpions vivant du sang de ces fourmis? » (Pré-aux-Clercs, 24 décembre). « La propriété n'existe plus en droit, pourquoi existerait-elle en fait? voilà pourquoi nous voulons la supprimer complètement. » (Pré-aux-Clercs, 2 janvier.) « Aussi ai-je voué à la bourgeoisie une haine profonde. Je la déteste. » (Redoute, 26 novembre.) « Ce n'est pas avec de l'or, c'est avec le fer que les questions seront résolues. » (Belleville, 17 janvier.) Comment, vous ne bondissez pas quand un orateur vient froidement vous dire que « si la force et la violence sont complètement indispensables pour établir le communisme, il ne faut pas craindre d'en user? » (Belleville, 30 janvier.)

— Vous parlez comme *le Constitutionnel* écrit, vous

assistez aux réunions dans votre fauteuil ; c'est inutile de vous emporter si vous ne connaissez que ces quelques phrases des réunions publiques.

— Vous dites que vous y avez entendu de bonnes choses et mêmes très instructives ; c'est sans doute pour s'instruire que les travailleurs écrasent de braves un tribun qui leur dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, afin que, sur la gueule de l'histoire et pour la défense de leurs droits, nous leur affutions le bec et nous leur aiguisions les ongles. » Voyons, répondez : Est-ce avec ce fatras de violences et d'absurdités que vous pensez instruire le peuple? »

Et il conclut par la phrase sacramentelle :

« Il faut en finir. »

Voilà la seule solution possible suivant lui.

Répondons : Nous connaissons un garçon intelligent qui s'est mis dans la tête le projet de faire un chemin de fer de Brest à New-York ; des pontons distancés doivent servir de point d'appui au système spécial de train qui fonctionnerait sur ces points d'appui fixés dans la mer. Les embarcadères sont désignés, les devis sont faits, le conseil d'administration est formé, les auxiliaires sont trouvés ; il ne reste plus que les actionnaires à entraîner ; avis aux amateurs de progrès, il en trouvera quelques-uns. Que diriez-vous si la compagnie des Transatlantiques, les Messageries impériales, en un mot toutes les compagnies de transports, venaient demander au gouvernement d'en finir avec le promoteur de ce système ! Vous ririez et vous demanderiez avec raison qu'elles recherchent les moyens d'activer

la vitesse de leurs bateaux, d'améliorer la position des voyageurs à bord, que là est le vrai moyen d'aller à New-York dans de bonnes et sérieuses conditions.

Il en est de même des théories des réunions publiques : les communistes représentent l'inventeur, les gens sérieux les compagnies. Quand ces derniers se font entendre, ils disent de bonnes et instructives choses.

La question sociale peut se comparer à un moteur composé d'un générateur et d'une machine ; les aspirations des travailleurs représentent la vapeur, il faut la distribuer dans la machine pour donner une force, un résultat, un produit. Mais si vous vous arrêtez (en politique, s'arrêter c'est reculer), pour vous occuper d'étiquette, de gloriole, de chambellans, de bals et de favoritisme, la vapeur sortira par les soupapes ; comme ce bruit vous dérangera, pour avoir la paix, vous prendrez deux poids de quarante et vous les réduirez au silence (1) ; comme cela, plus de tapage. Un beau jour, pendant que vous serez en train de décorer la poitrine de vos adulateurs, une immense explosion viendra vous surprendre. Il ne sera plus temps de mettre la machine en route, il sera trop tard. Les caleurs de soupapes sont des imprudents et des maladroits. Il faut que la machine fonctionne toujours ; quand elle aura tous les perfectionnements, les soupapes ne *gueuleront* (2) plus ; à notre ami, partisan

(1) On surcharge les soupapes des chaudières avec des poids.

(2) Expression employée même par les gros bonnets ; cependant

du poids de quarante, nous répondrons : Il est défendu de caler les soupapes.

Quittons les théories et plaçons-nous en présence de l'action. Disons tout de suite que nous sommes convaincu qu'une révolution aujourd'hui serait un reculement. Pourquoi ? Parce que les travailleurs ne sont pas préparés pour la faire sérieuse, profitable, et exempte de violences et d'injustices.

Profitons du passé pour nous éclairer sur l'avenir. Que s'est-il passé en 48 ? Après les promenades pacifiques du peuple souverain, la question sociale est venue avec ses nombreux systèmes ; le peuple n'était nullement préparé ; chaque théoricien avait des adeptes ; discussion, passion, irritation et désunion, telles furent les conséquences ; nos mœurs n'étant pas formées, l'éducation du peuple n'étant pas faite, la confusion s'explique (1).

Les travailleurs ne comprennent pas que c'est des institutions qu'ils doivent obtenir le résultat ; mais comme les institutions durables ne s'improvisent pas, chacun formula ses prétentions. Les travailleurs du chemin de fer du Nord, par exemple, demandaient,

quelques uns trop délicats disent « la vapeur échappe par les soupapes. » Allez donc dire cela à un chauffeur, il vous répond : « Vous voulez dire que mes soupapes gueulent. »

(1) Les jésuites à robes courtes, déguisés en républicains qui firent partie de la Constituante, prononcèrent des discours de personnalités et imaginèrent ce guet-apens, les ateliers nationaux ; au lieu de décréter les grands travaux d'utilité publique que le gouvernement de Décembre eut l'intelligence de faire et qui étaient réclamés depuis longtemps par les hommes du progrès,

en 1848, une réduction des heures de travail ; les uns voulaient une heure en moins, les autres deux, et enfin, les plus avancés, trois. On vota ; nous sommes convaincu que la journée de huit heures aurait été admise si la compagnie n'avait fait entendre son intention formelle de fermer, plutôt que d'accepter une pareille réduction, laquelle ne pouvait amener que la fermeture de tous les ateliers qui auraient suivi cette règle que les travailleurs voulaient imposer.

Croyez-vous que le peuple de 1870 ne se conduirait pas comme celui de 1848 ? ce long sommeil de vingt ans ne l'a guère changé ; vous auriez le même résultat, modifié en raison du progrès dans les théories ; les mêmes prétentions se produiraient et on tuerait le travail. Plus de travaux, on devine le reste. Est-ce que ceux qui prêchent aux travailleurs que la liquidation sociale est le moyen de sortir de la misère se figurent que la masse des sublimes, qui attendra quelque chose de positif, consultera sa raison ? Allons donc ! ils vous liquideront ensuite. Comment, vous faites tous vos efforts pour qu'ils soient bien convaincus que les patrons sont des exploités, les propriétaires des voleurs, puis vous voudriez qu'une fois souveraine cette masse eût la retenue que commande la justice ? C'est impossible, ce sont leurs ennemis, vous le lui avez dit, elle les traitera comme tels.

Heureusement pour la civilisation, les gens sensés en France sont trop nombreux pour que de pareilles théories soient prises au sérieux et entrent dans le domaine de l'exécution ; mais ce qui nous peine, c'est qu'elles en-

tretennent chez les sublimes des dispositions malheureuses qui peuvent faire échouer une révolution pacifique ou la souiller.

Assurément les monceaux de cadavres que produit une révolution inspirent assez d'horreur pour qu'on abandonne à tout jamais un pareil moyen. Mais le lendemain est bien autrement terrible, 48 nous l'a appris, 1870 serait identique, avec le sublimisme développé : une révolution serait une réaction, voilà pourquoi le peuple du progrès n'en veut plus. La politique est une science expérimentale, les gens de raison l'étudient et en profitent.

Si, contrairement à vos procédés, vous leur disiez : Voilà des propriétaires, des exploiters qui ont le bien-être, objet de nos désirs ; entendons-nous, unissons-nous et *exploitons-nous nous-mêmes*. Si on peut parler ainsi, plus de pavés, plus de fusils, formons une immense barricade avec cette terrible pierre : le vote. Alors, placés sur cette formidable citadelle, vous pourrez jeter à l'arbitraire cette phrase que vous dites si bien : « Nos adversaires nous regardent le fer à la main ; dès aujourd'hui la lutte est commencé et nous ne la cesserons que lorsque vous nous aurez tous couchés dans la tombe (1). » (Redoute, 20 janvier.) Cette révolution-là, nous la comprenons, elle est la vraie, la seule possible ; ce qu'il faut pour qu'elle soit prompte,

(1) Vous pourriez ajouter : Nous ne voulons plus de violences dans les rues, ce qui excuse vos résistances, nous voulons rester sur le terrain de la légalité pour la défense de nos droits, c'est là que nous voulons lutter jusqu'à la mort.

c'est l'union. Le jour où les travailleurs seront unis, tout ce qui pourra les entraver pour arriver au but, ils le renverseront à coups de vote. Le vote, c'est le canon rayé, la mitrailleuse perfectionnée de la révolution sociale. C'est avec le vote qu'il faut vaincre toutes les résistances.

Nous savons bien que ce procédé n'est pas goûté par les impatientes et encore moins par les milliers de victimes qui ont été maltraitées, ruinées, emprisonnées, déportées, pour leur foi politique ; toutes ces indignations, ces désirs de vengeances légitimes, il faut en faire le sacrifice à cette foi, à cette conviction politique dont on veut le triomphe ; cette admirable abnégation sera la preuve que ce que vous désirez par dessus tout c'est la réussite, car elle est là et non dans une révolution qui vous ôterait ce gros poids que vous avez sur le cœur et que l'injustice y a jeté en le brisant, mais qui arrêterait le progrès.

Ledru-Rollin disait qu'en temps de révolution la queue menait la tête. La queue, ce sont les sublimes. Quelle que soit la puissance de la tête, dans une révolution, la queue la domine.

Cette terrible queue est ignorante et ingrate ; les plus dévoués lui sont suspects. Aujourd'hui même n'avez-vous pas le triste spectacle de la désunion : quelques proscrits dont le dévouement à la démocratie est à toute épreuve, que les longues années de l'exil et l'expérience de 48 ont rendu forts et qui conseillent au peuple d'éviter à tout prix l'émeute qui serait un reculement, sont mis en suspicion par les exaltés de cette queue.

Si vous leur dites : mais un tel, un tel, vous ne pouvez pas les soupçonner. Ils vous répondent d'un air mystérieux : On ne sait pas.

Sacrifiez-vous donc, allez pourrir sur les pontons, à Lambessa ou à Noukahiva, ou pleurer la patrie absente sur le territoire étranger pendant vingt ans pour vos convictions et votre dévouement à la sainte cause, pour venir ensuite entendre le : « On ne sait pas » de la bouche d'intrigants stupides pour qui tous les dévouements, toutes les célébrités sont des contrastes déso-bligeants à leur nullité et à leur égoïsme.

Rappelez-vous qu'il y a soixante pour cent de sublimes qui ne sont ni unis, ni disciplinés, ni instruits, et vous serez de notre avis, qu'une révolution serait un reculement.

Voilà ce que l'expérience nous a appris, voilà ce que nous disons aux partisans de la révolution par les barricades et le sang. Nous savons bien que notre conviction est d'un léger poids en présence de l'exaltation des esprits. Si elle venait, nous aurions la discorde violente, la guerre civile et une autre dictature, quelque chose de pire encore, les législateurs de la rue de Poitiers. Le sublimisme est donc la première entrave à la question sociale.

Examinons-en d'autres.

Les Français en général comptent peu ou pas sur leur initiative pour résoudre une infinité de problèmes ; ceci s'explique, le gouvernement a toujours voulu prendre la direction de toutes les institutions ; dans toutes les commissions, dans toutes les sociétés, vite un

président galonné, décoré ; il s'ensuit que beaucoup de personnes s'éloignent et lui laissent le soin d'administrer ; on ne trouve partout qu'indifférence pour la chose publique ; personne ne veut s'en occuper. Cet espèce de communisme autoritaire qui veut se charger de tout, supporte en revanche toutes les malchances de ses entreprises.

Nous pensons que la période du gouvernement-providence est passé. Oui, les citoyens peuvent faire de bonnes et utiles choses sans le concours de la livrée administrative ; il faut qu'ils se passent de ces pape-rassiers hiérarchiques qui savent si bien vous enterrer une affaire dans les cartons d'un ministère. Nous vous dirons ce qu'il faut attendre de cette initiative.

Mais avant, nous voulons parler des entraves sérieuses que les siècles d'ignorance et de tyrannie nous ont léguées et qui constituent l'état social de la France actuelle.

La société supporte-t-elle matériellement et moralement un fardeau plus lourd que le sabre ? Certes non, la moitié du budget est absorbée par lui, cent mille de ses plus valides membres sont arrachés tous les ans de son sein pour être immatriculés dans cette grande école où l'on perd l'amour du travail, et où l'on puise celui de la place. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que tout le monde est d'accord que l'armée est une calamité sociale. Certains individus vous répondent : c'est un mal nécessaire. Nous avons même entendu un homme instruit dire que la guerre était un fléau utile, que c'était le moyen de purger la société de son trop plein. Si ce n'était odieux, ce serait stupide.

Il y a quelques années, nous avions quatre cent mille hommes sous les armes ; chiffre très respectable. Une nation voisine munie d'un gouvernement ambitieux a augmenté ses armements ; naturellement nous augmentons les nôtres ; et nous voilà avec douze cent mille hommes ; si demain elle en mettait deux millions sur pied, avec cet heureux système, nous serions obligés de la suivre. Soyez persuadés que nos députés voteraient les subsides nécessaire pour cet équipement et autoriseraient le gouvernement à puiser à pleines mains dans la jeune génération. Mais si vous leur demandez des fonds pour les écoles ; le budget est trop lourd (1), les contribuables sont écrasés, pas d'argent.

Supposez un gouvernement vrai, intelligent, qui vienne dire à la nation : l'armée est une ruine morale et matérielle pour la France, elle est supprimée ; nous conserverons une partie du cadre et quelques milliers d'hommes des armes spéciales. Mais afin de nous mettre en état de nous faire respecter de nos voisins, seul et véritable but de l'armée, tous les citoyens valides de vingt à quarante-cinq ans seront au besoin armés pour la défense de la patrie. Cette mesure prouverait aux voisins que nous ne voulons ni conquête, ni nous initier dans leurs affaires. Ils seraient forcés de nous suivre dans cette voie (2).

(1) Un budget de deux milliards pour une nation de quarante millions d'habitants ne nous paraît pas exagéré en raison de l'état social du pays, c'est son emploi que nous trouvons mauvais, désastreux et antisocial et surtout le prélèvement de l'impôt qui se fait arbitrairement.

(2) La Prusse a environ douze cent mille hommes à son service

Nous entendons les tacticiens sourire et dire : Il sera bien temps d'armer vos bourgeois, vos ouvriers, vos paysans quand les Prussiens seront à nos portes. Nous n'avons qu'une réponse à leur faire. Les soldats de Valmy et de Jemmapes valaient bien ceux de Solferino ; ces défenseurs improvisés ont fait voir qu'il n'y a pas besoin de passer quatre ou cinq ans sous les armes pour remporter la victoire, et les chefs de vingt-huit ans ont montré qu'on n'avait pas besoin de blanchir sous le harnais pour être vainqueur. Voulez-vous connaître l'objection la plus sérieuse que peut faire à cette proposition un gouvernement monarchique, c'est qu'il ne pourrait plus faire de Deux-Décembre.

Pour l'ordre intérieur, la garde civique a montré qu'elle sait le faire respecter.

Examinons les conséquences sociales de l'armée, voyons ce que cette institution produit sur la société.

Nous plaignons sincèrement cet artisan, ce paysan arrachés, l'un à son étau, l'autre à sa charrue qui sont obligés d'aller passer les six ou sept plus belles années de leur vie dans l'armée. Le jour du tirage est une journée de larmes pour la victime comme pour les parents ;

qui lui mange la meilleure part de son budget, la France en a autant. Si l'une et l'autre se contentaient chacune de cent mille hommes par exemple, les forces seraient les mêmes ; la chose est trop simple pour avoir du succès. On obtiendrait le même résultat s'il n'y en avait plus du tout, mais nous ne sommes pas aussi cruel ; on ne peut demander la disparition totale de l'armée, sa suppression complète pourrait amener des troubles ; nous ne voulons désespérer ni les perches à falbalas, ni les nourrices, ni les bonnes d'enfants.

le patriotisme, ce grand sentiment si vivace en France devant la patrie en danger s'éteint devant cette abdication complète de l'individu condamné de par le sort à prendre la dure servitude. Il sait bien qu'il ne s'appartient plus, il sait bien qu'il est simplement un rouage, un numéro matricule, que son grand chef le ministre de la guerre fera manœuvrer suivant les caprices du maître : aujourd'hui à Puebla ou à Pékin, si ce n'est demain dans les rues de Paris où il faudrait faire le sac d'une maison ; ainsi le veut la discipline. Plus qu'une chose à faire, obéir. Cette pénible condition n'est pas toujours du goût de tous ; il le faut, néanmoins, c'est la condition vitale de l'armée actuelle. Autrement est-ce que le fils massacrerait le père ? Est-ce que le frère canonnerait frère, mère, sœur ? Est-ce que la cavalerie sabrerait sur les boulevards des centaines de personnes qui protestent contre la violation du droit ? Oh ! non, mille fois non !

Pauvre artisan, tu venais à peine de finir ton apprentissage, tu commençais à gagner ta vie. Pauvre laboureur, tu soulageais ton père qui se fait vieux ; si le sort t'avait épargné, vous vouliez doubler la ferme ; allons, deux bras de moins pour les champs, ils en ont tant à donner. Quand tu auras passé un congé à faire l'école de soldat, à astiquer le fournement, et à passer des milliers d'heures en promenades mélancoliques devant ta guérite, tu rentreras dans tes foyers. Comme ces sept années t'auront grandi ! ton métier, tu l'auras oublié ; le dur travail des champs ne sera plus dans tes goûts. Mais en revanche tu auras appris, dans les chambrées,

à faire des conquêtes ; les leçons des vieux pieds-de-banc du régiment te profiteront ; tu en useras. Du désordre de plus dans la commune. Ne pouvant plus continuer une vie où le travail sera négligé, tu demanderas une place. Ah ! oui, une place, voilà qui sera dans tes goûts ; le travail, ça ne te connaît plus. La moitié des jeunes gens qui sortent de l'armée ne veulent plus reprendre leur métier, et l'on se plaint des déclassées ; allons donc.

L'armée est le refuge des mauvaises têtes, des indomptables, de ceux qui ne veulent rien faire ; car sérieusement, peut-il venir à la pensée d'un garçon qui voit dans le travail un avenir certain, d'aliéner sa liberté pendant six ou sept ans. Aussi les pères de famille qui ne peuvent rien faire de leurs fils, les forcent à s'engager ; cette vie de caserne, d'aventures, convient à ces tempéraments ; et celui qui n'a pas pu faire un citoyen devient souvent un bon soldat.

Quelques esprits simples se laissent prendre par l'étalement de l'uniforme, on veut s'engager dans les hussards ; c'est le plus beau costume. Avec ces puérilités, on entraîne quelques-uns ; le gouvernement le sait bien, aussi tous les ans vous voyez des modifications aux costumes (1) ; s'il n'y a pas d'argent pour l'instruction, on en trouve bien pour ces changements.

Nous ne voulons pas parler du vendu, on est trop

(1) Il y a de ces changements qui sont énigmatiques ; on comprend ceux apportés à la capote, au pantalon, aux chaussures, mais il est difficile de saisir les améliorations que nos soldats doivent retirer de la couverture en drap rouge des schakos au lieu de cuir, comme nous ne sommes pas de la partie, nous nous l'expliquons à la

peiné quand on sait qu'un individu peut se vendre et qu'il y a acheteur.

La vie de garnison est ennuyeuse; que voulez-vous faire avec le maigre prêt et quand on n'est pas de semaine? On fait la cour aux belles de l'endroit et nos troupiers ont tout ce qu'il faut pour réussir. Que voulez-vous qu'ils fassent à cet âge d'effervescence, ils préparent l'avenir, ils sèment le déshonneur, ils débouchent les filles des travailleurs.

Ce n'est pas l'homme qui est coupable, c'est l'institution qui est mauvaise.

Les honneurs de tout genre ont été tellement prodigués aux militaires par tous les gouvernements absolus que nous comprenons qu'un père de famille vaniteux destine son fils à l'armée; vite à Saint-Cyr; le chauvinisme si ardent en France ne fait pas défaut; l'uniforme plaît aux jeunes gens; puis on est si bien accueilli par le beau sexe. Malheureusement l'imagination des jeunes filles les aveugle souvent, et fait taire en elles la voix de la raison et du jugement. Et cependant y a-t-il une position plus triste que celle d'un sous-lieutenant sans fortune, et marié sans avoir même touché la dot réglementaire, si surtout la famille s'augmente? le brillant uniforme du soldat peut frapper l'imagination d'une pensionnaire, mais ne séduira que difficilement une de-

manière du sublime, qui prétend que le paratonnerre du casque prussien est d'une grande utilité en campagne, on pique la pointe en terre, on met le feu dessous et on fait dedans la soupe et le rata. Il y a probablement quelque chose d'analogue que nous n'avons pas saisi.

moiselle de bon sens. Aussi presque tous les officiers restent célibataires.

Puis vous venez parler de famille, de vertu quand l'État social force des individus d'en être l'antipode. Que d'intelligences se sont annulées dans ce noble métier; que de bonnes natures se sont changées! Les conséquences produites par l'état militaire de la France sont des entraves à la solution de la question sociale; les temps sont proches où elles disparaîtront.

Examinons-en d'autres; cherchons les résultats sociaux obtenus par cette entrave que nous nommons la soutane.

La majorité des Français suit les habitudes et rites de la religion catholique, apostolique et soi-disant romaine.

Ce qui est assez surprenant, c'est que l'État reconnaisse des religions, et ce qu'il y a de plus sérieux, c'est qu'il en paie les ministres avec les fonds du budget. Toujours le même système, se mêler de tout comme si les questions de foi le regardaient. Les législateurs viennent vous dire qu'il faut une religion au peuple, que le devoir essentiel, premier, d'un gouvernement c'est d'inculquer à la nation les principes de morale.

Si quelqu'un est profondément convaincu de cette nécessité, c'est nous. Oui, il faut une religion au peuple, une religion d'honnêteté, de travail, d'union, de courage, de fraternité; la religion du décalogue, surtout, une religion d'honneur, de respect et d'estime. Oui, nous la demandons avec fièvre cette religion qui redresse, qui grandit, nous la désirons profondément

enracinée dans le cœur du peuple. C'est le devoir social, capital d'un gouvernement. Mais cette religion a-t-elle un rapport avec les cérémonies, les mystères, les dogmes que les religions connues pratiquent et enseignent? Ces questions-là regardent chaque individu et non l'État.

Non seulement l'État solde les ministres; mais il fait et entretient les églises, les temples, s'occupe des nominations dans la hiérarchie sacerdotale, puisque ce sont ses employés; il fait plus, il force les instituteurs, ces sérieux auxiliaires, à apprendre aux enfants un credo en dehors duquel il n'y a pas de salut. Il faut que ces dévoués instructeurs du peuple fassent apprendre à la jeunesse l'*Histoire sainte*. *La fable du fruit défendu* n'est guère morale, et *le peuple hébreu protégé par Dieu*, ce créateur de tous les êtres, pour massacrer les Philistins à sa plus grande gloire, n'inspire pas un sentiment bien élevé de la justice céleste. Et cet âge du monde, ces six mille ans de la création, que deviennent-ils quand le jeune homme apprendra la géologie et que la science lui démontrera qu'il faut quarante mille ans pour former un bloc de charbon? Non, ce n'est pas au maître d'école à faire répéter le catéchisme, non il ne doit pas recevoir une mission officielle pour bourrer l'esprit de ses élèves de tous ces mystères incompréhensibles d'un seul Dieu en trois personnes, de paradoxes comme celui de l'incarnation dans le sein d'une femme, vierge et mère tout ensemble, de ce nouveau dogme proclamé en plein dix-neuvième siècle: que sainte Anne a conçu la mère du Christ sans péché. Que répondriez-vous au bambin s'il venait vous

demander: « Comment l'a-t-on su? » vous seriez certes bien embarrassé. Vous lui parlez de la foi, la foi n'est pas une preuve, c'est une confiance; tout le monde ne l'a pas, l'esprit humain est chercheur, il ne croit profondément que ce qui lui a été démontré. Les religions n'ont rien à faire à l'école.

Voulez-vous, prêtres, que nous vous disions pourquoi vous tenez tant à ce que l'on vous confie la jeunesse? Nous allons le faire et on verra que vous êtes l'entrave la plus formidable à la question sociale et que la soutane sera peut-être la plus longue à déraciner.

A cette religion de fraternité que vous avez reçue des apôtres, vous avez substitué la plus formidable association: un communisme comme jamais l'homme n'en verra de semblable. Il est tellement enraciné, qu'il a survécu à toutes les tourmentes; après des siècles, il est vivace, très vivace au milieu des peuples civilisés qui ne peuvent se débarrasser complètement de ces formes dans lesquelles ils ont été élevés; ce qui prouve la puissance de son organisation, ce chef-d'œuvre incomparable. Pourquoi cette force? C'est parce que vous avez pris l'âme du peuple et que vous l'avez atrophiée avec des superstitions. Vous poursuivez avec une persévérance implacable un but, la domination universelle.

Vous avez un moyen, la religion; une discipline, l'obéissance aveugle; une méthode infailible, l'abrutissement; vos sujets, la femme et l'enfant.

L'homme dit à sa compagne: « Pense à la vie; » la femme qui sort de vos mains lui dit: « Pense à la mort. »

Au travailleur courbé sous la misère, vous dites : « Ayez confiance dans la bonté divine ; craignez les feux de l'enfer ; pensez au ciel ; » l'esprit du siècle lui répond : « Instruisez vous, unissez-vous et travaillez. » L'instruction et l'union de vos fidèles ignorants, voilà votre destruction certaine. Vous le sentez si bien, en présence du progrès qui gagne même quelques-uns de vos éminents membres, que vous allez proclamer l'infailibilité du pape pour essayer de rattraper la force qui vous échappe.

Non, ce que vous enseignez au peuple n'est pas fait pour le grandir, mais pour l'abrutir. Non seulement vous ne rendez pas les services pour lesquels la nation vous paie, mais vous produisez l'effet contraire. Vous avez la main partout, vous dirigez, vous dominez dans les hautes sphères gouvernementales, mais vous n'avez plus le souffle assez puissant pour éteindre ce grand flambeau qui doit vous consumer et vous faire disparaître : le progrès. La lumière et la liberté, voilà ce qui doit vous détruire.

Une autre entrave que nos sublimes nomment la toge a des conséquences peut-être non moins actives que les deux précédentes.

Nos magistrats sont chargés d'appliquer la loi. Le profond respect dont ils sont entourés est une preuve que le peuple est profondément pénétré de l'importance de cette sécurité sociale, la justice. Cependant tout le monde sait que des personnages importants peuvent influencer la magistrature, surtout dans les questions politiques. Et dans les campagnes, qui n'a pas entendu

le paysan prôner tel ou tel personnage parce qu'il a fait exempter son fils de la conscription, ou dire qu'on lui a donné un coup de main dans un procès. Aussi les travailleurs vous disent très bien en parlant d'individus sous le coup de la loi, mais protégés par une main puissante : « Il n'y a pas de danger qu'il soit condamné, il connaît quelqu'un qui a le bras long. » Pour eux, celui qui n'a pas de protection et pas d'argent, ne peut se faire rendre justice. Cependant tous les Français sont égaux devant la loi.

Ces idées qui ont cours parmi le peuple ne sont pas exagérées ; la protection, cette lèpre éminemment française est cultivée et pratiquée ; ces coups de main, ces passe-droits sont très mauvais, ils accumulent dans l'âme des travailleurs des haines qui sont autant de puissants leviers dangereux dans les jours d'effervescence.

La justice est trop longue et ruineuse ; le dicton qu'il faut gagner dix procès pour être ruiné, est malheureusement une vérité. Pour remédier à ce mal, il faut deux choses essentielles : la magistrature élective et la gratuité de la justice. Nous savons bien que cette bonne institution, l'assistance judiciaire, rend de bons services aux travailleurs et surtout aux femmes de sublimes qui trouvent un recours contre le droit que la loi avait conféré à son mari. Mais ce n'est pas suffisant. Comment ! le travailleur qui n'a que sa journée, ne peut, faute d'argent se faire rendre justice ? S'il a droit cependant ? Il hésitera encore pour entamer son procès, il criera au privilège, il subira l'injustice et vous en ferez un exalté.

Voilà pourquoi les sublimes appellent ces trois institutions des lèpres capitales.

Le sabre, parce que l'armée prend au peuple ses enfants, les enlève au travail, démoralise la famille et augmente le nombre des déclassés.

La soutane, parce que la grande association le domine et l'abêtit.

La toge, parce que la justice est trop chère et ne possède pas la parfaite indépendance que donne l'élection. et que le favoritisme est encore une puissance.

C'est l'avis de tout le monde qu'il y a à faire pour modifier ce qu'il y a de défectueux pour la société dans ces trois institutions, et que le moyen d'y arriver, c'est de commencer.

Il ne faut pas attendre; attendre en politique est un crime social.

Si vous craignez des perturbations trop vives en présence de mesures radicales, faites-les progressivement, mais faites-les.

Pour l'armée, diminuez tous les ans dix mille hommes; organisez par contre dix mille citoyens; dans quelques années, vous obtiendrez le résultat désiré.

Pour la soutane, dégagez-vous, laissez la liberté pleine et entière, organisez un système d'instruction primaire intelligent et qui devienne général; que l'instituteur, au lieu d'être à la remorque du goupillon, soit, avec le maire, le plus honoré de la commune. Vous verrez dans quelques années diminuer l'influence de la fameuse puissance, qui ne vous soutient qu'autant que vous faites ses affaires; vous n'aurez plus de ces déci-

sions municipales, attentives à la liberté (1), et que les conseillers municipaux ne prennent, que parce que monsieur le curé le veut et qu'il a le bras long.

Pour la toge, abandonnez au suffrage universel ce souverain reconnu aujourd'hui (2), le soin de nommer les magistrats; supprimez ces lenteurs décourageantes et surtout ces monceaux de papiers timbrés qui coûtent si cher le kilogramme; il y en a au moins les deux tiers de trop; simplifiez les lois; elles sont si nombreuses, qu'il n'y a pas un avocat, un jurisconsulte qui en connaisse le quart; diminuez cette armée de paperassiers qui s'ennuient dans les nombreux bureaux administratifs; rémunérez bien ceux qui resteront et demandez-leur du travail et de l'obligeance pour le public. Alors

(1) Nous tenons à citer un fait très ordinaire qui vous montrera la puissance de la griffe ultramontaine. En 1847, nous quittions un petit village de la Franche-Comté, où nous sommes nés; après treize ou quatorze années de vie parisienne dans la grande fournaise de la besogne, nous choisîmes le jour de la fête patronale, le grand saint Maurice et ses compagnons qui se fête en septembre, pour aller nous retremper; trop heureux, nous nous réjouissions de voir nos braves compatriotes s'ébattre sur le pré, comme autrefois; il était deux heures, les jeux, les banquets, les musiques se taisaient; nous avisâmes le garde champêtre, qui nous dit que la fête ne commençait qu'après vêpres, tels étaient la décision et les ordres: nous ne pûmes rien répondre, mais mentalement nous nous dîmes: bienfaisant régime impérial, je te bénis, maintenant, paysans franc-comtois, chantez la liberté.

(2) Quand on pense que les ministres de Louis-Philippe se sont laissé renverser pour avoir refusé le suffrage universel, on est fixé sur leur capacités, quand on a pu juger les résultats obtenus par le gouvernement impérial, par la savante manœuvre de cet ignorant et maladroit enfant qui finira par marcher.

le travailleur qui sera obligé de passer à tous les guichets pour ses affaires ne trouvera plus cette indifférence de certains commis qui font si bon marché de leur temps.

Citons un exemple : Un compagnon dut se rendre un jour à un ministère pour faire régulariser des pièces. A dix heures précises, il était là ; l'employé arriva, leva son guichet, prit son journal et son petit pain. Notre travailleur lui présenta les pièces et détailla l'objet de sa demande.

« C'est bien, répondit le personnage ; » et il continua à lire et à manger.

Un quart d'heure après, l'ouvrier lui dit : « Je suis là, monsieur.

— Je sais bien que vous êtes là. » Un autre quart d'heure se passe ; alors, indigné de voir l'individu continuer à lire, il l'apostropha :

« Êtes-vous là pour me signer mes pièces ou pour lire votre journal ? »

Une altercation s'ensuivit ; l'ouvrier sut se contenir, et alla trouver le chef qui adressa de justes observations à son subalterne.

Mais supposez un fils de Dieu ; il n'aurait pas eu cette sagesse et se serait fait arrêter ; probablement ce cas s'est présenté. Vous devinez l'effet produit sur les camarades par une arrestation ainsi motivée ; admettez une révolution et vous verrez ce que ce compagnon est capable de faire. Que de haines et de désirs de vengeance se sont accumulés dans l'âme des travailleurs, haines et désirs de vengeance provoqués par ces tyranneaux aux petits pieds.

Oui, il faut que tous les fonctionnaires qui sont en contact direct avec le public (1) soient choisis parmi les plus patients, les plus bienveillants ; ils doivent être animés de sentiments d'abnégation et d'obligeance pour être en rapport avec un public qui se compose de tempéraments si divers.

Voyez un employé de mairie hautain, dur, suffisant, recevoir un travailleur, presque toujours ignorant, qui vient réclamer des pièces, soit pour un mariage ou pour tout autre objet ; s'il lui manque quelques documents, au lieu de les lui spécifier avec bonté, lui dire brusquement : Il me faut ça ; et à toutes ses questions ne donner que des réponses sèches ; il va, il vient ; il ne sait pas. Quelle différence avec cet employé bienveillant qui l'accueille avec douceur, lui explique ce qu'il faut faire, comment il doit s'y prendre. Entendez le travailleur dire du premier : « Il n'y a qu'un tas de mufes là-dedans ; » mais pour l'autre : « A la bonne heure, voilà un bon garçon, il fait bon avoir affaire à lui. »

Certes l'administration recommande la bienveillance, l'obligeance à ses employés ; mais allez donc rendre doux un individu violent ; il faut les choisir spécialement.

Un travailleur qui a passé par les mairies, les tribu-

(1) Ce que nous disons des fonctionnaires en rapport avec le public s'applique plus spécialement aux directeurs de nos établissements publics, mairies, hôpitaux, écoles, etc., etc.... Ainsi un directeur nous parlant des cent élèves qu'il recevait tous les ans, nous disait qu'il y en avait au moins cinquante à renvoyer à leurs parents ; il vient d'être décoré, ce paternel directeur, qui disait à la mère d'un élève : Si vous voulez m'embrasser, je permettrai à votre fils de sortir. Non, de pareils misérables ne sont pas faits pour inspirer le respect.

naux, les administrations en un mot, revient toujours avec une certaine quantité de fiel dans l'âme. Aussi tout ce que le gouvernement fera pour diminuer les démarches et faciliter aux travailleurs l'exécution des devoirs sociaux qu'ils sont obligés de remplir dans la vie, sera un énorme bienfait.

Voilà, à notre avis, l'ensemble des réformes à apporter dans la société pour faciliter la solution de la question sociale. Ce que nous demandons au gouvernement, c'est qu'il gouverne le moins possible; qu'il laisse à l'initiative individuelle tout ce qui n'exige pas strictement son action, et dans ce cas même, qu'il lui facilite, au lieu de l'entraver par une série de mesures, l'accomplissement de ses devoirs.

Nous repoussons donc comme antisocial, tout gouvernement qui veut que l'État soit tout et l'individu rien.

Ces régimes sont à notre avis l'éteignoir universel.

De tous les systèmes proposés de nos jours, les plus dangereux sont ceux qui réclament et exigent, pour se réaliser, l'intervention du pouvoir; pour ses créateurs, la direction de l'État, et les ressources de l'impôt pour exécuter leurs systèmes et expérimenter sur la société toute entière.

La science économique repousse absolument toutes les combinaisons de tutelle, de dictature qui, sous une forme ou une autre, se proposent d'assurer la prospérité collective au moyen d'un amoindrissement des droits, et d'un assujettissement des facultés de l'individu. Elle trouve que le gouvernement est assez chargé de besogne, quand il fait exécuter les lois, maintient

l'ordre et la justice et donne l'instruction au peuple, sans qu'on lui impose encore la tâche impossible de distribuer la richesse et de procurer le bonheur commun.

Ceci dit; commençons par le premier devoir social du gouvernement, celui de nous préparer des sujets pour la solution de notre problème.

Examinons comment il faut faire des apprentis.

XXI

LES APPRENTIS

Plus d'apprentissage dans les ateliers.
C'est l'apprentissage qui fait l'homme.

Jeter un pont sur la Manche pour relier l'Angleterre au continent, serait un travail matériel, immense et possible, qui demanderait énormément de capitaux, de soins, d'étude et de persévérance, en un mot une lutte gigantesque de l'homme avec les éléments; pour mener à bonne fin cette énorme besogne, une fois sérieusement arrêtée, tout serait mis à contribution : sciences, expériences, intelligences, puissances, moyens de toute sorte; avec le temps, et malgré les déboires les plus imprévus, on y arriverait.

Un pareil résultat serait superbe.

Faire des hommes est, au point de vue moral et social, un grand travail, doublé d'une grande mission,

d'un noble but, difficile, lent, mais possible. Arriver à ce résultat si impérieux, si désiré, ce ne serait plus seulement superbe, mais grandiose, splendide, admirable, rassurant et chrétien. Or, pour cela que faut-il? Apporter la même persévérance, les mêmes ressources, la même opiniâtreté que vous apporteriez dans le travail matériel, colossal dont la réussite ne fait aucun doute.

Question sérieuse s'il en fut; constituer une éducation qui développe l'âme d'abord, l'intelligence ensuite; faire entrer dans les mœurs, imprimer dans le cœur des jeunes générations, ces beaux sentiments qui élèvent, le respect des grandes et belles choses, développer la dignité qui grandit, qui monte, qui réconcilie l'homme avec lui-même dans les désastres, en faire des cœurs qui croient à la vertu, qui la pratiquent, l'honorent, la glorifient et l'admirent : voilà une autre entreprise sérieuse et difficile.

Entraver, arrêter, guérir, si c'est possible le mal que nous vous avons fait toucher du doigt, c'est ce que nous vous dirons dans les chapitres suivants, concernant les travailleurs faits. Mais pour les jeunes natures, nous ne devons pas laisser se creuser ces ornières que le vice et les mauvaises habitudes ont tracées dans le cœur des aînés, car on ne les comble jamais, ou du moins très difficilement.

La première condition pour préserver la jeunesse, c'est de l'instruire; et plus la somme d'instruction sera grande, plus la solution sera facile. L'intelligence de l'homme est un rouleau indéfini qui se déroule par

l'instruction ; plus la page est grande, plus les moyens sont nombreux. L'instruction représente les machines qui servent à façonner un homme vite et bien.

Malgré les résistances intéressées et les plus énergiques de certaines personnes qui n'ont trouvé dans le développement intellectuel que le chemin des dégradations, nous sommes convaincu, appuyé sur des preuves incontestables, que ces résistances proviennent non de l'instruction, mais de nos déplorables mœurs. Voyez en effet le plus humble laboureur, s'il remarque chez son enfant une belle écriture ou quelques dispositions pour l'arithmétique, vite il fait des sacrifices, non dans le but d'en faire un agriculteur instruit, — pour lui un cultivateur est une bête de somme qui en conduit d'autres ; on est toujours assez savant pour labourer ou ferrer des chevaux, — mais pour le pousser sur la route où vous rencontrez tous les déclassés, qui donnent raison aux arguments cités plus haut. Mais s'il comprenait que plus un travailleur est instruit dans une partie, plus il y apportera son intelligent concours, et plus cette partie se développera ; si chaque père de famille était bien pénétré que les connaissances que son fils aura acquise en physique, en chimie, dans le dessin, voire même en musique, ne l'empêchent pas d'en faire un ouvrier ; alors vous verriez l'abîme des déceptions se fermer petit à petit.

Qu'arrive-t-il avec nos mœurs actuelles ? Prenez un père de famille sensé et ayant quelque aisance ; qu'il vienne dire à son fils : Tu as maintenant quinze ans, tu ne retourneras plus à l'école ; je veux te faire appren-

dre un métier ; d'abord, parce que, lorsqu'on sait un métier, on devient un homme solide, ensuite, parce que si tu es intelligent et laborieux, tu pourras te faire une position, et celles qu'on se fait soi-même sont bonnes et durables. Certes, il tiendrait là un raisonnement sage. Mais la mère, les grands parents, les tantes, les oncles, etc., etc..., interviennent : « Ah ! c'était bien la peine de lui faire faire des études pour en faire un ouvrier ; ne voilà-t-il pas une belle perspective ! »

La femme boude, les parents murmurent : « On voit bien qu'il n'aime pas son fils. » L'homme faible cède : « N'en parlons plus ; il sera avocat ou médecin, notaire ou vétérinaire ; à moins que vous ne vouliez pas vous séparer de lui ; alors vous en ferez une gélinotte ou un ours.

Si vous êtes surpris du gros chiffre des déclassés, soyez justes, n'en accusez pas l'instruction.

Voyons comment l'on fait actuellement les apprentis.

Les ouvriers qui ont des enfants (ce bien ne manque pas), s'ils se respectent et s'estiment, mutuellement, s'appliqueront à ne leur donner que des exemples de vertus (le bon exemple est fructueux pour les enfants) ; comme il y a ordre et économie dans le ménage, la mère consacra tous ses soins à leur éducation ; ils seront l'objet des bonnes attentions qu'une mère dévouée peut seule donner.

Aussi l'école est fréquentée régulièrement, le soir, le père fait répéter les leçons, surveille les devoirs, et s'instruit même. Mais à douze ans, il faut entrer en ap-

prentissage. Le contrat est passé. Tous les dimanches, l'enfant vient se retremper dans les caresses et les bons exemples de ses parents. Le commencement est excellent, voyons ce qu'il va faire. Tout le monde sait que c'est à l'âge de la puberté que l'intelligence s'assimile le plus facilement les bonnes ou mauvaises choses, et les vices pris à cet âge sont les plus enracinés. Ainsi, une mauvaise éducation jusqu'à douze ans peut encore se redresser facilement, mais celle prise de douze à dix-sept est inextirpable.

C'est donc l'apprentissage qui fait l'homme.

Supposons le fils de l'ouvrier dans un atelier ou il n'y ait que des ouvriers, et que le patron n'ait que lui comme apprenti. On lui montre les premiers éléments, très bien; on lui donne une pièce à faire; l'enfant sait bien qu'il ne peut pas la faire comme l'ouvrier, son voisin et professeur, il travaille machinalement, il lui manque l'émulation, ce puissant levier de l'apprentissage. Prenez dix jeunes gens, donnez-leur à chacun la même pièce à faire, et vous verrez la différence dans l'activité et dans le désir de mieux faire que son voisin. L'apprentissage sans l'émulation est un apprentissage qui se traîne. Mais les travaux augmentent, le patron embauche du monde, un sublime vient; un bon professeur de plus. Quelques jours après, trois, quatre ou cinq sublimes et vrais sublimes; l'éducation se perfectionne; attendez, vous verrez le sujet qu'ils vous fabriqueront.

Il y a quelques natures exceptionnelles qui résistent, l'exemple des parents, les bons instincts aidant. Les cas sont malheureusement très rares, et nous n'avons

jamais pu nous expliquer cette résistance en présence des procédés infaillibles des sublimes. Mais quand les parents sont sublimes eux-mêmes, les enfants, pour eux, c'est la gêne, la misère; la mère est obligée de travailler pour faire face aux besoins les plus pressants, pendant que son homme fait le crâneur aux assommoirs. A peine peuvent-ils marcher, qu'on les met à l'asile, ou on les confie à quelque vieille femme. Ils grandissent, on en envoie quelques-uns à l'école, qu'ils s'y rendent ou non, c'est fort indifférent; à dix ou douze ans, le sublime trouve que le *feignant* peut bien gagner le pain qu'il mange, on le met chez un fabricant qui lui donne un franc ou un franc vingt-cinq par jour pour faire un métier abrutissant, dix ou douze heures par jour; et il faut qu'il rapporte ce qu'on lui donne, sinon les taloches marchent. Voyez-vous ce petit être attelé, pendant douze heures, après un découpoir; comme il respire la santé! ces petites figures livides vous donnent le frisson. Il grandit ainsi dans ce milieu; à quinze ans, il envoie *dinguer* ses parents, s'il n'est pas à la Roquette ou à la Conciergerie.

Le matin, la mère lui donne un morceau de pain et quelques sous; dans les environs des ateliers, sur les trottoirs vous remarquez des groupes de jeunes gens jouant à pile ou face l'argent de leur déjeuner, et souvent leur morceau de pain; ce sont des fils de sublimes qui *tirent une loupe* et travaillent pour l'avenir. Certains sublimes simples placent leur fils en apprentissage pour quatre ans, par exemple, à une condition, c'est que le patron se chargera de tout; c'est un dé-

barras. Au bout de deux ans, le père sait que son fils commence à ne pas mal travailler, et qu'il pourrait gagner sa vie, il cherche une querelle au patron; et les prud'hommes sont appelés à statuer. Souvent les sublimes sont condamnés à continuer l'apprentissage, après enquête faite par un prud'homme; mais quelquefois aussi, ces griefs allégués sont légitimes. Il y a des patrons qui prennent des apprentis pour en faire des domestiques, des bêtes de somme, de cinq heures du matin à neuf heures du soir. Aussi, tous les prud'hommes ont pris la surveillance de certains apprentis, et s'assurent que les patrons leur montrent bien leur métier.

Dans la mécanique on fait peu d'apprentis, c'est la province qui comble les vides. On prend des jeunes gens et on les paie, c'est plus commode, on n'a pas de responsabilité et ça rapporte. Du moment qu'ils font leur besogne, peu vous importe qu'ils fument, qu'ils chiquent, ce n'est pas votre affaire, il sont considérés comme les autres travailleurs. Nous vous assurons qu'ils sont précoces pour tout, pour le travail comme pour les vices. L'espièglerie du gamin de Paris est proverbiale, elle se développe dans l'atelier; un fait :

Un patron avait confié une mortaise à faire, dans une grande et mince poulie, à un jeune apprenti passionné pour le théâtre; pensant sans doute au dénouement d'*Antony*, qu'il avait vu jouer la veille, il brisa la frêle poulie; le patron, fort mécontent, survint, le gourmanda vertement. Le gamin se reculant d'un ton tragique, lui dit : « Elle me résistait, je l'ai assassinée. » Le patron ne put s'empêcher de rire.

Quand ils font rire, c'est bien; mais écoutez la conversation de cet apprenti, que sa maigreur effrayante a fait appeler le *Fils du squelette*, racontant ses prouesses du lundi, il avait à peine seize ans; un sublime le questionnant :

« Qu'équ' t'as donc fait hier, t'as l'air tout *gondolé* (1)? »

— N' m'en parle pas, nous devions aller hier avec *Tripe sèche, Frit dans l'huile et Saute dans le beurre*, voir jouer le *Glacis de lance* et la *Rigolade f... le taf* (2), au théâtre, ils ont mieux aimé aller à la *Patte de chat* (3), mes articulations sont *grippées* (4). »

Le sublime en riant :

« Tas de crapauds ! »

Le gamin reprenant :

« C'est rien *toc* (5), ma vieille, pour chacun vingt ronds (6), nous avons vu Ida, la femme à la bouteille, ça passait comme une lettre à la poste; c'est rudement rigolo, nous n'avions pas encore vu ça. »

Ne vous semble-t-il pas entendre un libéré des chiourmes de Toulon; c'est rigolo tout de même, cette infecte exhibition. Il est impossible à Paris d'avoir d'autres résultats, quand on sait qu'il y a soixante pour cent de sublimes dans les travailleurs.

Le sublimisme est une greffe qui prend toujours sur

(1) Mal fichu.

(2) Le verre d'eau, et la joie fait peur.

(3) Maison de prostitution.

(4) Une pièce est grippée quand elle ne peut plus fonctionner.

(5) Drôle.

(6) Vingt sous.

de jeunes sujets, c'est comme un fluide, il pénètre quand même; quels que soient les soins de certains patrons consciencieux, la lèpre finit presque toujours par tomber sur les apprentis.

Ceci ne veut pas dire que nous excusions les négligences, les dédains de certains patrons qui précipitent les apprentis dans le gouffre. Non! mais tout ce que l'on peut leur demander est insuffisant pour les garantir.

Ce qu'il faut, c'est l'apprentissage dans l'école professionnelle, là vous formerez des hommes tout en faisant des ouvriers. Nous sommes de l'avis du grand philosophe Rousseau, nous pensons que tous les hommes devraient connaître un métier, riches ou grands, pauvres ou petits. Pour nous, un homme qui connaît un métier est étayé. Qu'une catastrophe le ramène à zéro, il a encore dans les mains cent sous par jour. Prenez un membre de la pléiade des gens à place; le voilà sur le pavé; ils sont cent pour une position, la misère arrive, il descend dans la cuvette (1). Un métier, c'est la colonne vertébrale de la dignité. Oui! que toute la jeune génération apprenne un métier; que tous les hommes aient goûté aux difficultés et aux satisfactions du travail manuel; c'est une pharmacie qui est ouverte dans tous les pays.

Nous entendons le ricanement de ces vieilles nobles étiolées, suite de races qui suent le scrofule à pleines cuillerées et qui meurent d'anémie faute d'exercice. Il ne faut pas, parce qu'on descend des Croisés, croire

(1) Voir au chapitre du vrai sublime.

qu'il suffise de se draper à l'antique dans ses écussons, ou de récurer ses vieilles ferrailles pour être quelque chose dans le siècle du travail. Dans cinquante ans, tout cela dormira au musée de Cluny. Maintenant, de la besogne de toutes les façons, sans cela, rien.

Mais voyez-vous monsieur le vidame consacrant quelques heures par jour à salir des ongles rosés; mais où serait le mal? Il y a des métiers qui pourraient satisfaire cette coqueluche que vos ancêtres vous ont cédée; il y a des métiers soi-disant beaux. Tout en apprenant le latin et le grec, est-ce que le fils du prince tel ou tel croirait descendre en consacrant quelques instants de son temps à apprendre la ciselure ou la bijouterie, l'horlogerie, l'orfèvrerie ou l'optique? pensez-vous que ces exercices lui donneraient les pâles couleurs et que cela nuirait au développement de la soi-disant noblesse de France? Nous en avons vu de beaux échantillons aux courses ou sur le boulevard; il en faudrait au moins deux pour remplir le blindage de François I^{er} (1), qui est au Louvre. Un bijou à retourner serait peut-être trop lourd pour ces pâles machines dont tous les joints *ferrailent*, et vous voulez qu'elles tiennent la pression que réclame ce siècle; est-ce que son cœur a de la course, à ce petit crevé, est-ce que son intelligence se développe avec ses occupations; il ne connaît que le banc de *Terre-Neuve* (2), les

(1) Armure de François I^{er} au musée des Souverains, salle spéciale où vous trouvez le chapeau, la tabatière, le rasoir, la redingote grise, etc.... du choléra social du commencement du siècle.

(2) Voir au chapitre du sublime des sublimes.

courses, le bois et les bains. Ces petits vidés passent leur vie en compagnie d'intrigantes badigeonnées qui les finissent et les ruinent. Quel autre résultat si ces intelligences et ces capitaux étaient employés aux nobles et grandes choses ! De la dégradation de moins, de la grandeur et du bien-être de plus. Ne nous fâchons pas, madame la baronne, vous continuerez à apprendre à vos fils à faire quelques pirouettes dans un salon, à flûter leur voix ; ces petits talents de société leur serviront mieux pour leur avenir qu'un métier ; ce dont nous nous occupons ne vous regarde pas.

Nous ne nous serions pas étendu aussi longuement sur ce sujet, si dans les régions gouvernementales on ne tenait pas si grand compte de tous ces hochets, de tous ces titres et de l'argent, qui sont le thermomètre des positions. Or, quand les pieux sont battus, que les premières pierres sont posées au grand monument du travail, nous pensons que ceux qui sont placés pour diriger ou conseiller son long achèvement, auraient bien pu, sans déroger, le connaître.

Malheureusement, nous sommes, en France, assez simples pour croire que messieurs les marquis, ducs, comtes, etc., etc. (souvent nullités complètes), sont des hommes considérables parce qu'ils ont un nom et de la fortune, que nous les nommons députés pour faire nos lois et discuter toutes les grandes mesures économiques qui doivent nous grandir.

Ce que nous venons de dire s'applique à tous ceux qui sont à la tête, en un mot, à l'état-major général soit gouvernemental, soit administratif.

Examinons maintenant si un métier nuirait à ceux qui l'organisent, le surveillent, le font exécuter : l'ingénieur, l'architecte, le patron. C'est ici que le besoin se fait impérieusement sentir.

Mais nous direz-vous, est-ce que vous croyez que pour être bon et intelligent patron, architecte ou ingénieur, il est nécessaire de savoir forger une pièce ou ravalier un mur ? Non, mais nous pensons qu'ils seraient meilleurs.

Voyez-vous ce jeune homme, qui à vingt-cinq ans est bachelier ès-lettres, ès-sciences, très bien ; s'il était bachelier ès-travail, cela serait encore mieux. Son père veut se retirer des affaires, il lui cède son établissement ; il occupe quelques centaines de travailleurs ; son ingénieur, ses chefs d'atelier viennent lui parler de difficultés dans la besogne ; c'est de l'hébreu pour lui, il n'en a qu'une vague idée ; les ouvriers lui adressent des réclamations : « Voyez le contre-maître, ce n'est pas mon affaire. Quel attrait voulez-vous qu'il ait ? ce n'est pas dans son éducation.

Aussi que voit-on ? C'est que peu de fils succèdent à leur père. Et nous nous plaignons que notre industrie n'est pas la première du monde ! Voilà un ancien ouvrier qui a mis trente ou quarante ans à créer une importante maison industrielle ; il faut de grands capitaux pour la faire marcher ; s'il veut, après une longue existence consacrée au travail, prendre un repos justement mérité, il ne trouve pas d'acheteur assez riche pour reprendre son industrie ; on liquide ou la maison tombe.

Sur dix de ces industriels, huit au moins font appren-

dre à leurs fils toute autre chose que leur métier. La position dite libérale a seule de l'attrait pour eux. Ils veulent pour leur enfant un emploi qui le pose ; son fils lui fera plus d'honneur que s'il était comme lui travailleur industriel. Il abandonne à un autre le soin de créer à nouveau. Voilà une cause de notre infériorité.

Pour l'architecte et l'ingénieur, le besoin de connaître le métier est encore plus évident. Voyez-vous un ingénieur étudiant une machine, bonne comme principes et impossible comme exécution. Si dans ses études il avait été dirigé par l'expérience (1) acquise en pratiquant lui-même, le travail aurait été complet.

Nous n'aurons donc une bonne et sérieuse organisation du travail, que lorsque tous ceux qui le dirigent connaîtront, par la pratique même du métier, ses entraves et ses difficultés ; qu'ils sauront, de plus, concilier les exigences du travail avec les droits de l'humanité, et que, si pour le bon ordre de la maison, ils doivent établir un règlement, il sera basé sur la justice. Mais on ne sera profondément animé de ces sentiments que si l'on a été soi-même en présence des aspirations des travailleurs.

(1) Nous connaissons un ingénieur d'une grande administration, qui ne se rend pas une fois l'an dans les ateliers. Ce qu'il y a de plus renversant, c'est qu'il a fait faire les études d'une succursale où on a englouti des centaines de mille francs, et qu'il n'a visitée qu'une ou deux fois en passant. Si on pouvait tout raconter au sujet de ce personnage, on crierait à l'invraisemblance ; cependant il passe pour un ingénieur très distingué, et pourquoi ? Parce que c'est un pape-rassier habile qui tourne bien un rapport. Si on savait combien il y en a de ces célébrités de carton

Ces considérations suffisent pour établir d'une manière incontestable la nécessité de l'apprentissage par l'école professionnelle.

Il y a en France trois écoles professionnelles d'arts et métiers : l'une à Châlons-sur-Marne, les autres à Angers et à Aix ; il en est sorti, depuis leur création, environ douze mille élèves ; nous sortons d'une de ces écoles.

Examinons les résultats obtenus par ces trois écoles professionnelles par excellence. Elles ont produit de cinq cents à mille ingénieurs ou grands industriels, nous ne dirons pas distingués, mais les plus distingués entre tous ; — quinze cents à deux mille patrons de maisons qui, par leur organisation et leurs produits soutiennent dignement l'honneur de l'industrie. Quatre mille au moins sont les collaborateurs les plus actifs et les plus éclairés des grands établissements industriels. Les autres sont dans des ateliers ou bureaux d'études, où ils complètent par la pratique, et tout en apportant leur intelligente collaboration, leur apprentissage, en attendant que ce perfectionnement leur permette de suivre leurs aînés.

• Voilà ce qu'elles ont produit ; qui a jamais parlé de ces résultats ?

En 1850, des représentants du peuple (1) ont osé dire que les écoles d'arts et métiers étaient inutilement trop nombreuses et qu'elles ne produisaient que des découra-

(1) Il faut les vouer à l'admiration publique, ces législateurs qui demandaient la suppression d'une partie du crédit des écoles. Les principaux sont MM. Randot, Benoit d'Azy et Berryer. (*Séance des 26 avril 1850 et 26 juillet même année.*)

gés. Combien le digne défenseur des écoles, *M. Corne* (1), est vengé aujourd'hui, que la période d'activité industrielle que nous venons de traverser a permis aux élèves de montrer ce que l'on peut attendre de ces écoles professionnelles.

Tous les philosophes, les législateurs, les écrivains qui parlent de l'instruction n'ont pas l'air de se douter de leur existence; ils ne citent que l'école professionnelle de Mulhouse qui ait atteint le but; ils font valoir avec emphase les écoles que les grandes entreprises ont fondées : le Creuzot, Graffenstaden, etc., qui sont certes une amélioration, mais incomplète au point de vue moral, à cause du contact de l'apprenti et du travailleur fait. Quand en finira-t-on une bonne fois avec ces capacités plus grandes obtenues par l'apprentissage dans les ateliers. ?

Vous vouliez supprimer une école, parce que chaque élève coûtait à l'État trois mille francs; mais vous ne teniez donc nul compte de la dignité de la France. La nation ne regrette pas d'avoir inscrit trente à quarante millions à son budget, en soixante ans, quand elle a obtenu un pareil résultat. Prenez garde qu'en lui reprochant ces quelques millions qui l'ont grandie, elle ne vous demande compte de certains milliards que vous avez gaspillés pour l'abaisser.

(1) *M. Corne*, industriel dans le département du Nord, a bravement défendu les écoles, *MM. Charras* et *Dumas* l'ont fortement appuyé.

1^{er} vote : 353 pour le crédit réduit, 277 contre; 635 votants.

2^e vote : 210 pour le crédit réduit, 381 contre; 591 votants.

Mais ce qui nous confirme dans les bons résultats à obtenir des écoles professionnelles que nous réclavons, c'est que sur les douze mille élèves, il y en a au plus deux pour cent qui deviennent des sublimes.

Pourquoi? parce qu'on y entre à l'âge où l'homme se fait; parce qu'un esprit de droiture et de dignité domine; que l'émulation y est vivace, et qu'une fois sortis de l'école, les élèves retrouvent dans la Société amicale leurs anciens amis; l'émulation se continue, la fraternité se pratique, l'isolement n'existe pas, les chutes sont très rares.

Et vous voudriez que nous restions indifférents en présence du sublimisme qui croît, nous qui avons profité des bienfaits des écoles et qui avons pu apprécier leurs heureuses conséquences! Comment! trois écoles ont fait des hommes dignes, intelligents, de fils d'ouvriers, de paysans, de marchands, de négociants et d'industriels, et elles ne produiraient plus les mêmes résultats pour la génération présente! Nous nous sommes dit : Voilà le moyen, ce n'est pas un rêve, les résultats sont là, l'expérience est faite, il ne s'agit pas de le demander, il le faut.

Voyons ce que l'on fait dans ces écoles qui nous serviront de types, à quelques variantes près, dans le programme des études. On y travaille environ onze heures et demie par jour; sur ce total sept heures sont consacrées au travail manuel; ce n'est ni trop, ni trop peu; il ne faut pas que les jeunes gens se dégoûtent par un temps trop prolongé dans le travail manuel; si le temps consacré audit travail était plus court, on arriverait difficilement au but de faire des ouvriers.

L'autre partie du temps est consacrée aux mathématiques, au dessin, à la grammaire, à l'écriture, à la comptabilité (1).

Et vous pensez que c'est avec un pareil programme que l'on peut faire des demi-savants et des découragés ! L'expérience démontre que cette pensée est absurde.

Nous avons dit que le gouvernement avait des devoirs sociaux à remplir ; le premier de ces devoirs envers les travailleurs, c'est de les instruire en les moralisant, au moyen des écoles professionnelles ; le deuxième, c'est de leur rendre la justice prompte, facile et gratuite.

Nous voudrions pouvoir nous passer du gouvernement pour arriver aux résultats que nous entrevoyons, mais en présence de l'indifférence, et surtout du manque d'habitude que nous avons dans les questions d'entente et d'initiative, nous demandons au gouvernement ces deux devoirs.

Si ceux qui nous gouvernent, quels qu'ils soient, veulent fermer l'ère des bouleversements, il faut qu'ils entrent franchement et grandement dans la voie de l'éducation et de l'instruction (2).

Cette conviction admise, il faut au premier exercice du budget inscrire trente millions pour la création dans les environs de Paris de dix écoles professionnelles pour les métiers qui occupent le plus de travailleurs. Les deux premiers crédits serviront à la construction

(1) L'histoire de France, non écrite par un encenseur, serait très urgente dans les écoles.

(2) Nous ne parlons pas de l'instruction primaire ; il est trop évident que tous les enfants doivent la recevoir.

des écoles, les seconds seront applicables à la formation des apprentis. Tous les ans le budget augmentera le crédit appliqué aux écoles professionnelles pour en accroître annuellement le nombre, une ou deux à la fois, soit à Paris ou dans les centres de métiers spéciaux, jusqu'à ce que toutes les industries aient leur école d'apprentissage.

Nous donnons un aperçu des dix premières écoles à fonder (1), nous donnerons ensuite le programme d'admission et des études :

1^{re} école professionnelle. — A Clichy ou à Asnières.

DU FER

<i>Division des métiers.</i>	{	1 ^o Ajusteurs, monteurs ;
		2 ^o Forgerons ;
		3 ^o Chaudronniers, tôliers ;
		4 ^o Serruriers.

Durée de l'apprentissage : trois ans.

Études spéciales en dehors du programme : la cinématique, le croquis et le dessin des machines. Sciences enseignées à des doses proportionnées à l'âge des apprentis.

2^e école professionnelle. — A Saint-Ouen ou à Saint-Denis.

DE LA FONTE

<i>Division des métiers.</i>	{	1 ^o Modeleurs pour la pièce mécanique, modeleurs pour la pièce d'ornements ;
		2 ^o Mouleurs, fondeurs.

Durée de l'apprentissage : trois ans.

(1) Cette nomenclature n'est qu'un aperçu ; certaines modifications peuvent y être apportées.

Études spéciales : la minéralogie, dessin linéaire et d'ornements.

3^e école professionnelle. — A Nogent-sur-Marne ou à Joinville-le-Pont.

DU BOIS

Division des métiers. { 1^o Menuisiers ;
2^o Ébénistes dans le meuble ordinaire ;
3^o Ébénistes dans le meuble de luxe ;
4^o Sculpture sur bois et ornements.

Durée de l'apprentissage : trois ans.

Études spéciales : essence des bois, dessin linéaire et d'ornements.

4^e école professionnelle. — A Charenton ou à Saint-Maur.

DU BRONZE

Division des métiers. { 1^o Mouleurs, fondeurs, fondeurs de cloche ;
2^o Racheveurs ;
3^o Monteurs ;
4^o Ciseleurs.

Durée de l'apprentissage : trois ans.

Études spéciales : sur la composition des métaux employés, dessin d'ornements.

5^e école professionnelle. — A Boulogne ou à Meudon.

DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Division des métiers. { 1^o Ouvriers travaillant dans le piano ;
2^o Instruments en cuivre ;
3^o Instruments en bois ;
4^o Luthiers.

Durée de l'apprentissage : quatre ans.

Études spéciales : la musique, dessin d'ornements et linéaire.

6^e école professionnelle. — A Bicêtre ou à Montrouge.

DU CUIR

Division des métiers. { 1^o Tanneurs ;
2^o Corroyeurs ;
3^o Mégissiers ;
4^o Cordonniers.

Durée de l'apprentissage : trois ans.

Études spéciales : sur le cuir, le tan, un peu de chimie, dessin linéaire.

7^e école professionnelle. — A Courbevoie ou à Suresnes.

DU VÉHICULE

Division des métiers. { 1^o Charrons ;
2^o Carrossiers en caisses ;
3^o Carrossiers en ferrures ;
4^o Selliers, harnacheurs (1).

Durée de l'apprentissage : trois ans.

Études spéciales : sur tous les véhicules anciens et modernes, le dessin linéaire et d'ornements.

8^e école professionnelle. — A Auteuil ou à Billancourt.

DU VÊTEMENT

Division des métiers. { 1^o Tailleurs ;
2^o Gantiers ;
3^o Chapeliers ;
4^o Fourreurs.

Durée de l'apprentissage : trois ans.

(1) Cette partie se rattachant plus au véhicule qu'au cuir, nous l'avons placée dans cette école.

Études spéciales : sur les vêtements anciens et modernes, dessin académique et d'ornements.

9^e école professionnelle. — A Ivry ou à Choisy.

DE LA BIJOUTERIE ET DE L'ORFÈVREURIE

Division des métiers. {
 1^o Bijoutiers en or et argent ;
 2^o Bijoutiers en doré, en doublé et en plaqué ;
 3^o Bijoutiers en corail, en écaille et en jais ;
 4^o Orfèvres ;
 5^o Lapidaires.

Durée de l'apprentissage : quatre ans.

Études spéciales : sur les pierres, les métaux employés, un peu de chimie, dessin d'ornements.

10^e école professionnelle. — A Vanves ou à Issy.

DE L'OPTIQUE

Division des métiers. {
 1^o Lunettiers ;
 2^o Ouvriers dans l'instrument de mathématiques ;
 3^o Ouvriers dans le baromètre, le thermomètre ;
 4^o Ouvriers dans la longue vue, la jumelle, le télescope.

Durée de l'apprentissage : quatre ans.

Études spéciales : physique, cours sur la lumière, dessin linéaire.

A côté de ces dix écoles, on peut, chaque année, compléter celles qui manquent : la lampisterie, la ferblanterie, la reliure, la gravure sur bois et sur métaux, la passementerie, la lithographie, la typographie, etc., etc.

Voyons maintenant le programme d'admission.

Les écoles professionnelles sont gratuites, la pension et le trousseau sont aux frais de l'État (1).

Tout jeune Français ayant douze ans révolus, au moins, et quatorze au plus, peut y être admis par voie de concours ; cette forme est pour le commencement.

Une commission sera chargée, le 1^{er} septembre de chaque année, d'examiner les candidats, les classer par rang de mérite et déclarer leur admission.

La rentrée se fera le 1^{er} octobre suivant.

Le candidat devra savoir lire, écrire et connaître les quatre règles de l'arithmétique et le système métrique. Ceux qui voudront être interrogés sur leurs connaissances en dehors du programme pourront le faire savoir, il leur en sera tenu compte pour le classement.

Ce programme, fort simple, peut être facilement rempli par un jeune garçon de douze ans.

Tous les instituteurs, payés par l'État ou privés, sont chargés de tenir un programme à la disposition des parents qui devront, avant le 1^{er} juillet, avoir fait inscrire leurs enfants comme candidats à la mairie de leur arrondissement.

Le programme des études sera moins élevé que celui des écoles d'arts et métiers ; mais pour la distribution des heures de travail et du travail, il sera la même. Puisque nous avons des modèles, il est inutile d'entrer dans de plus amples détails.

Examinons les objections, elles sont nombreuses.

(1) Nous pensons qu'un apprenti coûterait à l'État deux mille cinq cents francs. Nous nous occupons de ce sujet.

La première est la plus difficile à vaincre, c'est celle d'inscrire au budget trente millions. Mais un pays qui vit avec un armement ruineux, dont la dépense se chiffre par centaines de millions (1), armement destiné à faire exécuter les idées et les caprices d'un seul, plutôt qu'à faire respecter la nation; un pays qui pour une seule guerre vote d'enthousiasme un milliard, lorsque le résultat le plus net et le moins incontestable de cette guerre est d'enlever à l'agriculture, à l'industrie, au commerce et aux arts les hommes les plus valides et les mieux constitués, pour les livrer à une mort presque certaine; ce pays reculerait devant une dépense de trente ou quarante millions destinés à assurer l'avenir de la France et à la placer, par son industrie, à la tête de toutes les nations de l'Europe.

Mais vous ne savez pas qu'avec ce milliard on aurait pu créer des masses d'écoles professionnelles et les doter pendant vingt ans, et que l'on aurait la plus intelligente et la plus morale organisation de travailleurs qui se soit jamais vue. Ce n'est pas cette vraie gloire que veulent nos députés, il leur faut la soi-disant gloire dont le piédestal est un monceau de cadavres.

(1) *Grosso modo* un soldat coûte au budget mille francs par an; un apprenti coûterait deux mille cinq cents francs; mille soldats de moins, quatre cents apprentis de plus. Battrions-nous des mains si un jour nous avons une Chambre législative qui vienne dire: au lieu de demander cent mille hommes à la nation, nous voulons en former cent mille, nous votons deux cent cinquante millions pour faire des hommes. Au lieu des millions de la guerre nous votons les millions de la paix. Dire que nous nous berçons encore de ces illusions là!

N'en avons nous pas assez de ces grands carnassiers, qui passent à la postérité avec le sang de millions d'hommes sous les ongles. Cette gloire-là, nous la repoussons, nous l'appelons la désolation, sinon le crime.

Vos refus, vos réticences seront vaincus, parce que la nécessité fait loi; nous aurons dans ce siècle des écoles professionnelles, encore une fois, parce qu'il le faut (1).

La deuxième objection vient de certains esprits intéressés ou étroits, qui prétendent qu'un homme instruit ne veut pas travailler manuellement; que ses connaissances le portent soi-disant à des aspirations trop élevées, que l'on fait des découragés et des déclassés, et qu'alors, au lieu d'atténuer le danger, on le multiplie. Nous comprenons leur théorie, parce que nous connaissons leur but. Ils veulent perpétuer leur domination: et leurs moyens les plus sûrs sont l'abêtissement, la superstition et l'ignorance.

Non, l'école professionnelle ne produit aucun de ces fâcheux résultats. Au contraire, elle développe la raison, le jugement; l'instruction amène l'analyse, la lumière. Alors tous ce fatras du droit divin, de délégations d'en haut, d'infailibilité de races exceptionnelles, de privilège de naissance, croule quand on le passe à la cornue de la raison. Distillez toutes ces niaiseries, qui ont causé bien des malheurs, il ne reste plus que tyrannie, mensonge et vanité.

Oui! nous comprenons la violence avec laquelle vous

(1) Il faut que les ministères de l'instruction publique et des travaux publics soient ceux qui emploient la plus grande part du budget.

repoussez l'école. Mais celle du catéchisme, du miracle, du *Domine salvum*, vous ne la détestez pas ; le cha-pelet, pour vous, doit primer le livre.

Pour les esprits étroits, qui ne veulent pas voir la place immense que le travail a prise dans la société, depuis cinquante ans, et qui puisent leurs arguments dans les mœurs léguées par les siècles de corvées, d'abrutissements, où le travailleur était considéré comme une bête de somme, nous comprenons que, pour ces esprits, un homme instruit ne doit pas travailler manuellement.

Heureusement que ce beau temps est passé, le parvenu n'est plus dédaigné que par eux ; devant les gens sensés, l'homme arrivé par son travail et son intelligence vous dépasse de la distance qui sépare son mérite de votre nullité, et il vous dit fièrement : « Je suis venu à Paris en sabots, j'ai créé, développé une industrie ; je suis arrivé au bien-être, à la considération, en un mot, j'ai servi mon pays. Il y a cent ans, il aurait mendié un titre, il aurait rougi des dédains des grands ; aujourd'hui, il s'affirme, il s'en fait gloire, et, malgré vous, il a votre admiration. Voilà qui ce prouve que la place du travail est bien prise.

Vous pensez qu'un homme instruit ne peut pas être ouvrier ; mais visitez des ateliers, des manufactures, vivez parmi les travailleurs, et vous trouverez par centaines des travailleurs, non seulement instruits, mais capables de vous embarrasser, sinon de vous clouer, sur une infinité de questions qu'ils connaissent très bien ; ils sont aujourd'hui des centaines, avec les écoles professionnelles, ils seront des centaines de mille.

Voilà le fait heureux ; à moins que cette instruction ne vous déplaie et ne nuise à votre considération, échafaudée sur des privilèges qui protègent votre nullité et votre paresse.

Dans le siècle du travail, il faut des preuves et du mérite pour être considéré ; le temps des courbettes, des intrigues et des protections s'évapore.

Dans le siècle du travail et de la justice, on n'est pas grand parce qu'on descend des Montmorency ou des Rohan, on est grand quand on est l'enfant de ses œuvres, on est grand quand on s'appelle Washington, Rousseau, Watt, Voltaire, Galilée, Raphaël, Lamartine, Parmentier, Hugo, Jenner, Arago ou Jacquart, etc., etc. ; voilà des majestés que nous reconnaissons et devant lesquelles nous nous inclinons, mais, devant vos grandeurs de pacotille, nous n'avons plus que le rire. Avouez que cette galerie des souverains du peuple répond dignement à vos galeries d'omnipotents, de sabreurs et de dévots dont vous saturez l'intelligence de nos enfants de leur apologie.

La troisième objection vient des industriels qui pensent que les produits fabriqués dans les écoles pourront leur faire concurrence. L'exemple des congrégations et des prisons leur servent de point d'appui.

La première réponse à donner, c'est que les élèves n'ont point pour but la grande production, but des prisons et des congrégations. Les élèves doivent apprendre à faire manuellement le métier auquel ils se destinent, et nous pensons que les produits d'un enfant de treize à

quatorze ans, qui n'a jamais travaillé, ne doivent pas valoir grand'chose. Ensuite, peu encombrants, ce ne sont pas des ateliers de production mais des écoles. Ainsi le produit des écoles d'arts et métiers, qui nous servent de modèle, s'élève à quelques centaines de mille francs ; la mécanique fait un milliard d'affaires par an, c'est une goutte d'eau dans un tonneau ; l'objection n'est pas sérieuse.

On ne manquera pas de nous dire : Vous voulez appliquer une part du budget à créer des écoles professionnelles pour l'industrie, et plus des deux tiers de la nation est agricole ; l'objection n'en est pas une, bien sérieuse du moins.

D'abord les écoles professionnelles industrielles sont ouvertes pour tout le monde, pour les laboureurs comme pour les artisans. Si un cultivateur veut lancer son fils dans l'industrie, il saura où l'envoyer pour ne pas en faire un sublime, mais un ouvrier. Ensuite les écoles industrielles sont un commencement, il en faudra pour l'agriculture, il y en a déjà, il en faudra davantage, ceci ne peut pas faire de doute, et dans cette question moins que dans toute autre.

Maintenant, si l'industrie du pays prospère, est-ce que le laboureur ne s'en ressent-il pas ? Est-ce que le bien-être d'un côté ne réagit pas sur l'autre ? est-ce que le produit façonné ne fait pas écouler le produit brut ?

L'équilibre se fait, c'est incontestable. Nous avons parlé de l'industrie, parce que nous la connaissons, nous avons vu le mal qui la rongait, nous exposons ce qui nous semble un bon remède pour la guérir.

Dans notre dernier chapitre, nous vous ferons voir que la question agricole est liée pour ses progrès et sa solution à la question industrielle, et que le succès de l'une assure celui de l'autre.

Examinons les résultats que nous obtiendrions si nous avions d'abord ces dix écoles.

Nous disions que le progrès serait lent : ainsi les premiers élèves ne pourraient sortir que dans cinq ou six ans. A ce moment, on déversera dans la ruche parisienne mille à quinze cents jeunes gens bien commencés et en état de gagner leur vie, ils n'auront pas la pratique aussi habile qu'un ouvrier, mais soyez certains qu'au bout d'un an ou deux, il ne sera pas un ouvrier ordinaire, mais un sujet exceptionnel. Nous affirmons qu'il sera aussi fort qu'un apprenti qui aura fait le même temps dans un atelier.

Ce qui nous donne cette assurance, c'est que nous y avons passé. Tous nos jeunes camarades qui sortent des écoles d'arts et métiers sont capables de gagner trois ou quatre francs par jour, — la journée d'un bon ouvrier est de six à sept francs, — soyez persuadé que, dans un an, ou dix-huit mois, ou deux ans au plus, il atteindra ce chiffre, et dans quelques années, il sera contre-maître ; ce qui lui manquait d'habileté, de tour de main, il l'a pris aux ouvriers ses voisins, il devient aussi fort qu'eux dans le travail manuel, il lui reste la partie scientifique, qu'il a puisée aux écoles, qui le rend supérieur à l'ouvrier qui ne connaît que le métier proprement dit.

Nous pourrions citer des milliers d'exemples à l'appui

de ce fait. Tous les ans, mille à quinze cents ouvriers (1), dans l'industrie parisienne, se perfectionnent et se terminent.

Ce qui fait progresser une partie, c'est l'intelligence de ses membres; ainsi, au lieu de quelques rares intelligences qui font avancer la partie, le nombre s'en accroîtra, et ces mêmes intelligences qui viendront concourir à son amélioration, s'appliqueront à son écoulement. Beaucoup s'établiront et réussiront, parce qu'ils auront ce qui constitue le bon patron, administration et connaissances pratiques, sans parler des associations.

Y a-t-il un métier qui réclame plus de capitaux pour s'installer que la mécanique? il y en a peu. Eh bien, sur les douze mille élèves sortis des arts et métiers, quinze cents à deux mille ont créé de bonnes maisons, et tous, ou presque tous, à la force du poignet. Où ont-ils puisé cette force? A l'école professionnelle.

Est-ce de l'utopie cela? s'il vous fallait des noms, il y en a des plus connus. Voilà ce qu'elles savent faire les écoles que nous réclamons, et si la mécanique a fait des progrès, les écoles d'arts et métiers en ont une bonne part à leur actif.

L'école professionnelle, voilà le merveilleux commencement; mais pour les résultats obtenus, la Société amicale des anciens élèves les a complétés et stimulés.

A l'école, l'émulation est vivante pour la meilleure place à la sortie; dans la Société amicale, elle se continue pour une bonne position: les exemples des cama-

(1) Le nombre ira en augmentant chaque année.

rades, les conseils, les appuis des aînés vous tiennent là militant. Il faut dire toute la vérité, les résultats n'auraient peut-être pas été aussi grands, ni aussi rapides sans le fraternel complément de la Société amicale.

Tous les samedis, on vient après son travail, on voit les amis, on parle de ses travaux, on apprend ce que les autres font; on est heureux, quand on obtient de l'augmentation ou la confiance de son ingénieur, de son patron ou de son contre-maître, de le raconter; ces petits succès amènent des félicitations, ça rend plus actif; la bonne plaque de fondation que l'on a prise à l'école se solidifie et soyez persuadés que ce qui sera édifié dessus sera solide.

Comme ces bienfaisantes fréquentations vous donnent du nerf: « Comment, un tel est arrivé et je n'arriverais pas! » Et dans les défaillances, comme on se redresse: « Je descends, mais que dira tel ou tel? je n'oserai plus me présenter au cercle, mes amis me refuseraient la main; non, il ne faut pas que je tombe. » Prenez le travailleur dans son isolement actuel, il descend avec indifférence, ce puissant levier amical lui manque, il marche sur sa dignité comme sur sa conscience.

Aussi, une des principales conditions de réussites des écoles que nous réclamons, c'est que les élèves à leur sortie doivent constituer immédiatement une Société amicale, où ils continueront les bonnes relations puisées à l'école.

Voilà pour l'effet moral de l'individu. Voyons, vis-à-

vis de la famille, les conséquences. Prenons un fils de sublime simple : le voilà sorti de l'école et admis comme ouvrier dans un atelier ; il rentre le soir dans la famille, l'exemple du père est mauvais ; lui, qui a pris d'autres habitudes, en est touché, il est comme un moralisateur ; le père qui en est fier, le craint ; ça fait de la peine à son garçon quand il se *pocharde*, la mère est heureuse quand, le samedi soir, elle le voit se disposer à aller à la réunion de ses anciens camarades ; avec quelle joie elle dit à sa voisine : « Voyez-vous notre Étienne, c'est un garçon comme il faut. » Le dimanche, il se promène avec ses sœurs, il instruit son jeune frère, ou bien toute la famille l'écoute raconter ce que l'on fait à l'école, ce que deviennent ses camarades, ce à quoi il pense arriver, il a du prestige sur eux, aussi s'il dit à son père : « Veux-tu que, dimanche, nous allions à l'exposition ? » Celui-ci est fier de son fils ; il l'accompagnera.

Nous citons un exemple : Un sublime simple travaillait dans un atelier comme forgeron, son fils était à l'atelier comme ajusteur, le jeune garçon, fort intelligent, bonne nature, fut pris en amitié par le patron qui le mit au dessin et en fit son contre-maître au bout de quelque temps. Pendant cet intervalle, son père avait quitté et était allé travailler en province ; il revint, au bout d'un certain temps, se mettre sous la direction de son fils. Le sublimisme avait fait des progrès et la gêne était à la maison ; six mois après cette reprise, le fils était allé demeurer avec ses parents, et le père était devenu un ouvrier. Qui avait opéré cette transformation ? Le fils qui s'était fait l'ami de son père :

tous les dimanches, ils sortaient ensemble et nous pouvons vous assurer que la journée et la soirée ne se passaient pas devant le comptoir. Un jour, nous entendions le père nous dire qu'il avait passé quatre heures de sa journée du dimanche au Conservatoire des arts et métiers.

Nous ignorions sa transformation, un léger sourire avait accueilli sa narration, il devina notre pensée et nous dit : « Vous riez, parce que vous croyez que c'est comme dans le temps ; c'est fini, maintenant. La mèche pour percer le trou de la persévérance est forgée ; demandez plutôt à l'ami *Mastoc*, que voilà. » *Mastoc* nous dit : « C'est vrai, son Eugène y a acheté et payé une conduite. » Cet exemple nous a souvent fait réfléchir aux bonnes conséquences produites dans une famille, par l'élévation d'un de ses membres.

Oui ! nous avons une foi ardente dans la solution du problème social ; notre conviction inébranlable est que l'école professionnelle en est le premier, l'indispensable et le plus solide commencement. Si depuis vingt années nous avons eu ces écoles, que de milliers de travailleurs y auraient puisé ce bon commencement, cette solide éducation, les travailleurs de 1870 seraient méconnaissables. Non seulement l'organisation du travail serait près de s'achever, les droits, les devoirs des travailleurs seraient déterminés, mais encore le travail, les progrès, les améliorations, les débouchés se seraient développés dans une proportion énorme.

Comptez le nombre des ouvriers que nous aurions pu faire avec ce que nous ont coûté l'expédition de Rome et

son entretien ; à raison de deux mille cinq cents francs par ouvrier, nous aurions presque achevé notre éducation. N'est-il pas pénible de voir dépenser les fonds publics, pour recevoir en pleine figure l'outrage et le mépris ; il est vrai que c'est en latin ; les coups de lanières du *Syllabus* sont mérités.

Mêlons-nous de ce qui nous regarde.

Plus l'outillage est perfectionné, mieux le travail se fait et plus économiquement.

Plus les producteurs sont intelligents, plus ils sont aptes à trouver des débouchés à leurs produits.

Les écoles professionnelles sont les ateliers où on fabriquera les outils pour résoudre la question sociale.

XXII

LES SYNDICATS

Nous venons de donner le moyen de faire des ouvriers, nous allons examiner ce que les travailleurs actuels doivent faire.

Grouper, unir les travailleurs d'une même partie, est un moyen pour éclairer et résoudre les questions qui les intéressent ; ils l'ont bien compris.

Nous avons à Paris, en 1870 :

Trois ou quatre cents sociétés coopératives de consommation, plus de cent sociétés coopératives de production ; — deux cents sociétés d'épargne et de prêts mutuels ; — une soixantaine de sociétés de résistance ou de solidarité, — soixante chambres syndicales d'ouvriers, et beaucoup d'autres groupements, bibliothèques populaires, cercles d'enseignement, etc., etc.

La chambre fédérale est une création qui devra toutes les unir. Certes, voilà un bon commencement qui a eu déjà de bons effets, très utiles pour les travailleurs intelligents, qui ont compris que dans l'entente seule était le moyen d'améliorer la position.

L'État-providence a voulu se mêler des syndicats, afin d'avoir, comme d'habitude, la haute main sur tout; mais comme les travailleurs n'aiment pas le collier, ils se montrèrent très réservés pour l'initiative gouvernementale. Ils préférèrent s'organiser eux-mêmes; ils n'aiment pas voir l'État fourrer le nez dans leurs affaires, ils ne réclament qu'une chose : la liberté.

Nous aussi, nous avons pensé que ces unions devaient, pouvaient aplanir beaucoup de difficultés préjudiciables aux deux parties en présence dans le travail. Non, le patron n'est pas un ennemi, ce n'est le plus souvent qu'un travailleur plus intelligent que les autres; ceux qui prêchent la désunion, ceux qui croient se grandir en rabaisant les autres sont des sublimes et rien autre. Ceux qui procurent le travail et ceux qui l'exécutent doivent être unis. Il est très logique que ceux qui l'exécutent veuillent le donner le plus cher possible, et réciproquement, ceux qui le procurent cherchent à l'obtenir le meilleur marché.

Cet antagonisme, produit les grèves. Voyons d'abord si elles profitent à ceux qui les font et à ceux qui les subissent; évidemment non. Le travailleur sans ouvrage, c'est la gêne, la misère au logis. L'atelier fermé, c'est la perte, sinon la ruine; la grève est donc un mal.

Comment fait-on une grève? Les travailleurs d'une

partie trouvent que les travaux, ou le prix de la journée, ne sont pas assez payés, ils chargent trois ou quatre d'entre eux d'aller trouver le patron et de lui soumettre leurs prétentions; certes, c'est le plus élémentaire des droits. Après discussion, le patron, qui a le droit de refuser, en use; alors la grève est commencée. Chacun croit avoir la justice pour soi. Ils aiment donc mieux souffrir que de s'entendre.

Examinons si la même chose aurait lieu, s'il existait dans toutes les parties des syndicats de patrons et d'ouvriers. Prenons une partie quelconque, les menuisiers, par exemple; il est admis que chaque ouvrier devra fournir ses outils, habitude ancienne du métier. Entre eux, ils conviennent que c'est un abus, et ils ne veulent plus les fournir. La réclamation est très juste, on désigne un atelier, le plus important, par exemple, et les délégués vont trouver le patron, qui refuse d'abord. Pourquoi ne s'entendent-ils pas? c'est que les délégués ne peuvent pas faire des concessions, ils sont engagés : tout ou la grève. Par contre, le patron s'entête, et les deux parties y apportent de la passion; ce n'est donc pas le moyen de s'entendre.

Avec les syndicats, la question prendrait une toute autre tournure. Le comité du syndicat des ouvriers stipulerait la demande au syndicat des patrons; deux commissions, composées d'un même nombre de membres, en formeraient une qui serait chargée d'examiner le pour et le contre. Dans une masse de faits, ces commissions aplaniraient des difficultés; mais, dans les questions importantes, ils ne seraient pas d'accord, c'est

certain. Alors la commission exposerait la question devant le grand conseil des prud'hommes, et leur décision serait acceptée. Malgré les intérêts différents, en face des membres de cette commission, l'entente serait plus possible, parce que la mesure à prendre ne serait pas imposée, la passion serait moins vive, l'entente pourrait se faire.

Quelques journalistes avaient proposé de soumettre les différends des grèves au conseil des prud'hommes ; nous ne sommes nullement de cet avis, malgré la compétence des prud'hommes pour les questions générales concernant le droit ou leur parties propres. Nous pensons que la grève, qui a souvent pour base une question concernant le métier proprement dit, sera mieux examinée par une commission composée de membres de cette partie. Ce que l'on doit faire, c'est prendre les prud'hommes comme tribunal de dernier ressort, qui statuerait, si la commission n'avait pu arranger l'affaire. Mais, avant tout, c'est aux commissions des syndicats de patrons et d'ouvriers de la partie à chercher à résoudre le différend. Les prud'hommes seraient appelés après.

Les grèves, sans les passions vives qui sont la conséquence de la manière de les exécuter, peuvent presque toutes être évitées. Encore une école que les travailleurs doivent faire.

Nous citons la réclamation des menuisiers : les ouvriers disaient, prétendaient avec raison, que dans aucune partie, où l'outillage est un peu considérable, les ouvriers ne fournissaient leurs outils ; que, du

reste, ils échangeaient leur travail purement et simplement. Nous écoutions un ouvrier nous dire : « Le patron croit qu'il ne paie pas pour les outils que nous avons, mais les trois quarts sont faits en *perruque* (1) dans la boîte, ils lui reviennent plus cher que s'il les fournissait ; » ce qui est vrai, à part les fers et les lames. Le travailleur prend le bois et fait son outil au compte de la maison. S'il est aux pièces, il remet son désir pour le moment où il sera à la journée. Le chef d'établissement, qui ne paie pas les outils, croit qu'ils ne lui coûtent rien. Ça passe dans le total des journées. De son côté, le patron compte sur l'embaras du déménagement des outils (il y a des ouvriers qui en ont une charretée), pour retenir le compagnon chez lui.

Faites-donc faire une grève, pour de pareilles résistances.

Nous savons bien que certaines réclamations sont absurdes ; n'a-t-on pas vu des travailleurs demander le droit de déterminer le nombre des apprentis ; ils croyaient sincèrement que c'était un moyen de faire augmenter leur salaire. C'est tellement attentatoire aux principes de liberté qu'ils vocifèrent, qu'on ne discute pas de semblables prétentions. Ils veulent vous imposer le droit de faire chez vous ce qu'il leur plaira, ils nommeront vos contre-maitres, détermineront le nombre de vos apprentis, pourvu qu'ils ne veuillent pas vous donner votre prêt. Partisans de la sainte liberté et du droit, ne soyez pas si pressés ; quand vous serez en association, vous

(1) Faire une perruque, c'est faire un outil pour soi.

pratiquerez tout cela, comme vous l'entendrez. Mais admettez que ceux qui sont à la tête des ateliers, et seuls responsables, ont bien le droit de les diriger comme ils l'entendent, et qu'ils ont des droits qu'il faut un peu respecter pour être juste; ne trouvez pas mauvais que les patrons s'organisent à leur manière, pour ne pas se faire *passer en lunette*.

Pensez-vous que de pareilles prétentions, discutées par les commissions des chambres syndicales, n'auraient pas été éliminées, et que les demandes justes qui accompagnaient ces propositions et qui ont été repoussées n'auraient pas été admises? Certainement si.

Si toutes les parties avaient des chambres syndicales (nous pensons qu'elles en auront bientôt toutes), il y aurait, suivant nous, de très bonnes mesures à prendre.

Nous tenons à en exposer une au sujet du livret; nous la donnons sans autre prétention que celle de la croire capable de bons résultats (1).

Le livret de police actuel doit être supprimé, les affaires de travail n'ont rien à voir avec la police. Ceci bien entendu, examinons si le livret-certificat que nous proposons, ne serait pas d'un bon effet.

Quand vous embauchez un travailleur, vous lui demandez chez qui il a travaillé, combien de temps il est resté dans les maisons qu'il vous désigne. Si c'est un

(1) Cette question, quoique très secondaire, a un but assez sérieux au point de vue du travail et surtout des travailleurs, pour que nous ne nous occupions pas des objections des purs, qui pourront nous rappeler le bon vieux temps des jurandes, des maîtrises etc.

sublime, il vous dira souvent des mensonges; mais si c'est un ouvrier, il saura bien vous dire: Voyez les signatures de mon livret, elles ne sont pas nombreuses; j'ai fait trois ou quatre maisons au plus, en six ou huit années. L'examen vous confirme que vous avez un travailleur d'ordre et de mérite devant vous; vous pouvez lui confier de la besogne, vous en aurez toute satisfaction.

Mais si vous embauchez le sublime sans livret, d'abord vous ne savez pas qui il est; certes, cette réflexion a bien sa valeur dans les travaux où les pièces à façonner sont coûteuses et où la matière est de haut prix. Il nous semble qu'il est rudimentaire de connaître, soit par des amis, soit par un certificat, soit par son livret, la personne que vous embauchez; ce que nous demandons, c'est une pièce qui fera disparaître ces inconvénients.

La chambre syndicale d'une partie délivrerait à tous les membres de la partie, sur la présentation de deux parrains faisant partie de ladite chambre, un livret-certificat, dont nous donnons un modèle:

<p>CHAMBRE SYNDICALE DES FORGERONS Rue..... N°... — MARTIN (PIERRE JEAN) FORGERON Né à Paris (Seine), le 15 janvier 1832. ∞ Paris, le 17 décembre 1869. Le président de la Chambre. X.</p>	 <p><i>Entré le</i></p> <p><i>Sorti ce jour</i></p> <p><i>Paris, le</i></p> <p>(Signature du patron.)</p> <hr/> <p><i>Entré le</i></p> <p><i>Sorti ce jour</i></p> <p><i>Paris, le</i></p> <p>(Signature du patron.)</p>
---	---

Sur la première page, l'entête donne l'adresse de la chambre syndicale; plus bas, le nom du travailleur, le lieu et la date de sa naissance, sa profession et la date de la délivrance du livret-certificat; les autres pages porteraient deux entrées et deux sorties chacune, le timbre de la chambre serait placé sur toutes les pages, qui seraient numérotées. A l'entrée, le patron porterait la date, sa signature et son cachet ou son adresse; il rendrait le livret au travailleur, qui viendrait le faire signer à sa sortie.

Quelles seraient les conséquences de cette mesure, c'est que l'inspection du livret vous dirait à qui vous avez à faire, et le temps que l'ouvrier reste ordinaire-

ment dans les ateliers vous fixerait. La chambre syndicale des patrons inviterait tous ses membres à l'exiger.

Le livret-certificat servirait aux ouvriers, mais ne serait pas très agréable aux vrais sublimes qui changent souvent d'atelier. Comme le livret ne pourrait être exigé que moralement, ceux qui n'en auraient pas seraient facilement jugés.

Si les patrons, de concert avec les ouvriers, prenaient cette salutaire mesure et qu'ils tiennent à son exécution, on aurait bien vite raison de ces coureurs d'ateliers, qui en sont la lèpre et qui n'ont d'autre excuse que leur sublimisme, pour expliquer leurs changements (1).

Outre les bons résultats, pour les questions de travaux, les chambres syndicales peuvent donner des facilités aux travailleurs pour se procurer de l'ouvrage.

Quand un patron aurait besoin d'un travailleur, il écrirait à la chambre syndicale; et celle-ci indiquerait le nom et l'adresse des ouvriers sans travail qui préalablement seraient venus se faire inscrire.

Les assemblées générales annuelles, pour la nomination du comité et les discussions des questions à l'ordre du jour, dans les réunions bi-mensuelles, initieraient le travailleur à la manière de traiter et de résoudre les questions qui le concernent; il verrait qu'il ne s'agit

(1) Mais c'est une organisation pour créer des suspects, c'est affreux. Avec le livret actuel on le fait, pensez-vous que si la mesure avait été bien suivie par tous les patrons, beaucoup de travailleurs qui sont devenus sublimes le seraient aujourd'hui? Non. Quand le sublimisme aura disparu, le livret disparaîtra; jusque-là, avec le travail comme nous l'avons, il est utile.

pas de déblatérer contre des mesures prises, mais qu'il faut les approfondir.

Nous devons faire suivre ce chapitre de quelques réflexions qui nous ont paru nécessaires.

Avec les chambres syndicales, on arrivera à l'entente pour toutes les questions en litige entre les patrons et les ouvriers sans cette nuisible chose la grève, mais pour l'entier succès de cette entente, il faut des chambres syndicales non seulement à Paris, mais dans toute la France.

Les syndicats doivent être, pour les travailleurs faits, non pas la société secrète des régimes passés où on élaborait les moyens de prendre l'Hôtel de ville, le Palais de justice ou les Tuileries, mais la société au grand jour où on composera le picrate pour faire sauter le sublimisme. Tous les membres d'une partie doivent être titulaires de leur syndicat, ils doivent tous être compagnons du devoir, de l'entente, de la lumière et du droit; en 1870 on ne conspire plus que pour cela. Plus d'initiés, plus d'épreuves, plus de profanes, tous unis; les syndicats doivent être la franc-maçonnerie des travailleurs.

En politique, changer les hommes qui dirigent c'est peu, il faut que le peuple, ce grand lapidaire, meule ce diamant, qu'on appelle l'administration, cette inertie, puissance énorme qui a vaincu les plus absolus. On nous a raconté que l'empereur, lors de sa visite à la Croix-Rousse, à Lyon, décida que les fortifications seraient rasées. Un des membres de la camarilla, qui connaissait la lenteur des procédés administratifs, avait prévenu

les canuts. Ceux-ci, munis de pelles et pioches, firent séance tenante une tranchée; sans cette énergique mesure, ils auraient sans doute attendu des années.

Et nos braves marins, lors de la campagne de Crimée, qui prétendaient que les vaisseaux de l'État étaient faits pour les combats et non pour transporter les troupes! Et le premier coup de pioche dans le Champ-de-Mars, pour l'installation du bâtiment de l'Exposition de 1867, a-t-il été long à venir? a-t-on dû enchemiser des dossiers, compulser des lois, ouvrir des tiroirs et des cartons, épingler des notes, retrouver des circulaires? C'est à en donner la fièvre. Y a-t-il quelque chose de plus renversant que ces empêchements déterrés pour empêcher la construction d'un deuxième chemin de fer dans la bassin de la Loire?

On nous appellera encenseur si l'on veut. Eh bien, nous sommes convaincu que les pensées d'amélioration, que rêvait Louis Napoléon Bonaparte pour les travailleurs, ont été annulées par les millions de *mais* et de *si* administratifs.

Vous pouvez changer les hommes, si vous ne changez pas le piano administratif, vous aurez toujours les mêmes airs. Voilà où il faut toucher pour la question politique; pour la question sociale c'est sur le sublimisme, cette mauvaise matière première que les syndicats doivent travailler.

Voyons comment les choses se passent. Voici une partie bien organisée à Paris; le syndicat propose une augmentation de salaire, la seule prétention légitime du travailleur; l'article fabriqué dans cette partie se

fait aussi en province. Il est évident que si vous en augmentez le prix de revient à Paris, vous tuez cette partie, à l'avantage des fabricants de province ; alors vous avez le chômage pour les ouvriers parisiens ; au lieu d'être un avantage pour eux, c'est un mal. Mais si dans le centre provincial concurrent, il existe un syndicat qui se trouve en rapport avec le syndicat fédéral, qui ne doit être en somme qu'une commission d'union chargée de coordonner les besoins de tous les autres, en même temps qu'une augmentation sera réclamée à Paris, elle le sera aussi dans ce centre ; les positions respectives des patrons restant les mêmes, la mesure sera bienfaisante pour les travailleurs. Voilà pour le pays. Mais l'étranger viendra vous inonder de ses produits parce que la main-d'œuvre chez lui est meilleur marché ; nous ne disons pas que l'étranger en fera autant, mais qu'il en fait autant, et que le système fédéral international composé de délégués des syndicats fédéraux étrangers fonctionne, et que son but tout démocratique est fort bien tracé : équilibrer les salaires de façon que les prix de main-d'œuvre ne puissent avantager les uns au détriment des autres et n'admettre que la supériorité dans les moyens de productions et la facilité de se procurer les matières. Une nation qui aura ces deux éléments possèdera la seule, légitime et juste supériorité ; mais si elle la doit à l'avalissement du prix de main-d'œuvre, elle éteint chez elle l'initiative tout en nuisant aux autres.

Ces grands et démocratiques moyens ne sont pas à l'état de projet, ils sont commencés ; oui, là est le contre-poids sérieux que les libres échangistes auraient

dû aider, pousser et développer pour éviter les ruines imméritées qui ont été la conséquence du traité de commerce, cet acheminement vers le libre échange, cette justice.

Pourquoi notre gouvernement-providence ne les a-t-il pas pris en main, ces salutaires moyens ? Parce qu'il sait bien qu'une fois groupés, les travailleurs seront la citadelle où s'abritera le droit et la justice, et qu'avec de pareils défenseurs unis, ils seront imprenables.

Les chassapots sont bien forts, mais il y a quelque chose de plus puissant que les chassapots, c'est le droit.

Que dit-il, le droit ? Il repousse les privilèges, il ne reconnaît que le talent et le mérite, parce qu'il est la justice.

Aveugles ceux qui ne voient pas que les questions sociales sont en ébullition, qu'il faut s'en occuper, et que tous les citoyens doivent y apporter leur concours et leurs lumières.

Si au contraire vous voulez l'étouffer, faire comme ces personnages, qui ne voulant pas se donner la peine d'étudier une question, et formant leur opinion sur quelques phrases stupides débitées par quelques communistes, demandent qu'on en finisse avec tous ces utopistes (réflexions aussi égoïstes qu'abominables) ; savez-vous ce qui arriverait si vous pouviez réussir ? Vous n'auriez pas résolu le problème, vous l'auriez compliqué.

Le gouvernement de décembre est sorti de la légalité

pour rentrer dans le droit de sauver la France. Il y a bientôt vingt ans de cela. Consultez-vous, et examinez la situation que vous créerait la mort de l'empereur qui devait tout sauver. Eh bien, vous auriez la *sarabande* (1) dans la rue, les sublimes seraient là avec les aspirations que vous connaissez. Sauraient-ils écouter la voix de la justice? Non! et la situation serait plus mauvaise qu'avant. Vous n'avez donc rien sauvé.

La France a subi ce gouvernement de dépenses, de militaires, de chambellans et de moines pour se retrouver après vingt ans en présence des mêmes questions. Pourquoi? Parce que vous avez cru pouvoir étouffer la question sociale. On n'essaie pas de supprimer un fleuve, on endigue ses rives, on creuse son lit afin d'éviter les inondations. Les révolutions sont comme les inondations, elles sont terribles et bienfaisantes. Avec le suffrage universel vrai, il n'en faut plus, elles seraient des reculements. Les moyens de les éviter, ainsi que les guerres, ces lèpres du vieux monde, c'est de pousser les travailleurs dans ce groupement colossal dont la première pierre est le syndicat partiel.

Voyez-vous un million d'Anglais, un million de Français, autant d'Allemands, Italiens, etc., etc..., liés solidement par le syndicat international, constituant une formidable association pour délibérer et juger les questions du travail! Nous concevons très bien que les monarques s'émeuvent d'une pareille puissance, — il pourrait se faire qu'elle ne s'occupât pas exclusivement

(1) Les sublimes et le fond de la cuvette.

du travail, — ils ne pourraient pas aussi facilement déclarer la guerre, cette sanglante comédie qui sert à les poser; les soldats du travail pourraient jeter leurs outils dans la balance; les récoltes de gloire seraient moins fréquentes, et les peuples ne s'en plaindraient pas.

Admettez dans votre pensée les syndicats composés de travailleurs sortis des écoles professionnelles; on n'a pas besoin d'être prophète pour prédire la solution du problème.

Les travailleurs groupés et instruits, c'est le blindage de la société contre les boulets de l'arbitraire d'en haut et d'en bas.

C'est dans le syndicat que l'embryon de l'association se formera. Quand les travailleurs auront appris à examiner, que les plus intelligents les auront formés à leurs devoirs et éclairés sur leurs droits, qu'ils sauront s'étayer, il seront bien près d'atteindre par l'association ce but si nécessaire, la possession.

Que tous les possesseurs actuels, que la peur rend injustes et quelquefois féroces, se donnent la peine d'étudier les questions sociales, ils se convaincront qu'à côté de quelques énergumènes qui se font les apôtres de théories malsaines, il y a des applications justes, possibles et salutaires.

Le peuple est un grand enfant qui bégaie ses besoins, il les fait sentir grossièrement, brutalement, quelquefois avec haine et colère; ces besoins sont légitimes, il faut que les aînés lui fassent son éducation et ne le laissent pas croupir dans son ignorance. Mais si vous ne

voulez pas vous en occuper, et que vous pensiez qu'avec la force seule vous en aurez raison, un beau jour vous apprendrez que vous étiez sur un volcan; vous n'aurez pas assez d'imprécations pour flétrir ce terrible et maladroit adolescent qu'on appelle le peuple.

Tout le monde à la question sociale, et l'ère des bouleversements sera fermée.

XXIII

LES PRUD'HOMMES

Les syndicats que nous venons d'examiner sont un puissant moyen pour l'élucidation des questions, et ils permettront, quand les travailleurs sauront s'en servir et tiendront à en faire partie, d'éviter la grève, cette lèpre de la désunion. Avec les syndicats bien compris, on pourra organiser les ateliers sur les bases du droit et de la justice par l'entente réciproque des patrons et des ouvriers.

Pour juger les différends actuels, il existe une institution démocratique s'il en fut; elle doit être conservée et améliorée pour faciliter aux travailleurs la connaissance de leurs droits. C'est le conseil des prud'hommes.

Les conseils des prud'hommes ont été constitués pour terminer, par la voie de la conciliation, les différends qui s'élèvent journallement soit entre les fabri-

cants et leurs ouvriers, soit entre des marchandeurs, chefs d'ateliers, compagnons ou apprentis. Les membres qui composent le conseil sont nommés par le suffrage universel. Disons de suite que peu de travailleurs se préoccupent d'exercer ce droit, et nous ajouterons que beaucoup de patrons sont aussi négligents.

Le conseil des métaux se divise en cinq catégories, il est composé d'un président et d'un vice-président nommé par l'État ; de treize patrons nommés par les patrons, et de treize ouvriers nommés par les ouvriers ; d'un secrétaire et d'un commis secrétaire. Ces deux derniers sont seuls rémunérés. Les fonctions sont gratuites.

Quinze à vingt fois par mois, un patron et un ouvrier siègent de midi à trois ou quatre heures, suivant le nombre des causes, pour concilier les différends. S'il n'y a pas eu entente, les parties sont renvoyées devant le grand conseil qui se compose du président, de trois patrons et de trois ouvriers. Le grand conseil se réunit en audience quatre fois par mois et décide en dernier ressort pour les questions qui ne peuvent être soumises au tribunal de commerce.

Deux huissiers sont attachés au conseil pour la signification des jugements.

La convocation se fait au moyen d'une lettre qui est remise à la personne réclamante, laquelle la remet à la partie adverse ; une somme de trente centimes est perçue par le secrétaire. Une petite caisse a été constituée par la générosité des prud'hommes pour payer les trente centimes à ceux qui ne peuvent les donner. Avant d'examiner les quelques modifications à faire à

l'institution pour la rendre encore meilleure, nous ne pouvons assez féliciter tous les honorables membres qui composent le Conseil des prud'hommes, pour le zèle et la justice avec lesquels ils s'acquittent de leurs mission ; car, non seulement ils font tous leurs efforts pour concilier les parties entre elles, mais encore, ils se rendent sur les lieux, appellent les parties chez eux, vont dans les ateliers voir les pièces, sujet de la discussion, se chargent de la surveillance des apprentis et s'assurent, par des visites fréquentes, si certains patrons exécutent bien les décisions prises par eux, quand le différend leur a été soumis. Cette ennuyeuse mission est remplie avec beaucoup de zèle et de conscience ; nous connaissons des prud'hommes qui négligeraient plutôt leurs affaires personnelles qu'une question pour laquelle ils ont été délégués, soit par un de leurs confrères, soit par le conseil. Le dévouement, ce bon sentiment, ne fait jamais défaut en France. Nous aimons à rappeler que la charge est purement honorifique.

La première modification à faire, serait de confier la nomination du président et du vice-président à l'élection. Qu'est-ce que le gouvernement a à voir dans les questions de travail ; il n'a qu'une chose à faire, c'est de s'assurer que la loi est exécutée ; procurer le local, faire maintenir l'ordre et procurer des ressources pour son entière gratuité. Pense-t-il qu'un président sanctionné par tous ses confrères ne serait pas aussi honorable que celui de son choix ? Non ! là n'est pas la question, le gouvernement veut se mêler de tout et avoir sous sa main la haute direction des institutions qui

pourraient, à un moment donné, ne pas être de son avis. Laissez donc nommer les prud'hommes, les maires, les magistrats par le suffrage universel, les élus tiendront à satisfaire l'opinion publique, cette entêtée qui a toujours raison; et ne chercheront pas, dans une obéissance peu digne, à plaire à ceux qui les nomment.

Les trente centimes de convocation doivent être supprimés, car il ne faut pas croire que cette légère dépense empêchera le travailleur de demander justice. Tous ceux qui vivent parmi les travailleurs savent que pour ces sortes de questions, ils sont prêts à tous les sacrifices. Cette faible contribution n'a donc aucune raison d'exister,

Une modification très sérieuse c'est l'augmentation des membres des conseils; il est urgent d'en doubler le nombre, sinon de le tripler. La première raison, c'est que le conseil ne représente pas toutes les parties générales, car nous ne voulons pas dire que celles de détails doivent être représentées, elles peuvent facilement se rattacher à d'autres. Mais les parties importantes ne sont pas toujours représentées d'une manière suffisante: ainsi la mécanique n'est représentée que par un ou deux membres. Pour les questions de droit, un juge éclairé peut porter une décision; mais pour les questions techniques, il faut être du métier pour statuer. L'augmentation des membres du conseil aurait l'avantage de pouvoir porter à quatre les membres du bureau de la conciliation au lieu de deux.

La conciliation est en quelque sorte la plus importante des fonctions du conseil, puisque sur vingt con-

vocations, on en renvoie deux ou trois en moyenne au grand conseil. Si l'un des deux membres, patron ou ouvrier, ne peut, pour un cas pressant, se rendre à l'audience, un seul se charge de décider; or, malgré l'intelligence et le bon jugement de celui qui juge, il peut arriver des erreurs; s'ils étaient plusieurs, ce qui aurait échappé à l'un serait relevé par l'autre. Chaque partie a des habitudes; ce qui peut être admis dans une, ne s'applique pas à l'autre; et le prud'homme qui prend une décision suivant sa conviction, rend dans ce cas une décision mauvaise, ce qui fait dire à l'ouvrier ou au patron qu'il est mal jugé et que les prud'hommes ont des préférences. Les prud'hommes sont une excellente institution pour rendre la justice dans les questions de travaux; il faut les développer dans le sens que nous signalons, afin que tous les intéressés sachent que devant ce simple tribunal on y proclame le droit et qu'on y rappelle au devoir ceux qui s'en écartent. Avec un nombre triple des membres actuels, par exemple, on pourrait siéger en conciliation tous les jours; le travailleur qui quitte une maison saurait le lendemain à quoi s'en tenir sur sa réclamation.

Nous désirerions que la conciliation se tint le soir de sept heures à dix heures; le travailleur pourrait dans la même journée terminer son différend, et il ne serait pas obligé de perdre son temps pour des choses de peu d'importance dans lesquelles il croit avoir droit. Une autre bonne conséquence de cette mesure c'est que la journée des prud'hommes est un journée d'*assommoir*; et on sait s'il est bienfaisant pour les ha-

bitués. Avec les séances le soir, la journée est consacrée au travail et la soirée à la justice.

Certains patrons pensent qu'ils ont déjà bien assez de travaux, sans consacrer leur soirée aux prud'hommes. Pour ceux qui veulent bien se dévouer à cette ennuyeuse mission, nous savons que le sacrifice que nous leur demandons sera d'un léger poids auprès de leur dévouement. Mais pour les patrons dont les négligences portent un sérieux préjudice au travail et aux travailleurs, pour ceux-là qui se font gloire de n'avoir jamais été aux prud'hommes, non par suite d'une bonne organisation de leurs ateliers, mais parce que leur paresse ou leur indifférence les font passer par les exigences des travailleurs; — les ficelles que nous avons signalées se renouvellent souvent au préjudice des deux intéressés; — pour ceux-là, s'ils ne sont pas contents de se déranger de leurs soirées pour les convocations de leurs compagnons, ils prendront vis-à-vis de leurs travailleurs les mesures d'ordre et de justice que réclame le travail, alors ils n'auront pas à se déranger.

Nous avons dirigé pendant dix ans une spécialité dans la mécanique; peu de patrons ou de travailleurs étaient allés aux prud'hommes, on aimait mieux subir toutes les exigences et les pertes occasionnées par les lubies des compagnons que d'aller au conseil. Frappé du désordre et des préjudices que de pareils procédés apportaient au travail, et surtout aux travailleurs, nous primes des mesures, qui furent soumises plusieurs fois aux prud'hommes, lesquels sanctionnèrent notre organisation. Un travailleur croyait-il avoir raison, nous lui don-

nions souvent les trente centimes pour les frais de convocation et nous comparaissons devant la conciliation; là le travailleur apprenait son droit, et surtout son devoir; il reprenait son travail et les amis savaient qu'il fallait se conformer au règlement.

Nous tenons à exposer les mesures principales à prendre pour avoir une bonne organisation d'atelier, qui non seulement soit avantageuse pour le patron, mais pour les travailleurs. Il faut prendre la société comme elle est, et non pas comme on la voudrait; il faut, comme on dit en mécanique, travailler avec son matériel et l'améliorer; mais si on veut le changer tout d'un coup, le travail sera interrompu, et il faudra faire de grands sacrifices, ce qu'on ne peut pas toujours supporter.

Actuellement, quand des commerçants, des fabricants font des affaires, le vendeur dit à l'acheteur: Voilà ma marchandise, j'en veux tant; le paiement sera fait au comptant ou à terme. Après l'entente des deux parties, il est évident qu'il y a contrat entre elles. L'exécution loyale de ces contrats constitue les bonnes affaires. Quand un travailleur vient vous offrir son travail, il peut en déterminer le prix. Vous acceptez, par exemple, et vous lui dites: J'accepte votre offre, à la condition que je vous paierai, soit tous les huit jours, soit tous les quinze jours; je demande en outre que vous me donniez le travail régulièrement et suivant les règles que je vous soumets. Si le travailleur accepte, vous avez un contrat dans le même genre que le contrat commercial cité plus haut. Si les deux parties le rem-

plissent exactement, personne n'a rien à y voir. Le travailleur donne le travail comme il entend et le patron l'accepte dans les mêmes conditions. Si le contrat n'est pas exécuté, les prud'hommes statuent sur le différend et la base du droit est le contrat même.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu parler des droits : ainsi un ouvrier a le droit de se faire payer tous les jours ; un ouvrier a le droit de fixer le nombre d'heures de sa journée. Certainement il a ce droit, c'est incontestable, personne de sensé ne peut le mettre en doute ; mais les patrons ont bien aussi le droit de ne pas accepter. Au nom de la liberté tant proclamée, celui-ci est aussi sacré que l'autre. Mais si c'est le droit d'imposer vos exigences, nous le repoussons, et nous lui donnons son vrai nom : la tyrannie.

Nous entendons les soi-disant amis du peuple nous dire que le travailleur est bien obligé de passer par les exigences du patron, que sans cela il mourrait de faim. Certes si les mesures sont arbitraires, il est pénible au travailleur de s'y soumettre, contraint par sa position précaire ; mais si ces mesures sont sages, justes et salutaires, quelle sérieuse objection pouvez-vous faire ? Sans vouloir anticiper, regardez les associations, celles qui ont prospéré ont été obligées de prendre des mesures d'ordre tellement sévères que pas un patron n'aurait voulu les adopter ; nous les donnerons dans les chapitres suivants. Les associés ont compris que pour réussir, il fallait que le travail fût organisé. Oui, pour bien organiser un atelier il faut un règlement simple et juste. Il faut le faire exécuter coûte que coûte.

Que doit-il contenir ? Nous allons vous le dire et vous donner les raisons à l'appui. C'est le contrat sur lequel les prud'hommes auront à juger :

1° Nul n'est admis dans votre établissement sans un livret-certificat. — Il est urgent qu'un chef d'atelier sache s'il a à faire à un ouvrier ou à un sublime. Avec le livret, on évite qu'un travailleur qui a de la besogne dans une maison aille souvent essayer dans une autre, sans prévenir son patron qui compte sur lui ; si la nouvelle maison ne lui va pas, il retourne dans la première, sans que les deux patrons s'en doutent ; chez l'un il a apporté un retard, chez l'autre il a passé du temps à s'installer, à faire des outils ; en somme, deux préjudices qui auraient été évités si le patron avait exigé le livret pour embaucher ;

2° Les heures d'entrée et de sortie seront déterminées suivant les saisons, et affichées dans l'atelier. On donnera les latitudes nécessaires pour éviter aux retardataires la perte d'une demi-journée.

Pour nous, un travailleur peut arriver aussi bien à l'heure qu'à l'heure et cinq minutes.

Quand l'on commence à six heures du matin, faites une seconde rentrée à sept heures ; il ne faut pas qu'un ouvrier qui s'est éveillé trop tard perde sa demi-journée. Nous savons que les sublimes en profiteront très souvent ; mais le contre-maître peut leur signifier que l'entrée est à six heures et qu'il ne tolère pas tous les jours l'entrée à sept heures ; que la mesure est prise pour les exceptions et non pour en user régulièrement.

Si vous ne tenez pas sérieusement à l'exécution de cette bonne mesure, que les choses se passent comme chez le patron sublime, et qu'on puisse entrer à toute heure, — on est en train de boire la fameuse goutte du matin, une demi-heure de plus ou du moins, le sublime sait qu'il peut commencer quand ça lui plaira, — presque toujours, vous ouvrez la porte aux *bordées*; c'est par là qu'elles commencent. Au contraire, le travailleur qui sait qu'il ne peut pas rentrer une fois l'heure passée, et ne tient pas à perdre une demi-journée, quitte, au grand regret du marchand de vins.

Voyons les suites de ces absences : si c'est un ouvrier qui conduit une machine nécessitant un four, il faut jeter le feu ; car si on met un autre compagnon à sa place, ce sont souvent des disputes entre eux, en un mot, la discorde ; si c'est un chef monteur, un riveur, un forgeron, qui ont tous des aides, ceux-ci sont obligés d'attendre. Les voyez-vous arriver à huit ou neuf heures pour commencer ; pendant ce temps, les aides, qui n'ont rien à faire, donnent souvent le branle, et la *loupe* fait son effet, la boîte est sens dessus dessous. La fabrication des sublimes se fait de plusieurs manières, en voilà une : manque d'ordre du patron.

3° Qu'aucun de vos travailleurs, pour quelque motif que ce soit, ne puisse quitter son travail, sans en prévenir qui de droit, sous peine d'exclusion.

Quoique l'imagination des sublimes soit féconde, un chef d'atelier, fait au métier, voit de suite si la demande est fondée ; si la *loupe* l'a mordu, le refus et quelques sages observations le remettent presque tou-

jours ; encore une bordée de sauvée, et, à la paie, le plus satisfait c'est le travailleur. S'il avait eu la faculté de suivre son caprice, la journée se serait passée aux *assommoirs*, et aurait entraîné celle du lendemain ; et pendant ce temps, le travail, souvent pressé, attendrait.

4° Faire sa paie tous les deux samedis.

Plusieurs manières de faire la paie sont en pratique dans les ateliers ; examinons-les.

Si vous payez tous les jours vos ouvriers, sur dix il y en aura six qui mangeront tout ou une partie ; d'autres écorneront la journée chez le marchand de vins. Les sublimes aiment ce système, ils viennent préparer leurs outils pendant un jour ou deux, le soir le *zinc* chaufferait la poche, ils *prendraient la cuite*, et le lendemain, ils auraient *mal aux cheveux*. Un autre sera embauché à sa place, il refera les outils, ceux-là ne sont pas à sa main, et ainsi de suite ; bon moyen de les ramener au travail. Les sublimes trouvent le moyen de boire sans argent ; si vous leur en donnez tous les jours, c'est les faciliter, les pousser dans cette voie.

Malheureusement, la classe laborieuse en général n'entend rien à l'épargne, ses détestables mœurs et son ignorance en sont cause ; si un vrai sublime travaillait avec de l'argent dans sa poche, nous crierions au miracle.

Dans la mécanique, et à Paris, si on faisait la paie tous les jours, le sublimisme se développerait avec une rapidité effrayante.

La paie tous les mois, avec acompte au milieu du

mois, ne profite qu'aux ouvriers qui ne prennent pas d'acomptes; alors ils ont une somme ronde, qui leur permet de faire soit un placement ou tout autre emploi. Pour le sublime elle est plus nuisible que la paie tous les quinze jours; il prend comme acompte à peu près ce qui lui est dû, il *carotte* sa femme sur le montant de ce qu'il a pris; le reste sert pour les extra du comptoir.

Régler des comptes au bout d'un mois, quand on a un nombre assez considérable d'ouvriers, est trop long; les erreurs sont plus faciles, la mémoire n'est pas aussi présente. Nous n'admettons pas cette question d'écritures, de balances mensuelles. Nous connaissons une maison, occupant quinze cents ouvriers, qui pratique la paie tous les deux samedis et qui s'en trouve très bien.

La paie tous les samedis a aussi de graves inconvénients; le fameux lundi de paie se répéterait trop souvent. Le montant de six jours n'est pas assez important pour faire face à la bombe du terme, par exemple, et pour y arriver, la femme du sublime est obligée d'économiser sur plusieurs semaines. Les sublimes qui sentent de l'argent à leur bourgeoise font ce qu'ils peuvent pour lui en soutirer, tandis que avec le produit de la quinzaine du terme, elle peut le payer tout d'un coup; il n'y a plus à y revenir.

La paie tous les quinze jours est, suivant nous, la plus belle et nous ajouterons la plus morale. Saint lundi n'a lieu que vingt-six fois l'an, c'est déjà bien assez; en quinze jours, il y a du rattrapage. Ainsi l'ouvrier mixte

qui est dix à douze jours sans argent, travaille consciencieusement. Si tous les travailleurs étaient comme l'ouvrier vrai, tous les genres de paie seraient bons.

Il y a une objection : mais celui qui vient de chômer et qui n'a pas d'argent? Alors il faut pratiquer le moyen des bons, soit de un franc cinquante ou deux francs, et prévenir les marchands de vins voisins que tous les quinze jours ils seront soldés, par vous, sur la présentation de ces bons. On ne délivrera ces bons que pendant les deux premières quinzaines qui suivront l'embauchage, afin de forcer le travailleur à la prévoyance. Gardez-vous bien de donner de l'argent, le sublime travaillerait le matin; une fois le prêt en poche, l'après-midi se passerait à l'assommoir. Même avec le système des bons, on ne peut obvier aux abus. Pour pouvoir aller rejoindre les amis, il y en a qui vendent les bons au rabais.

5° Pas d'acompte, le bon ou la paie. L'acompte, c'est autant de moins dans son budget et autant de plus pour l'empoisonneur; votre règlement doit bien le spécifier.

6° Tout ouvrier qui désirera quitter l'établissement, peut le faire immédiatement, mais il attendra la paie pour les sommes qui lui sont dues; réciproquement, s'il est remercié, il devra quitter tout de suite, mais avec le paiement de ce qui lui sera dû.

Il est clair qu'un patron ne peut pas plus forcer un ouvrier qui tient à le quitter, qu'un ouvrier l'obliger à le garder malgré lui : mauvais résultat pour les deux parties.

Mais examinons le côté salulaire de la question du paiement. Supposez qu'il *fasse soif* : « Donner une belle journée comme ça au singe, c'est embêtant; si nous allions à Montreuil? Comment faire? pas un radi. Ils sont cinq ou six dans l'équipe, la *loupe* les a mordus, il est dix heures du matin; un sublime se dévoue, puis il en a assez de c'te boîte-là : Patron, je vous quitte, mon père est à l'article de la mort, » ou « ma femme est en couche. » Nous en avons connu un qui accouchait sa femme tous les deux mois. Si ce moyen ne prend pas, il vous insulte; alors vous le renvoyez et vous le soldez. Il avance de l'argent aux autres; voilà toute l'équipe à Montreuil, sans concurrence du lendemain. Préjudice pour le travail et préjudice plus grand encore pour eux. Si vous ne l'aviez soldé qu'à la paie, l'équipe aurait travaillé; au lieu de manger le lapin sauté et de *béquiller* la paie à pied de vigne, le jour de *sainte touche* on aurait touché davantage. C'est une excellente mesure, très profitable aux travailleurs.

Cet article devra être complété par cette mention : « Tout ouvrier qui refusera de faire un travail, ou emploiera des moyens grossiers ou violents pour se faire renvoyer, sera considéré comme désirant quitter l'établissement. »

7° Tout ouvrier qui s'absentera pendant un laps de temps déterminé, sans avoir prévenu qui de droit, sera considéré comme ayant quitté volontairement l'établissement et ne pourra exiger ce qui lui sera dû que le jour de la paie.

Supposons qu'un travailleur qui conduit une de vos

machines, dont le produit est nécessaire pour donner de la besogne aux autres compagnons, se mette en bordée; il ne vous a pas prévenu; vous ne pouvez cependant attendre indéfiniment; vous en embauchez un autre; faudra-t-il, quand il lui plaira de revenir, renvoyer le nouvel embauché? Certes, non. S'il sait qu'en manquant il peut avoir son argent, il manquera; dans le cas contraire, il sera plus réservé et se tiendra à son ouvrage.

Oui, toutes ces mesures sont nécessaires et très salutaires.

L'envie de *tirer une bordée* prend un sublime; mais n'ayant pas d'argent, il rentre travailler, et, le lendemain, la *loupe* étant muselée, le plus satisfait c'est lui; intérieurement, il sent qu'on lui a rendu un service.

Nous connaissons l'opinion des puritains du droit, de nos réunions publiques, sur de pareilles mesures : à leurs yeux, c'est de l'esclavage au premier chef, de la tyrannie au suprême degré. Voyons, sublime des sublimes, calmez-vous, nous nous mettons sous la protection du règlement des associations des travailleurs; si vous êtes juste, vous conviendrez que ce qui est bon pour les associations est aussi bon pour le travail exécuté par les patrons.

Que pensez-vous de ce fragment du règlement des associations que nous donnons en entier dans le chapitre suivant?

« Les règlements d'une association de travailleurs librement acceptés par tous ne saurait être un obsta-

« cle à la liberté du citoyen ; chacun sait que l'ordre et l'économie sont les conditions de la production à bon marché. »

Ce ne sont pas seulement des gens sensés qui ont rédigé ce règlement, ce sont des gens pratiques.

Le règlement une fois arrêté, il faut en faire plusieurs exemplaires et les afficher dans l'atelier ; de plus, afin d'avoir la conviction que le travailleur n'en ignore, le transcrire sur un registre et le faire signer en entrant.

Le travailleur accepte librement la loi de l'atelier.

Le patron doit être l'esclave de son règlement.

Alors les prud'hommes n'ont qu'à faire remplir les engagements réciproques ; de cette façon les questions se simplifient.

On s'est toujours fait un monde des prud'hommes ; le patron et l'ouvrier ont tout intérêt à apporter devant ce modeste tribunal leurs différends. L'ouvrier y apprendra ses droits, le patron se pénétrera de ses devoirs et des mesures à prendre pour administrer ses travailleurs, suivant les règles de la justice. Après trois ou quatre séances, le travailleur et le patron seront édifiés sur l'impartialité des prud'hommes, et les préjugés de préférences tomberont. Si vous avez négligé de vous mettre en règle, et que vous n'avez pris aucune mesure nécessaire pour éviter les malentendus, tant pis pour vous ; on doit être plus sévère pour un patron qui représente un intérêt multiple que pour un travailleur dont l'intérêt est personnel.

Si le sublimisme se développe, les patrons négligents y contribuent pour au moins autant que les patrons su-

blimes. Que d'affaires qui prenaient des proportions énormes chez le marchand de vins, et que les prud'hommes ont réduites à néant dans une simple conciliation !

Les prud'hommes sont les tribunaux démocratiques du travail ; il faut les développer et les appeler dans toutes les questions touchant le travail.

Avec notre éducation actuelle, sur cent causes soumises à la juridiction des prud'hommes, plus de la moitié concernent les apprentis. Notre projet d'apprentissage supprime tous ces différends.

XXIV

LES ASSOCIATIONS

Avec nos écoles professionnelles, nous constituons des travailleurs instruits. Il est dès lors facile de prévoir non seulement les résultats moraux, mais on devine l'immense développement apporté au travail avec des travailleurs formés dans les écoles.

Avec les syndicats, vous enlacez le travailleur dans la machine du redressement, il est forcé de marcher, l'isolement qui tue n'existant plus, il-faudra qu'il apprenne.

Avec les prud'hommes bien constitués, la justice lui est assurée prompte et facile, il sait que ses droits seront respectés.

Voilà trois choses qui sont excellentes pour l'organi-

sation du travail, elles sont l'apprentissage pour arriver au but.

Ce but peut être atteint de bien des manières : par l'individualisme ou l'association.

L'individualisme étant l'exception, nous ne nous occuperons que de l'association.

La première condition pour constituer une association, c'est l'argent, qui entre comme principal associé, et sa part est déterminée soit par un intérêt fixe, soit par un intérêt et une part dans les bénéfices. Cette première condition obtenue, dix, vingt, trente, cent et même mille individus se groupent, nomment leurs chefs, s'organisent et forment une association de travailleurs dont tous les membres partagent les bénéfices. S'il y a entente intelligente et ardeur, l'association prospère et voilà un nombre de possesseurs qui certainement ne seront pas sublimes. Laissant de côté leur ignorance, nous dirons que la question la plus difficile pour eux, c'est de se procurer de l'argent ou du crédit. Nous n'avons pas la prétention de discuter cette grave question avec tous les détails qu'elle comporte ; mais nous tenons à l'exposer comme nous la comprenons ; de plus compétents que nous l'ont élucidée à fond. Certains socialistes radicaux suppriment d'un seul coup l'intérêt, ceci est bientôt dit.

Descendons des hauteurs et écoutons leurs raisonnements. Supposez, disent-ils, que tous les ans, cinquante mille Français, par leur intelligence, arrivent chacun à amasser une fortune de cent mille francs. Une fois ce capital bien placé, les cinquante mille heureux se reti-

rent du travail et vivent sur leurs revenus. Que produit-il ? C'est un capital de cinq milliards retiré du travail, et cinquante mille parasites de plus, puisqu'ils vivent du revenu et non du travail ; mais comme c'est le travail qui doit payer l'intérêt du capital, puisque pour l'obtenir il faut le livrer aux travailleurs, c'est donc un surcroît de charges sur l'ensemble du travail, et des travailleurs de moins, car la population sous la griffe de l'aigle est restée stationnaire. En d'autres termes, accumulation du capital dans les mains d'une aristocratie financière qui peut seule disposer du travail, puisqu'elle est maîtresse de son élément principal, le capital, or, en tenant compte des revenus accumulés, on arrive à l'absorption du plus clair des bénéfices que produit le travail. Ainsi un individu intelligent peut gagner, de vingt à trente ans, cent mille francs, se retirer à cet âge, et à soixante ans avoir doublé, quadruplé son capital sans avoir consacré une journée au travail, les tripotages de bourse aidant, on arrive à des fortunes scandaleuses. Il aurait donc prélevé sur le travail des autres de quoi vivre d'abord, et ensuite le surplus pour arriver à augmenter son capital. Si l'intérêt n'existait pas, qu'aurait-il fait ? S'il avait voulu se retirer, il aurait mangé son capital qui serait retourné au travail, mais en présence de cette diminution, peu d'individus valides resteront indifférents ; ils reprendront le travail ; des capitaux et une intelligence active de plus dans la production, développement et progrès ; ce raisonnement nous paraît d'une logique écrasante, ils pourraient ajouter : les associations que vous proposez,

une fois qu'elles auront enrichi leurs membres, retomberont sous le mal que nous signalons. Ceux-ci devenus possesseurs, voudront aussi jouir du repos garanti par le revenu.

Les associations n'arriveront pas à faire des rentiers ; si elles arrivent à procurer à leurs membres le nécessaire, l'utile et peut-être l'agréable, nous trouvons que le but social sera atteint. Prenons un exemple. Admettez qu'un patron, ayant cent travailleurs et gagnant trente mille francs chaque année, cède son établissement à cinquante de ses ouvriers, chaque associé recevra six cents francs. On voit qu'il faudrait travailler longtemps pour arriver à être rentier.

Examinons pourquoi il n'est nullement besoin des lois supprimant l'intérêt.

Que voyons-nous dans l'état universel actuel ? Que les peuples les moins travailleurs sont ceux qui paient l'intérêt de l'argent le plus élevé. Ainsi à Constantinople, il est de quinze à vingt pour cent, en Espagne de dix à quinze, en Italie au moins de dix. Eh bien, en Angleterre, le pays des affaires par excellence, il est de trois et moins. Pourquoi ? parce que les affaires donnent des bénéfices, et que ces bénéfices, prélevés sur le monde entier, s'accumulent dans les mains des intelligents de la nation anglaise, et que l'abondance des capitaux n'en permet pas le placement facile. Alors que font-ils, ces marchands insulaires ? Ils les laissent dans les affaires auxquelles ils consacrent leur intelligence pour qu'ils rapportent davantage. Ils ont donc par la persévérance dans le travail constitué le formidable levier,

le capital, qui les fait les prêteurs européens par excellence.

Que conclure de ce fait. C'est que le travail organisé et développé doit produire progressivement la baisse de l'intérêt.

Supposez toutes les industries de la France aux mains d'associations bien organisées, elles feront des bénéfices qui leur permettront d'augmenter leur importance et le nombre de leurs associés ; elles n'auront pas besoin des capitaux empruntés pour marcher. Alors les détenteurs seront bien obligés de se consacrer au travail pour ne pas manger leur capital, et le développement du travail sera immense puisqu'il sera provoqué par un plus grand nombre, qui aura les éléments principaux qui assurent la réussite, l'expérience et les capitaux. Quand on réfléchit que la chose est possible, on reste émerveillé devant d'aussi splendides résultats. Il y a donc malentendu de la part des socialistes radicaux, il ne faut pas supprimer l'intérêt, il faut faire le nécessaire pour qu'il se supprime seul, commencer par le commencement, et non par la fin. Voilà le nœud de la question sociale.

Nous vivons avec des mœurs qui sont la conséquence de siècles d'ignorance, nous avons été élevés avec des habitudes résultant de ces mœurs et vous voudriez d'un coup de décret renverser l'échafaudage qu'un temps si long a dressé? Non! c'est impossible. Que faut-il pour arriver à des résultats certains? Il faut introduire dans les mœurs les mesures qui sont bonnes. On n'instruit pas les travailleurs en une année, pas

plus qu'on ne peut constituer des associations sérieuses dans le même temps. Nous repoussons les alchimistes sociaux qui veulent prendre la société tout entière pour expérimenter leurs moyens sociaux. Le bonheur commun ne se constitue pas en un tour de main. Nous allons plus loin, nous les maudissons, ces détenteurs de la panacée universelle, parce qu'à côté d'une idée juste comme celle que nous citons plus haut, leur conclusion et leur remède sont immédiats et qu'ils jettent la peur et provoquent les représailles des intéressés qui se trouveraient atteints par les mesures qu'ils proposent. Prenez leur conclusion, et venez dire que l'épargne est un vice social, ou encore que la république ne sera possible qu'à la condition que la propriété ait disparu et soit remplacée par la possession de l'instrument du travail et la liberté de posséder son produit (1). C'est cela, plus de propriété, la communauté. Tous les Français n'ont pas le tempérament de se faire moine.

Quel est l'homme sensé qui ne haussera pas les épaules? mais les intéressés et les ignorants vous exécuteront, et vous nuirez à ceux qui ont des idées pratiques et que l'on confondra avec vous. Il vous est permis

(1) Conclusions de systèmes que vous avez approfondis, mais que peu de personnes étudient et que nous n'admettons pas. Les deux phrases de Proudhon : « La propriété c'est le vol, — Dieu c'est le mal, » ont plus fait pour renverser la République, que toutes les trames des jésuites républicains du 25 février. Les théories et les discours, voilà notre mal. Les réussites sont bien autrement concluantes.

de vous draper dans vos ingénieuses combinaisons ; mais si vous croyez être utiles au peuple et pouvoir faire avancer la question sociale, détrompez-vous, vous en êtes l'entrave la plus redoutable, et l'épouvantail le plus certain (1).

Comment les associations doivent-elles constituer leur capital. Le plus sûr moyen, et le plus moral, c'est l'épargne. Supposez trente ou cinquante ouvriers d'une partie, ils s'entendent pour fonder une association, ils nomment deux d'entre eux, les plus capables, et l'on convient de souscrire, soit cinq francs par semaine pendant un an ou dix-huit mois, pour former le capital nécessaire. Une fois ce capital acquis, ils forment l'association. Trois ou quatre membres seulement commencent avec le gérant qui est nommé lors de la signature de l'acte d'association. Les travaux marchent, le nombre des ouvriers s'augmente jusqu'à l'embauchage complet des cinquante associés. Si le travail se développe, on prend des auxiliaires qui, après un stage seront admis comme associés. Nous ne disons pas : Voilà ce qui devrait se faire, nous disons : Voilà ce qui se fait, ce qui coupe court à toutes les objections des incrédules.

(1) Prêcher le communisme en 1870 en France, si l'on est sincèrement dévoué à la cause du progrès, c'est non seulement une maladresse mais une faute énorme. Aux États-Unis d'Amérique, ça se comprend. Les Américains sont taillés pour tout entendre, les Français ont du chemin à faire. Au reste, il y a une grande différence à faire entre un peuple qui boit du vin et celui qui boit de la bière.

Certes, c'est long, il se produit des découragements ; mais malgré l'échec de certaines associations, d'autres ont fort bien réussi. Qu'a-t-il manqué pour l'entière réussite de toutes celles qui avaient pu se constituer ? Le crédit et moins de sublimes.

Que faut-il faire pour éviter ces retours désastreux ? Dominer les sublimes et constituer une caisse collective des associations, une banque du travail.

Examinons sa constitution. Il faut au moins trois années à une association ayant eu des travaux, pour être en plein développement. Son outillage est achevé, sa clientèle est bien commencée, à ce moment elle fait des bénéfices palpables. En administration sage, elle doit en consacrer une part pour l'amélioration de son matériel ou pour augmenter ses marchandises, une autre part pour la caisse collective, le surplus est distribué aux associés. Admettez que cinquante associations fonctionnent depuis quelques années, et que ces cinquante groupes aient fondé la Banque des associations ; qu'elles consacrent à la formation de ladite banque 10 p. c., par exemple, des bénéfices ; que ces 10 p. c. soient versés jusqu'à concurrence d'une somme déterminée par les statuts ; ce n'est pas exagérer d'admettre que chaque association versera au moins mille francs par année. Ainsi en quelques années un gros capital sera constitué ; les gérants réunis des cinquante associations nommeront un gérant de ladite banque, qui aura pour but de prendre le papier que les associations auront souscrit ou reçu, remettra les fonds en échange du bordereau, en prélevant seulement un léger

droit qui aura pour but de payer les frais de la gérance. Nul papier ne pourra être négocié par ce gérant, il sera chargé d'en faire opérer l'encaissement ; ni escompte, ni commission de banque ne seront prélevés. A part le droit pour les frais, les associations auront créé pour leur usage un crédit gratuit. Il est bien entendu que nulle association ne pourra avoir un découvert supérieur au capital de première mise, sans le consentement du conseil de surveillance de la banque.

Que font-elles actuellement ? Elles paient 1 p. c. au dessus du taux de la banque de France avec un, un demi, un tiers, un quart ou un huitième de commission. Calculez les sommes laissées aux banquiers par une association qui fait trois ou quatre cents mille francs par an ; car il y a des associations, qui fonctionnent, qui ont atteint et dépassé le million (1). C'est donc grever le travail au bénéfice d'intermédiaires dont il peut très bien se passer s'il arrive à s'organiser.

Nous savons bien que ce que nous proposons n'est pas nouveau et que cette question a été étudiée à fond par des esprits très compétents. Parmi les solutions qu'ils ont données il y en a de très ingénieuses ; nous avons été frappé de ces avantages et nous pensons qu'ils ne doivent pas être négligés par les travailleurs.

Le moyen le plus sûr d'anéantir les objections de ses adversaires, n'est pas de prêcher indéfiniment une théorie, mais de la mettre en pratique, le succès est la conclusion la plus déterminante. Nous savons que

(1) L'association des ouvriers maçons et tailleurs de pierre.

la chose n'est pas très facile, mais nous sommes convaincu qu'elle est possible. Du moment que des ouvriers ont été assez persévérants pour constituer des associations avec leurs propres ressources, il n'est pas permis de douter de la réussite. Ils ont réussi à constituer des établissements de production, ils sauront constituer leur crédit.

Pour ceux qui n'ont pas la foi dans la puissance de l'association et qui réclament le concours et les ressources du budget, nous leur dirons : Vous seuls êtes la cause du peu de développement des associations. Sans vos théories, nous n'aurions pas perdu vingt années, et aujourd'hui le problème serait en bonne voie.

Comment les associations doivent-elles payer leurs membres et répartir leurs bénéfices ?

Dans une affaire commerciale où il y a plusieurs associés, les prélèvements se font par parts égales : en s'associant, les membres reconnaissent que le concours de chacun est nécessaire à la réussite de l'entreprise. Les bénéfices, par conséquent, doivent être également répartis. Mais ce qui peut être logique, jusqu'à un certain point pour deux, trois ou quatre chefs qui dirigent, ne l'est pas pour cinquante ou cent associés qui travaillent manuellement et donnent leur concours direct à la production.

Plusieurs moyens sont en présence :

- 1° Égalité des salaires et des bénéfices ;
- 2° Salaires suivant la production et égalité des bénéfices ;

3° Salaires suivant la production, et bénéfices suivant la somme de production représentée par la somme des salaires.

Prenons le premier de ces moyens.

Quand nos penseurs sociaux s'élèvent par leur conception dans les régions de l'idéal, ils arrivent, par un sentiment d'égalité et de justice exagéré, à formuler des principes curieux, sinon grotesques. Que pensez-vous de cette formule communiste : « Le travail est pour « l'homme une récréation, le paresseux est assez puni « de ne pouvoir goûter ce bonheur; mais il a des « besoins, la société doit lui donner les moyens de les « satisfaire. Avec l'équivalence des fonctions, nous « avons le paresseux égal au travailleur. » Ce n'est plus de la discussion, c'est de la bouffonnerie.

D'autres viennent nous dire : Pourquoi une journée de cinq, huit ou dix francs? pourquoi telle ou telle pièce vaut-elle, pour la façon, tel ou tel prix? où prenez-vous le droit de fixer, de déterminer la valeur de la main-d'œuvre? Nous le prenons dans les habitudes et les mœurs de la société qui se sont formées pendant des siècles. Descendons des hauteurs fantastiques et rentrons dans la pratique. De toutes les théories sociales qui méritent attention, aucune ne nous a paru aussi injuste que celle de l'égalité des salaires et de l'équivalence des fonctions.

Mettez à deux étaux voisins un ouvrier et un sublime, donnez-leur le même nombre de pièces à faire; l'ouvrier, qui est consciencieux, travaillera plus que le sublime, lequel tirera des *loupes* pendant le travail; mais comme

son voisin peut servir de comparaison au patron ou au contre-maitre, l'ouvrier sera traité de *peloteur* : « Il *masse* comme ça, c'est pour le faire balancer; » il amènera au besoin les autres contre le soi-disant *mufe*. Les réflexions aidant, l'ouvrier se dira : « C'est vrai, il gagne autant que moi, pourquoi donc en ferais-je plus que lui? » Ce n'est pas le fainéant qui cherche à suivre le piocheur, c'est le travailleur qui se rapproche du paresseux. Salutaire émulation.

Mais, nous direz-vous, la partie d'élite, les charpentiers que vous nous citez, travaillent avec le principe de l'égalité des salaires. Nous répondrons que ce qui les constitue d'élite, ce n'est pas l'égalité des salaires, mais bien leur instruction et leur union. Soyez persuadés que plus d'un de ces hommes compagnons s'est dit : « Si un tel vaut six francs, étant plus actif et plus intelligent que lui, j'en dois en valoir dix. » Chacun doit être rémunéré suivant sa production, là est la justice. Ce principe est tellement dans nos mœurs que nous tenons à citer quelques fragments de *l'Organisation du travail*, de M. Louis Blanc, le Pierre l'Ermite de l'égalité des salaires.

« Dans chaque atelier social, les chefs seront nommés à l'élection, et la rémunération du travail se fera sur le pied de l'égalité des salaires.

« Aujourd'hui cependant, et provisoirement, comme l'éducation fautive et antisociale donnée à la génération actuelle ne permet pas de chercher ailleurs que dans un surcroît de rétribution, un motif d'émulation et d'encouragement, la différence des salaires

« serait graduée sur la hiérarchie des fonctions, une
 « éducation toute nouvelle devant, sur ce point, changer
 « les idées et les mœurs. »

Après le principe, les restrictions ; il faut changer les mœurs. Nous affirmons qu'il n'y a pas d'autre motif d'émulation qui vaille celui du gain. Nous ne pouvons comprendre un ouvrier travaillant pour la gloire. Elles sont nombreuses les personnes vivant dans le travail, qui ne comprendront pas l'efficacité d'un pareil stimulant.

L'éminent écrivain, dans sa théorie des ateliers sociaux, fait erreur quand il pense qu'une nouvelle éducation peut changer ce désir d'arriver qui fait partie de la constitution de l'homme. On peut avec l'éducation changer les mœurs, développer, diriger les instincts ; les supprimer, jamais ! Le travail avec l'égalité des salaires, c'est le cheval travaillant à un manège, dépensant sa force physique dans un même cercle et stimulé par le fouet ; c'est l'appauvrissement, c'est la négation du progrès, en un mot, la suppression du marchandage, cette seule et juste solution du travail rémunéré suivant l'activité et l'intelligence données.

Prenez les deux mêmes travailleurs cités plus haut, et au lieu de l'égalité des salaires dites : Le prix de la façon de ces pièces vaut tant. Vous verrez l'effet différent, l'ouvrier y apportera non seulement une plus grande activité, il s'ingéniera pour trouver des moyens qui abrègeront sa besogne, il deviendra chercheur, et nous n'apprendrons rien à personne, en disant qu'une bonne partie des inventions nouvelles est due à l'initiative des travailleurs.

Mais, nous direz-vous, ces avantages acquis ne profitent pas toujours à celui qui les trouve, c'est souvent le patron qui en retire les bénéfices. — Certes, mais dans les associations, elles lui profiteront doublement et comme associé, et comme travailleur. En principe, nous n'admettons pas le travail à la journée ; nous savons bien que l'on ne peut pas mettre tous les travailleurs au marchandage, mais nous sommes convaincus que sur cent parties, on peut en mettre au moins quatre-vingts aux pièces, ce qui constitue la règle ; les autres sont l'exception et avec un peu de bon vouloir, on peut en diminuer le nombre.

Nous n'admettons pas les marchandages avec un maximum de journée, dit à l'anglaise ; tous les ouvriers savent qu'il est facile de régler son activité pour ne pas dépasser le maximum. Quand un travail peut se mettre aux pièces, nous ne comprenons pas que l'on prenne des hommes à la journée valant quatre, cinq, six ou huit francs pour faire le même travail. Non ! la justice et la logique disent que cette pièce ou ce travail vaut, bien fait, dix, vingt, cinquante ou cent francs ; si un travailleur le fait en un tiers ou moitié moins de temps qu'un autre, il sera rémunéré suivant sa valeur réelle. Voyez-vous ces habiles ouvriers dans l'article de Paris, qui arrivent à gagner dix et douze francs par jour, réglés à cinq ou six francs, parce que tel ou tel sublime ne peut arriver à plus. De pareils résultats ne sont pas admissibles.

Mais, dira-t-on, le marchandage a été un moyen de faire baisser les prix et d'exploiter les travailleurs. —

Quand les travailleurs étaient dans l'isolement, ces faits se sont présentés, mais depuis quelque temps, qu'avons-nous vu ? Les chambres syndicales ont composé des tarifs et les ont imposés aux patrons par la grève, et presque tous ont accepté. Soyez persuadés qu'il leur est impossible de revenir sur cette acceptation, en présence de la solidarité des travailleurs.

Assurés de ce côté, les travailleurs trouvent dans le marchandage le seul juste moyen d'être payés ce qu'ils valent. Par contre, il est la médecine du sublimisme.

Le deuxième moyen : salaires suivant la production et égalité des bénéfices, n'est guère discutable. Pourquoi une logique boiteuse ; tout l'un ou tout l'autre.

Le dernier moyen, salaires et bénéfices suivant la production est le seul juste. Les associés arrêtent ensemble un tarif ; tous les quinze jours, chaque associé touche la somme déterminée pour le nombre de pièces faites au prix du tarif, et, à la fin de l'année, les bénéfices sont proportionnés à la somme totale de l'année, comparée à celles des autres ; lesdites sommes représentant l'ensemble de la production. Oui, il faut que les travailleurs fassent tous leurs efforts pour arriver aux marchandages qui sont la justice distributive de leur intelligence et de leur activité, car ce qui est bon pour une association l'est aussi pour les autres travailleurs. Plus de petites ou grandes journées ! le marchandage !

Quel doit être le règlement concernant le travail des associations. Lisez le préambule du règlement d'une

association dans le fer, et vous nous direz si les ouvriers qui l'ont rédigé connaissent les sublimes.

« La bonne tenue, l'ordre et l'intérêt d'une association exigent que tous les associés conviennent des règles à établir entre eux, pour la bonne exécution du travail, afin que chacun connaissant d'avance la fonction qu'il a à remplir, s'en acquitte avec conscience et dévouement.

« Les règlements d'une association de travailleurs, librement acceptés par tous, ne sauraient être un obstacle à la liberté du citoyen. Chacun sait que l'activité, l'ordre et l'économie sont des conditions de la production à bon marché, et que celle-ci dans une société bien ordonnée, est la source du bien-être de tous.

« Tous nos soins doivent tendre vers ce but qui est celui-là même que nous nous proposons d'atteindre en associant nos efforts. Cependant, si le bien-être est le but que nous poursuivons, nous ne le cherchons pas seulement pour satisfaire aux besoins matériels de nos familles et de nous-mêmes, nous le désirons surtout pour arriver par lui au développement complet dans nos facultés intellectuelles et morales pour préparer nos fils à devenir des hommes libres et indépendants par leur travail et leurs connaissances, nos filles à devenir des épouses courageuses et dévouées, des mères tendres et éclairées. En conséquence, les règlements, tout en laissant à chaque associé la liberté complète de ses actes en dehors du travail, doivent cependant réprimer les faits qui se

« raient de nature à amoindrir la considération que
 « doivent mériter l'association et chacun de ses
 « membres.

« L'ivrognerie est le premier de tous les vices que
 « doit proscrire l'association; en ôtant la raison à
 « l'homme, elle l'avilit, elle le dégrade et le rend indi-
 « gne de l'estime de ses concitoyens. Les injures et la
 « violence, en provoquant le désordre et les rixes, en-
 « gendrent l'antipathie et la haine entre les conci-
 « toyens, elles sont antisociales et attentatoires à la
 « dignité de l'homme. Les paroles obscènes chez celui
 « qui s'en sert ordinairement sont une des sources les
 « plus actives de démoralisation pour les jeunes gens,
 « c'est un poison du cœur que tout père de famille doit
 « écarter de ses enfants avec autant de soin qu'il en
 « met à écarter le poison du corps.

« La paresse ne doit pas entrer dans l'association,
 « c'est le frelon qui vient dévorer le travail de l'ouvrier
 « laborieux; le paresseux doit être chassé de l'atelier
 « comme le frelon de la ruche.

« L'insoumission à la loi commune menace les inté-
 « rêts de tous. Si l'associé doit être libre comme citoyen,
 « il doit savoir se soumettre à la discipline qu'exige
 « le travail. La garantie de son indépendance est dans
 « sa participation à la confection des règlements;
 « mais ceux-ci une fois adoptés, chacun doit s'y sou-
 « mettre avec respect comme étant l'expression de sa
 « propre volonté et de la volonté de tous. »

L'ivrognerie, les injures et la violence, les paroles
 obscènes, la paresse et l'insoumission sont bien les

vices capitaux qui sont le bagage du sublimisme. Avant
 de déterminer les règles qui doivent régir le travail,
 les associés qui connaissent mieux que personne les
 conséquences désastreuses de ces vices ont commencé
 par les flétrir. On ne peut mieux dire.

Laissant de côté les nombreux articles de détails,
 nous allons donner les principaux qui concernent l'or-
 ganisation de l'atelier.

« La journée commence à six heures du matin et
 « finit à six heures du soir, sa durée est de onze heures
 « de travail et une heure pour le repas, qui aura lieu
 « de onze heures à midi.

« Tout associé doit être à son travail à l'heure indi-
 « quée pour l'arrivée et ne peut quitter avant celle fixée
 « pour la sortie, toutefois il est accordé cinq minutes
 « de grâce à l'arrivée.

« Une amende de vingt-cinq centimes sera appliquée
 « à tout associé qui ne sera pas à son travail après les
 « cinq minutes de grâce et pour la première heure;
 « de quinze centimes pour chacune des heures sui-
 « vantes.

« L'amende sera du double pour le gérant, pour son
 « suppléant et pour le chef d'atelier.

« L'entrée des ateliers est interdite à tout individu
 « non associé, l'entrée de la maison et de la cour est
 « interdite à tout associé en état d'ivresse; celui qui
 « s'y présenterait serait pour la première fois puni
 « d'une amende de cinq francs, et son exclusion serait
 « proposée à l'assemblée générale, s'il s'y présentait
 « une seconde fois, ou si même à une première fois, sa

« présence avait provoqué un scandale nuisible à l'intérêt de la société.

« Le travail est généralement fait aux pièces et payé suivant le tarif adopté.

« Tout associé dont la conduite serait de nature à compromettre l'honneur, la réputation, le crédit ou l'intérêt de la société, pourra être exclu par l'assemblée sur la proposition du gérant ou sur celle de trois membres de la société.

« Les motifs de l'exclusion sont :

« L'insoumission aux règlements et statuts qui sont la loi commune à tous les associés, et auxquels chacun doit se soumettre comme étant la volonté de tous et la mesure d'ordre nécessaire à la conservation des intérêts communs. Les injures graves adressées par l'un des associés à un autre membre quelconque de la société. L'ordre et l'harmonie ayant pour base le respect de chacun envers ses associés, celui qui manquerait à ce respect au point de blesser la dignité et amoindrir la considération d'un membre de la société compromettrait l'harmonie nécessaire et pourrait pour ce fait être exclu.

« La violence étant de nature à compromettre l'ordre encore plus que les injures, l'associé qui s'oublierait à commettre un acte de violence envers un co-associé pourra être exclu, et suivant la gravité des cas, en attendant que l'assemblée ait prononcé sur l'exclusion, il pourra être immédiatement exclu des ateliers par le gérant, sur l'avis conforme du conseil de surveillance.

« L'inconduite, ayant toujours pour conséquence le manque d'assiduité au travail, porte un préjudice certain à l'association, indépendamment de la déconsidération qui en résulte nécessairement dans le monde extérieur, tout associé qui, par des habitudes d'ivrognerie, de paresse ou tout autre vice, compromettrait la réputation de la société pourra en être exclu.

« La calomnie envers un co-associé, ou même envers une personne étrangère à l'association pourra être également punie par l'exclusion.

« L'infraction aux présentes dispositions pourra, suivant la gravité des cas, donner lieu à trois sortes de peines.

« 1° L'avertissement donné par le conseil de surveillance.

« 2° Le blâme infligé par l'assemblée générale.

« 3° L'exclusion.

« L'improbité, tout acte d'improbité, soit envers l'association, soit envers un co-associé ou un tiers, sera puni de l'exclusion. »

Voyons y a-t-il un patron assez féroce pour oser exécuter un règlement aussi sévère? Non, il n'y a que les travailleurs pour pouvoir être aussi durs. Quand ils ont fait ce règlement ils connaissaient le défaut de la cuirasse. Ce que nous proposons dans notre chapitre des prud'hommes est loin d'être aussi draconien. Nous sommes heureux de voir que les travailleurs eux-mêmes reconnaissent le besoin d'organiser le travail, et que cette indépendance promise par quelques éner-

gumènes n'est pas plus applicable aux ateliers privés qu'aux associations pour obtenir des résultats.

Nous vous avons dit comment les associations peuvent se former; nous pourrions vous fournir des chiffres magnifiques sur celles qui ont réussi. Nous avons sous les yeux le tableau de la répartition des bénéfices de celles des maçons et tailleurs de pierre, de 1852 à 1868, et leur soixante et dix co-associés; il nous montre les résultats financiers que l'on peut attendre des associations, sans parler d'autres d'une importance moins grande. Nous laisserons de côté les arguments des détracteurs des associations qui peuvent conclure à l'impossibilité de leur réussite, en citant les chutes de celles qui manquaient des éléments nécessaires pour le succès (1).

Une autre question très sérieuse complète notre pensée, nous tenons à la soumettre aux intéressés. Nous vous disions, dans notre chapitre des apprentis, qu'une des causes de l'infériorité de notre industrie était en partie occasionnée par une solution de continuité. La création d'un établissement est longue, sa réussite est la conséquence de l'intelligence, du travail et de la persévérance du créateur de cette maison; une fois cet établissement de production fondé, agencé et en bonne marche, il ne devrait pas se liquider, mais bien se continuer; ce qui a coûté tant de peines, tant de

(1) On dit aussi, ce qui est arrivé, que des coassociés travaillaient moins pour eux que quand ils étaient chez les autres. Ça ne prouve rien.

temps à créer devrait servir à d'autres. Supposez que nous n'ayons plus que dix pour cent de sublimes, et que les ouvriers sortent des écoles professionnelles : voici un patron qui veut se retirer, son fils n'a pas les aptitudes nécessaires, il ne trouve pas d'acheteurs assez riches, ou n'ayant pas les capacités pour continuer son affaire. Au lieu de liquider, que diriez-vous de son intelligence, s'il prenait son contre-maître et son comptable et qu'il vienne leur dire : « Vous êtes depuis longtemps à mon service, vous avez collaboré à ma fortune, mais comme en affaire il n'est jamais question de fraternité, je viens vous proposer une combinaison toute de confiance, qui fera mon affaire et la vôtre. Vous allez fonder une association de travailleurs sous vos deux noms et compagnie; vous prendrez comme associés les dix, vingt ou trente de mes meilleurs et plus anciens compagnons que je connais et dont voilà les noms. Je vous vends au prix de francs, je vous fournis le roulement nécessaire; vous me rembourserez en tant d'années, vous me paierez l'intérêt de mes fonds, de manière qu'au bout d'un certain temps vous serez possesseurs. Vous constituerez une association qui pourra étendre le nombre de ses membres, et les statuts (1) diront que ceux qui voudront se retirer n'entraîneront pas la chute de l'établissement. » Que diriez-vous de cet industriel? eh bien, nous dirons qu'il serait très intelligent pour ses intérêts, car il a autant de sécurité, et même plus, qu'en vendant à un

(1) Les constitutions de sociétés d'association ne manquent pas.

étranger (1) et de plus il aurait fait une bonne action sociale.

Nous pensons que dans cette époque de sublimisme, aux ouvriers seuls est réservée l'initiative, car nous sommes persuadé qu'une association où il y aurait seulement vingt-cinq pour cent de sublimes, ne réussirait pas. Les soupçons, les défiances, les invectives et souvent les coups de poing ont été la récompense du dévouement des gérants qui avaient été nommés à l'élection.

Une fois l'association bien organisée, les sublimes qui y seront admis seront bien obligés de se soumettre; du reste, ils seront tenus de faire un stage, comme auxiliaires, ce qui permettra de juger des capacités et de la conduite de celui qu'on admettra dans l'association. Sur dix associations qui n'ont pas réussi, les sublimes en ont tué au moins huit. Le sublimisme est un dissolvant.

Que les ouvriers actuels se lancent dans la voie des associations, et qu'ils ne se bercent pas d'illusions fausses. La fée encensée dans les réunions publiques par certains cerveaux détraqués, qui doit verser le bien-être à pleines mains, doit être mise de côté. Les ouvriers ont du bon sens, du jugement; qu'ils analysent la possibilité de pouvoir instantanément changer leur misère en bien-être, sans commettre des millions d'injustices, qui n'auraient d'autre base que la force et qui deviendraient le crime.

Voyons, supposons que ces législateurs d'occasion

(1) Qui ne donne souvent qu'une partie de l'achat.

puissent, à la suite d'une révolution qu'ils reconnaissent nécessaire pour leur procurer la force, donner les fonds aux travailleurs pour fonder le travail. A vous les ouvriers, le sentiment de votre dignité ne vous dirait-il pas que ce qui vous a été donné, n'est pas légitime, quand vous penserez aux difficultés que vous avez eu à mettre de côté les économies que vous aviez? quand vous songerez au mal que se sont donnés vos parents, pour amasser les quelques sous qu'ils vous laisseront? Oui, mille fois oui! on ne passe pas facilement l'éponge sur les sentiments de justice d'un honnête homme.

Il en est de même de l'égalité des salaires: si vous êtes à côté d'un ouvrier plus capable que vous, vous vous direz: « Il n'est pas juste, tout de même, que je gagne autant que lui; » s'il est assez sage pour ne pas s'indigner, vous, vous en serez honteux. Les moyens actuels sont mauvais, il faut les abandonner; il faut prendre les bons, les puissants, que l'expérience a déjà sanctionnés en petit, l'association, là est le salut.

Savez-vous ce qui nous afflige le plus dans les théories des liquidateurs sociaux, ce n'est pas la théorie, qu'au nom de la liberté chacun a le droit d'émettre, mais le calme du bon sens, du jugement des auditeurs qui ne font pas, par une désapprobation générale, justice d'absurdités qui ne tiennent pas devant le raisonnement. La justice est un ballon en caoutchouc, on peut par la force l'aplatir; la pression supprimée, il reprend sa véritable forme. Nous savons bien que soixante-quinze ou cent individus, qui demandent la liquidation sociale, ne sont pas dangereux; mais ce qui nous touche, c'est

que certains travailleurs se bercent de ces illusions et ne s'occupent pas des moyens pratiques pour se grandir ; ils attendent.

Laissant de côté la justice, pensez-vous donc que cette bourgeoisie que vous voulez liquider se laissera faire ? Cependant 48 vous a montré qu'elle ne laisse à personne ce soin ; vous vous dites le peuple, elle pense qu'elle en fait partie, et comme le peuple est la justice, elle paie de sa personne pour la faire respecter. Non ! il ne faut plus de révolutions de cadavres, il n'en faut qu'une, celle des mœurs, celle-là est longue, parce que les institutions sont lentes à se développer. La vraie, la seule révolution possible, est celle que les mœurs opéreront ; mais les travailleurs doivent ne compter que sur eux-mêmes pour les créer ; et cependant il y a des lois qui entravent la liberté si nécessaire à la création de ces institutions. Avec le suffrage universel, les travailleurs sont armés, ils doivent se défendre, un coup de vote est plus certain qu'un coup de fusil. Le gouvernement devrait être la résultante de l'opinion publique.

Il y a des *mais* très sérieux dans l'ensemble des chapitres précédents, nous vous en avons montré une partie. Le principal, qui les domine tous, c'est le sublimisme avec ses vices, ses turpitudes, ses désunions, ses ingratitude, ses éreintements et son désordre qui a étayé l'arbitraire, mais qui sera bientôt obligé d'abdiquer, quand on aura l'union et l'entente que nous entrevoyons.

XXV

LES ASSURANCES

La bête de somme, d'avant 1789, qu'on appelait le travailleur, était dans un tel état d'abrutissement et d'isolement, que les maladies ou les accidents qui le frappaient le réduisaient à la plus terrible misère, le seul recours qu'il avait, était d'implorer la charité.

Quand la grande fournaise eut consumé une partie des privilèges, des abus, des plates niaiseries qui étaient la base du régime sombre, que le grand communisme ultramontain faisait peser sur le peuple depuis des siècles ; quand la grande tourmente eut porté par sa proclamation le terrible coup de massue à cette rampante domesticité de cour, à cette valetaille titrée, qui croyait être grande à force de s'aplatir ; après la proclamation des droits de l'homme, le travailleur était debout, la dignité humaine était scellée ; l'ébullition des idées,

résultat obtenu par ce triomphe, fut à son comble. Les philosophes, les penseurs, les administrateurs, les philanthropes, purent produire leurs généreuses et bien-faisantes idées.

La justice était la base de toutes ces décisions, de ces projets, de ces aspirations ; la solidarité, le moyen de les fixer sérieusement : 89 a mis le peuple sur la voie. Les idées philanthropiques, plus que toutes les autres, ont été à l'ordre du jour ; des abus sans nombre ont été réprimés, mais de puissants rejets sont repoussés depuis, et c'est à nous de les extirper.

Heureusement, tous les bons grains n'ont pas été écrasés dans cette laborieuse besogne de l'élagage. Quelques-unes de ces généreuses idées sont aujourd'hui en pleine activité. Le peuple dans ses peines, dans sa misère, en face de maladies et des accidents de la vie, n'avait qu'un moyen, la pitié, qu'un recours, la charité. Les partisans de la dignité lui ont appris que c'était l'humiliation, qu'il y avait des moyens plus honorables de se mettre à l'abri des malheurs imprévus ; qu'il ne fallait rien attendre des autres, mais tout de soi-même ; qu'il fallait s'entendre, s'unir, se cotiser et constituer par une modique somme mensuelle la prévoyance collective. Ce que l'économie et l'ordre d'un seul n'a pu faire, le concours de plusieurs le fera. En un mot, il faut constituer des sociétés de secours mutuels, pour venir en aide aux malades.

On les compte aujourd'hui en France par dizaine de mille ces heureuses institutions, et les services rendus sont incalculables, et ce qu'il y a de plus remarquable,

c'est que ces secours n'ont rien d'humiliant ; voilà ce que produit le groupement.

Ainsi un travailleur, pour trente-six francs par année est certain en cas de maladie de recevoir trois francs par jour, les visites du docteur et les médicaments. Il y a loin de cette situation à celle de l'isolement où il faut tendre la main, les hommes de cœur reculent toujours devant une semblable extrémité. Mais ce qui est triste à constater, c'est que celui qui s'y résoud s'expose à en faire un métier, et souvent l'obole des âmes généreuses sert à nourrir des parasites très valides.

En démocratie, aucune solution n'est possible par la charité. Nous parlons en principe ; nous sommes loin de repousser les institutions, les créations de certains philanthropes riches et généreux qui consacrent une partie de leur fortune au bien-être commun ; loin de là, nous les admirons ; mais nous aimerions mieux que ces institutions fussent créées par tous et qu'on ne les doive pas à la générosité d'un citoyen.

Les sociétés de secours mutuels sont aujourd'hui un fait acquis et sanctionné par la pratique, et les bienfaits en sont reconnus et incontestés ; elles finiront par englober tous les travailleurs. L'examen du développement de ces institutions montre combien les débuts sont lents ; mais une fois reconnues bonnes, elles se développent rapidement. Voilà de quoi rassurer les impatients. Mais à côté du bienfait, l'abus se glisse ; ainsi nous avons connu des sublimes qui prolongeaient leur convalescence, se basant sur ce qu'il gagnaient plus à ne rien faire qu'à travailler ; ils étaient de deux ou trois

sociétés qui chacune leur apportait leur rétribution. Heureusement les camarades et amis, membres comme eux des mêmes sociétés, les ramenèrent au travail par leurs sages observations. Dans le groupement sont la sécurité et le plus puissant levier pour agir contre le sublimisme. Si le sublime abuse de la société des secours, au lieu d'une surveillance impossible du comité, il a celle des camarades, qui le surveilleront et lui reprocheront ses manquements. Ainsi : s'il n'assiste pas à l'assemblée générale du syndicat de la partie, et qu'on l'ait vu chez le marchand de vins, on lui adresse de vertes remontrances. S'il ne se présente pas au scrutin pour la nomination des prud'hommes ou des députés, on lui renvoie durement sa négligence en pleine figure ; il n'a plus le droit de se plaindre. S'il a trouvé le moyen de faire un *pouf* à la sociale ou association du manger, ou au boulanger de la coopération, il est tellement serré de près par les camarades qui le suivent pas à pas qu'il est obligé de payer. S'il n'acquie pas ses cotisations en donnant pour raison sa misère : Où as-tu pris l'argent pour *t'emplir* pendant trois jours la semaine dernière ? S'il refuse et se laisse rayer, il est mis au ban et repoussé de tous. Si les travailleurs sont généreux en face des peines imméritées, ils sont pour celles occasionnées par les vices, les mauvais vouloirs, implacables et souvent même féroces. On riait quand des préjudices étaient faits aux patrons ; on ne rira plus quand ils seront supportés par tous. Quand on parle du sublimisme aux apôtres des réformes sociales, et qu'on leur demande comment ils agiront pour les

obliger aux règles d'ordre qui sont nécessaires dans toute société ? Ils y seront contraints par la force : les autoritaires ne reconnaissent que ce moyen sommaire.

Pensent-ils que ce que nous signalons, n'est pas mille fois préférable ? La force morale est bien autrement puissante que l'autre. Oui ! quand tous les travailleurs seront groupés, associés pour leurs approvisionnements, leur manger, leurs travaux, leurs tarifs, leurs secours, etc., on sera surpris des immenses résultats moraux et matériels que produira cette organisation. Nous le répétons, là est le salut, le remède ; le sublimisme tombe en présence de ce formidable enlacement du plus grand nombre. Oui ! dans l'avenir, tout le travail sera dans les mains des associations ; l'individualisme n'a pas à redouter cette solution. Tant que le sentiment de la justice ne sera pas éteint chez l'homme, les intelligents et les actifs seront toujours les premiers et les mieux rémunérés. Qu'importe à un homme sensé que le travail soit exécuté par un ouvrier ou par un groupe, du moment qu'il est assuré que, s'il déploie de l'activité, qu'il montre de l'intelligence, les droits acquis seront respectés.

Continuons : les travailleurs ont donc constitué des sociétés de secours mutuels pour les cas de maladies ; c'était recourir au plus pressant. Mais d'autres malheurs les frappent qui ne peuvent être compris sous cette dénomination générale, la maladie. Les accidents occasionnés dans les ateliers, incombant en partie aux patrons, des sociétés se sont formées en vue de mettre à l'abri de la misère celui qui en est frappé,

et des pertes celui qui doit en supporter les conséquences. Ces nouvelles sociétés sur les accidents ont pris depuis cinq ou six ans un certain développement; elles ne sont pas constituées sur les mêmes bases que les sociétés de secours mutuels. Plusieurs capitalistes forment une société pour assurer le patron avec le concours des ouvriers contre les accidents, l'affaire rapporte et l'administration émerge des sommes importantes.

Le gouvernement élabore en ce moment un projet de société générale ayant le même but et nous croyons que la question des invalides du travail y est à l'étude aussi. Toujours le gouvernement-providence, malheureusement, nous serons encore longtemps avec ces idées de tout attendre de lui. Prenons les sociétés actuelles, en attendant que les travailleurs puissent, par leur initiative propre, les constituer. Le but est connu, quels sont les moyens.

Vous avez, par exemple, cinquante ou cent travailleurs; dans certains métiers le travailleur est exposé à des accidents graves, mêmes terribles, puisque les cas de mort sont malheureusement assez fréquents. Vous faites avec ladite compagnie un contrat de cinq ou dix ans, vous vous engagez à payer par chaque travailleur un demi-centime à l'heure et à parfaire la différence à la société, si l'ensemble des sommes versées par elle, pour les accidents, a dépassé le montant des prélèvements, différence déterminée au prorata des heures entre tous les patrons assurés.

Nous avons pratiqué plusieurs années l'assurance sur

les accidents et les sommes versées par le patron sont à peu près les mêmes que celles versées par les travailleurs. La société a donc perçu environ un centime par heure, ce qui nous paraît énorme; mais le fait s'explique quand on examine les dépenses attribuées à l'administration. On prélève donc sur la paie du travailleur environ quinze francs par an pour son assurance contre les accidents et autant sur patron par chaque homme.

Dans le cas d'un sinistre la société donne : pour un accident dont les suites sont guérissables, deux francs cinquante par jour; dans le cas de la perte d'un membre, une rente de trois cents francs par an, et dans le cas de mort, une somme de sept mille francs à la veuve ou aux héritiers. De sérieuses objections ont été faites sur ce grave et intéressant sujet, la plus importante est celle-ci :

Vous, patrons, vous êtes responsables des préjudices causés à vos ouvriers quand, travaillant chez vous et pour vous, ils se font des blessures graves, les travailleurs n'ont donc pas à y concourir. Voyons si ce qui paraît logique à première vue est bien la vérité, et si l'argument est sérieux.

Il y a quelque part dans le code un article qui dit que celui qui porte un préjudice à autrui lui doit réparation. Prenons dix exemples d'accidents, et si ces dix sinistres ont pour cause l'imprévoyance du patron, il sera juste que lui seul en supporte les conséquences. Nous avons été nous-même témoin de ces accidents.

1° Un forgeron, en soudant une pièce, reçoit dans l'œil

une paille de fer incandescente. Quatre mois de maladie.

2° Un ajusteur, en mettant dans son étau une pièce de cinq kilos, la laisse tomber sur son pied. Deux mois de maladie.

3° Un mortaiseur, en affûtant un outil, se prend la main dans la meule. Trois mois de maladie.

4° Un frappeur, voulant éteindre son feu, jette un seau d'eau dessus sans avoir soin de se retirer, et s'échaude la figure. Un mois de maladie.

5° Un tourneur, en crochetant une pièce, embarque trop son outil et se prend les doigts : amputation de l'index et du majeur. Six mois de maladie.

6° Un raboteur, par un oubli inconcevable, cherche à regarder les marques du tracé sans arrêter la machine ; sa tête est prise entre l'outil et la pièce. La mort!...

7° Un manœuvre, en portant un panier de vingt kilos, trébuche, tombe et se casse la jambe. Huit mois de maladie.

8° Un jeune tourneur, confiant en son habileté, se croit assez adroit pour remettre en marche, sans arrêter la machine, la courroie de commande tombée, et cela malgré les défenses formelles. Le contre-maître l'aperçoit mettre l'échelle contre l'arbre, lui crie de ne pas monter, mais en une seconde il est en haut ; le contre-maître rebrousse chemin pour arrêter la machine, il était trop tard, il avait un bras de cassé et l'amputation dut être faite. Quatre ouvriers avaient été renvoyés pour avoir voulu, contre toutes les défenses,

remettre de la même manière leurs courroies en marche.

9° Un perceur eut les doigts pris dans un engrenage de sa machine, lesdits engrenages n'étant pas couverts. Trois mois de maladie.

10° Un poinçonneur est pris dans le volant de sa machine, dont les abords n'étaient pas garantis. La mort.

Ainsi, voilà dix accidents qui sont à peu près les plus généraux qui arrivent dans les ateliers. A part les deux derniers cas, y a-t-il un tribunal, une justice au monde qui puisse rendre le patron responsable de ces tristes préjudices. Mais, s'il en était ainsi, nous déclarons que tout travail serait impossible, nulle industrie ne pourrait tenir, les indemnités, les rentes à faire absorberaient souvent au delà des bénéfices. Le travail serait la ruine, mieux, ce serait la mort de toute industrie.

Deux cas sur dix seraient attribués aux patrons ; alors que feront les huit autres ? et comment soulager la misère qui en est la conséquence logique ? Et puis vous pourriez venir impunément engager les travailleurs à refuser l'assurance contre les accidents, quand ce sont eux qui en profiteront le plus. Non, une pareille propagande n'est pas celle d'un homme clairvoyant. Laissez-les pour quinze francs par an se garantir l'avenir ; si la société de secours mutuels leur donne trois francs par jour de maladie, les deux francs cinquante qu'ils recevront de l'assurance contre les accidents ne seront pas de trop. Dans les métiers périlleux, le travailleur aura la consolation de savoir que, si le malheur vient

à le frapper, sa femme et ses enfants seront soulagés.

Nous n'avons pas parlé d'une maladie endémique qui afflige tous les travailleurs se servant du marteau : celle du durillon forcé, eh bien, les forgerons de pièces spéciales, par exemple, en sont atteints tous les dix-huit mois, deux ans au plus ; c'est six semaines à deux mois de bras en écharpe. Pense-t-on que les deux francs cinquante et les trois francs soient exorbitants, quand il y a femme et enfants. Les arguments ne tiennent pas devant les faits. D'autres objections, très vraies, sont faites au sujet des moyens. Pourquoi le travailleur est-il obligé de s'assurer à la société de secours mutuels et encore à la société contre les accidents ? Certes, il y a là une confusion qui ne s'explique que par notre inexpérience des institutions philanthropiques. Les maladies, les accidents devraient se compléter par les invalides du travail.

Toutes ces questions s'élaborent dans les cerveaux humains d'une façon puissante, depuis cinquante ans ; aujourd'hui seulement nous commençons à apercevoir le résultat de ce travail intellectuel. Mais le temps est proche où toutes ces idées passeront à l'état de fait accompli. Cependant il ne faut pas trop compter sur la fraternité, l'égoïsme des hommes est trop enraciné, il faut plus compter sur le besoin, la nécessité et l'intérêt ; ces mobiles-là nous donneront seuls les moyens puissants d'action. Il faut que le travailleur soit obligé de se grouper, non par un pur sentiment de fraternité, mais par celui de l'individualité.

Quand on se met à examiner certaines positions so-

ciales, on ne peut rester insensible devant les nombreuses misères qui se présentent en foule sur nos pas. Ainsi, vous avez connu, il y a vingt ans, un compagnon, bon travailleur, ouvrier habile, gagnant de bonnes journées ; vous le retrouvez aujourd'hui vieux, presque infirme, grattant des pièces, attelé à l'étau, malgré ses cheveux blancs et sa débilité ; vous apprenez que son fils est mort, qu'il a encore sa vieille femme et qu'ils n'ont pour vivre, lui et sa compagne, que la modique journée de trois francs au lieu de celle de six francs qu'il gagnait autrefois. A cette vue votre cœur se serre, en présence d'une position si pénible on mesure la hauteur du calvaire qu'il a dû gravir ; on serait tenté de désespérer du sort du travailleur ; on s'explique certains découragements ; on devine les frissons des voisins, qui prévoient un pareil avenir pour eux. Les commotions sont violentes, le cœur et le cerveau fermentent, instinctivement on cherche le coupable ; il doit y en avoir un, ce doit être le gouvernement. Où la passion domine, la justice est exclue. Mais quand on regarde l'avenir, et que l'on pense qu'avec la prévoyance organisée, on peut éviter ces pénibles situations ; on n'a plus qu'un but, apporter son concours pour pousser les travailleurs dans le groupement régénérateur.

Résumons donc ce que doit faire le travailleur et qu'elle somme il devra y consacrer.

Être membre du syndicat de la partie pour organiser le travail et sa rémunération, soit neuf francs par an ; de la société des secours mutuels, soit trente-six francs par an.

Être assuré contre les accidents, soit quinze francs par an.

Les invalides du travail, soit cent francs (1) par an.

Soit environ cent soixante francs par année à prélever sur un salaire de douze cents francs. C'est impossible, nous direz-vous. Premièrement, quand les travailleurs seront organisés, les salaires augmenteront ; naturellement, les choses nécessaires à la vie augmenteront aussi, mais pas dans la même proportion, donc le budget des recettes sera plus élevé. Nous considérons ce point comme secondaire pour notre démonstration.

Mais quand les travailleurs seront associés, — nous ne voulons pas parler des associations donnant le travail, nous voulons dire quand ils seront associés pour le manger, pour le pain, pour les fournitures de ménage, pour les logements, les approvisionnements de toute sorte, — ils obtiendront un bon marché, qui dépassera la somme que réclame la prévoyance du présent et de l'avenir. Oui, avec le même budget, si les travailleurs savaient s'organiser, ils pourraient, en pourvoyant aux nécessités présentes de la vie, s'assurer pour plus tard le bien-être.

Ne demandez pas les moyens ; ils sont pratiqués, en petit il est vrai, par les plus intelligents, il faut les développer pour que tous puissent jouir des bienfaits du groupement. Si la liberté vous manque pour vous

(1) Nous avons fixé cette somme approximativement, elle peut varier, si on constituait une société générale qui résume les trois principaux cas : Maladies, accidents et vieillesse.

éclairer, si l'instruction et l'éducation vous font défaut, il faudra bien que ceux qui la refusent la donnent, parce que personne ne veut plus de bouleversements et que c'est le moyen de les éviter. Or, la nécessité est une loi impérieuse, qui soumet même les plus forts. Rappelez-vous que vous avez une arme, le vote, qui doit tout pacifier, servez-vous-en.

XXVI

L'AVENIR

« Vivre c'est le droit, travailler c'est le devoir.
« Avec le travail tout, sans lui rien. »

Y a-t-il un sujet qui passionne plus les hommes que la politique? Non, nous ajoutons que tout homme qui ne s'intéresse pas aux affaires publiques est un mauvais citoyen. A ceux qui se font un mérite de leur indifférence en politique, on peut leur répondre que les indifférents et les ignorants sont seuls la cause des catastrophes qui ont accompagné et suivi les revendications du droit. Au lieu d'un mérite, c'est une honte. Les préoccupations politiques de tout l'ensemble des citoyens sont très salutaires, elles appellent la lumière, elles provoquent l'étude, elles donnent des solutions. L'indifférence étaye, autorise, soutient l'arbitraire, laisse violer le droit et entrave le progrès. Loin de regretter de voir toutes les intelligences occupées à ce grand sujet, il faut s'en féliciter; c'est l'école, nécessaire

à tous, qui doit prémunir l'avenir contre les maladresses, les absurdités, les actes de violence et d'injustice des inhabiles et des ignorants qui ne connaissent pas les pratiques du droit qui leur est conféré.

Ah! nous savons bien que les passions, surexcitées par quelques rêveurs insensés, peuvent produire le désordre. Eh bien! nous sommes profondément convaincu que si une certaine effervescence, quelques violences se sont produites dans ces laboratoires politiques qu'on nomme les réunions publiques, elles sont dues aux restrictions de la loi. On y a tout discuté, on y a prêché la destruction de la propriété, de la famille, etc.; on y a fait toutes les apologies, on y a même fait des appels aux armes, on y a prêché la haine, on y a mis tous les hommes honorables au banc, on les a voués au mépris; des bravos même frénétiques ont appuyé les théories les plus absurdes et même les plus violentes; mais il n'est pas, que nous sachions, arrivé un seul trouble dans la rue. Savez-vous pourquoi ces trépignements, cet accueil fougueux aux orateurs de l'éreintement? Parce qu'au lieu d'avoir cinquante, cent réunions par jour, vous en aviez une ou deux, et que vous y aviez introduit un commissaire de police. Alors les cinq ou six cents admirateurs des réformateurs s'y donnaient rendez-vous et formaient le cortège approbateur des sommités de la parole de la pleïade à système. Ils étaient chez eux, ils fabriquaient des triomphes. Plus les théories étaient absurdes, plus les insultes étaient grossières, plus les *hurahs* étaient énergiques. Le reste de la salle était comme abruti. Dans les com-

mencements, la tribune leur appartenait, mais, depuis quelque temps, des gens sensés se sont hasardés à combattre quelques-unes de ces théories.

Pourquoi un agent de l'autorité qui force l'orateur, qui veut se gagner la bienveillance et les bravos de la salle, à invectiver le gouvernement? Il se passe des faits curieux dans les réunions publiques. Aux Folies-Belleville, un tribun, d'une belle pantomime, se démenait comme un fou, et, indirectement, engageait les auditeurs à prendre le fusil. Toute la salle et lui-même regardèrent le commissaire avec un air de défi; le commissaire, au lieu de donner un avertissement qui aurait mis le feu aux poudres, sourit et haussa les épaules. Deux minutes après, l'assemblée retirait la parole à l'orateur. Avec la demi-liberté qui régit les réunions publiques, on a fait un piédestal à quelques obscures individualités qui ont le don de la parole facile et qui s'en servent pour la pose à l'ami du peuple. Il faut pour que les réunions publiques soient utiles, la vraie liberté. Peu importe qu'il y ait des méchants et des imbéciles, il y en a toujours eu, il y en aura toujours. Du moment qu'ils ne troublent pas l'ordre, laissez-les développer leurs idées comme ils l'entendront; ce n'est pas à l'autorité à s'en mêler, c'est à l'auditoire à se faire respecter. Avec la liberté, il le fera. Il y a, en politique, deux espèces d'individus, passionnés à l'excès, qui sont très nuisibles, c'est l'éreinteur quand même et l'encenseur quand même; l'un vous indigne, l'autre vous fait vomir. N'avez-vous pas entendu le premier, aveuglé par la passion, ne rien admettre de bien fait

par ses ennemis politiques, ne reconnaître aucune faute à ses amis, mettre tout sur le compte du parti opposé et éreinter tout? Et le dernier, parlant de la révolution, ne trouver aucune expression assez odieuse pour la flétrir? Entendez-le parler de ce génie de l'étiquette, de cet organisateur de la valetaille, c'était un grand roi, ce goinfre à perruque (1) qui faillit attendre; il n'a que des éloges pour le successeur du cul-de-jatte Scarron, quand il fait massacrer des dizaines de mille Français dans le midi, au nom d'un infernal bigotisme. Et cette prostitution pourrie que son bien-aimé Louis XV étale au grand jour, elle ne lui arrache qu'une excuse, sans parler des bénédictions qu'il prodigue à des actions plus récentes. La révolution, c'est l'abomination de la désolation; mais les grands règnes, voilà les exemples que l'on doit donner à nos enfants.

Le jour approche où nous aurons une histoire vraie qui fermera la bouche des encenseurs.

Ce sont les entraves les plus sérieuses à la solution du problème social. L'un par ses exagérations, l'autre par ses restrictions dictées par la peur que lui inspire le premier. Le nombre n'en est pas si grand que nous puissions désespérer de la solution, le bon sens n'a pas encore abdiqué chez les Français. S'ils n'ont pas encore fait de grands progrès dans la pratique, les idées ont marché depuis quelques années; on peut dire que la

(1) M. NEC PLURIBUS IMPAR, ce ver solitaire royal, avait un appétit monstrueux; le buisson de côtelettes était servi en guise de hors-d'œuvre.

partie intelligente de la nation a compris que le règne de la force touchait à sa fin et qu'il faut résolument entrer dans la voie du droit. Oui, tous les esprits éclairés, non seulement de France, mais de toute l'Europe civilisée, ont senti que l'enlacement général que nous signalons dans notre chapitre des syndicats, et qui s'est affirmé par de bons débuts, était la véritable solution qui s'imposera par le temps et le vouloir des travailleurs, le jour où ils auront la liberté, la justice et l'éducation qui leur manquent. Insensés les gouvernements qui n'entreront pas dans cette voie. Oui! le mal est immense, nous le voyons et sentons aussi bien que personne; nous ne sommes pas plus de l'avis de ces optimistes qui voient tout en beau, qui encensent tout et qui se cramponnent à des institutions caduques, que de celui de ces esprits chagrins qui dénigrent tout, qui distillent le découragement, la haine et qui voient tout en mal.

Le sublimisme nous a donné souvent à réfléchir; malgré son effrayant développement, nous sommes affermis dans notre conviction que la misère effrayante qui ronge le travailleur, disparaîtra par l'application de ce puissant moyen, la solidarité obligatoire, en présence de la nécessité. Malgré tout ce qu'il peut y avoir de pénible dans la situation actuelle, nous regardons l'avenir avec plus de satisfaction, depuis que nous avons consacré une partie de nos réflexions à l'examen du redoutable problème. Si nous avons fait un rêve brillant, superbe et même grandiose pour le siècle prochain, ce rêve régénérateur n'a rien d'utopiste, il est la

conséquence normale de la progression constante des idées; nous ne pensons pas qu'on puisse nous taxer de songe-creux, d'absurde, quand nous viendrons dire, par exemple, qu'en l'année 1950, un homme qui ne saura ni lire ni écrire sera, en France, aussi rare qu'un centenaire.

Laissez-nous vous dire tout ce que nous avons vu dans ce rêve, vous hausserez les épaules si vous croyez que ce n'est qu'un rêve; mais si vous ne le croyez pas insensé, mais possible, vous envisagerez l'avenir avec cette satisfaction qui donne l'assurance, la conviction de la fin des peines.

Oui, le sublimisme doit disparaître dans un temps donné, la solidarité et le travail s'en chargeront; le travail est l'outil qui doit donner la puissance; il est persévérant et salutaire, ce grand ennemi de tous les vices, ce vaccin de l'ennui, rongeur effrayant des classes privilégiées et des sublimes. Il faut que les travailleurs l'organisent, que les intelligents et les possesseurs le provoquent, que le gouvernement lui facilite les moyens de grandir en instruisant ses membres; les travailleurs en le donnant assureront l'avenir de justice que nous entrevoyons. La solidarité et le travail, tout est là.

Oui, l'avenir nous promet une solidarité, non pas nationale, mais européenne, et au besoin universelle; la semence est jetée, et aveugles ceux qui ne veulent pas voir le vigoureux rejeton qui sera dans le siècle prochain le pivot du droit et de la justice. Ce que les gouvernants n'ont pu faire, les États-Unis de l'Europe,

les travailleurs le feront, sans secousse, sans froissement, par la puissance de leur union ; ils y arriveront lentement, par la force des choses, les peuples ne seront pas seulement pour nous des frères, ils seront nos intéressés, ce qui sera plus solide et plus durable. Là est le grand moyen ; mais un puissant auxiliaire lui est acquis, c'est le génie de l'homme.

Oui, l'avenir nous promet non seulement un travail comme il est actuellement, mais un travail intelligent ; non pas un labeur qui déforme, qui épuise, qui tue même, car, aujourd'hui, dans plus de la moitié des travaux, l'ouvrier emploie sa force animale, son intelligence sommeille. Chez certaines natures courageuses, cet excès, cette dépense outrée amènent la déformation, l'épuisement et souvent la mort.

Dans le travail de l'avenir, que demande-t-on à l'homme ? Son intelligence, sa science, en un mot, son génie. Que faut-il pour cela ? Des machines, encore des machines, toujours des machines. Nous ne pensons certes pas que les machines puissent tout faire : « tout » serait trop exclusif et même absurde, mais nous sommes convaincu que tous les travaux où l'homme est bœuf seront remplacés par les machines.

Oui, voilà l'incomparable puissance qui apporte son formidable concours à la résolution du problème social ; et ce concours sera d'autant plus intelligent et rapide que ceux qui le produiront seront plus instruits et plus forts.

Quand on regarde la lenteur décourageante du progrès on est péniblement affecté. Mais pour ceux qui

luttent depuis longtemps contre les difficultés des travaux et qui ont pu juger des améliorations et des développements que le génie de l'homme y a apportés, ils éprouvent un frémissement de satisfaction, en envisageant les gigantesques résultats qui auraient été acquis, si toutes les cervelles qui concourent au travail avaient été ouvertes par l'instruction. Nous dirons, à tous les méchants qui redoutent les rayons de ce glorieux flambeau, à tous ces formalistes de bonheur commun, qui veulent le passer à la jauge et au gabarit : La rédemption est dans le genre humain, c'est la froide et lente puissance qui doit renverser la lourde pierre qui couvre le sépulcre dans lequel des siècles d'ignorance et de superstitions tiennent le progrès enfermé (1).

Cette assurance vient-elle de ce que nous sommes mécanicien ? Cependant, pour les incrédules, il y a l'exemple de tout ce que les machines ont remplacé depuis cinquante ans ; que de progrès, que d'améliorations ne leur doit-on pas ? ces faits, très visibles et indiscutables en présence des résultats, doivent cependant les faire réfléchir.

Prenons un exemple entre mille. Tout le monde connaît la façon de faire le pain actuellement ; voyez-vous ces robustes individus, provoquant par un râlement caverneux les efforts considérables qu'ils sont obligés de faire pour battre et mélanger la pâte, eh bien, le plus fort mitron doit quitter le métier à quarante ans ;

(1) Un peu de grandes phrases des réunions publiques. Quand on se fait apôtre, un peu de pathos ne nuit pas.

il est épuisé, non, il est souvent tué. Aujourd'hui, chez certains boulangers intelligents, le plus frêle jeune homme fabrique dans une nuit deux mille kilogrammes de pain avec quelques hectolitres de charbon, son intelligence et son attention, sans cette dépense exagérée de force animale qui abrutit, brise et anéantit l'individu.

Toutes les fois que vous verrez une machine remplacer la force brutale de l'individu, dites : voilà du progrès. Quand nous pensons qu'on peut mettre en doute ce que les machines font et peuvent faire pour l'avenir, nous sommes pris d'un rire de pitié. Nous ne voulons pas détailler tout ce qu'elles font déjà, les résultats sont là et on peut les juger. Mais ce qu'elles seront dans l'avenir, peu éloigné, nul ne peut le deviner, on peut seulement le pressentir.

Nous n'apprendrons rien aux esprits intelligents, quand nous leur dirons que la solution de la question agricole est une question de machine ; pour cette mère nourricière, elles seront les bras qui manquent, que l'armée et le couvent lui prennent et que l'industrie lui enlève ; il faut qu'elles lui rendent cette force, cette puissance de production, par l'intelligence et la force des engins qui sont appelés à les remplacer. Quand les machines seront rendues pratiques, ne soyez pas impatients, la nécessité dit : il le faut ; le génie de l'homme n'a jamais failli à ce solennel commandement. Chaque commune aura son mécanicien entrepreneur qui fauchera, fanera, labourera, sèmera, sarclera, piochera, récoltera, moissonnera, à tant l'are ou l'hectare.

Il y a vingt ans, un homme battait un hectolitre de blé dans sa journée ; aujourd'hui, trois ou quatre individus en battent cinquante mécaniquement. Se rappelle-t-on les cris, les lamentations, les défiances de la routine contre les altérations des produits des machines : la paille était mauvaise, le blé était avarié, le pain, pétri par la machine, était indigeste, etc. Le besoin a soutenu le progrès, les améliorations sont venues aujourd'hui, les dénigreurs d'hier sont les encenseurs de ces auxiliaires indispensables, qui, s'ils venaient à faire défaut, porteraient un préjudice et des perturbations considérables dans la production alimentaire. Les machines sont la matière première du progrès, le génie humain en est le machiniste. Dans l'industrie, les machines feront presque tout : elles sont déjà tailleurs, cordonniers, sabotiers, boulangers, menuisiers, brodeuses, blanchisseuses, etc., etc. ; on pourrait faire un volume de tous les métiers qu'elles savent bien remplir. Ne soyez pas inquiets, elles seront dans l'industrie tout, et, dans cette branche, plus vite qu'autre part.

Il y a cela de curieux dans les inventions, c'est qu'on ait trouvé la photographie et que nous n'ayons pas encore la machine à casser les pierres pour les routes. On dirait une série de caprices. Tout viendra à son heure et en raison de l'urgence des besoins. La vitesse du progrès inventif est proportionnée au nombre des intelligences qui ont les aptitudes spéciales pour le donner ; augmentez ce nombre par l'instruction, elle sera plus rapide. Pour les sciences et les arts, elles apporteront un concours immense, — car remarquez que sous le nom

générique de machine nous entendons non seulement l'ensemble des mouvements, mais aussi le concours de tous les éléments, le produit chimique comme le moteur. — Il y a cent ans, un médecin qui serait venu dire : je me charge de vous couper un membre sans aucune douleur, aurait été taxé de fou ou peut-être de sorcier et comme tel enfermé à la Bastille, ou rôti en place publique. Cependant aujourd'hui le chloroforme se charge de l'opération. En mécanique, le mot *jamais* ne doit s'employer que très rarement.

Les machines seront plus, elles seront les défenseurs de la patrie ; c'est une machine qui doit tuer les armées permanentes, cette honteuse lèpre subie avec tant de résignation par les populations écrasées.

Qu'on le dénie tant que l'on voudra, le monde appartient maintenant aux mécaniciens ; dans cent ans, les historiens constateront la colossale puissance de l'invention. Ce pauvre génie militaire tout chamarré d'or, de cuir et d'acier fera triste mine, relégué comme antiquité dans nos musées nationaux, lui si fier, si adulé, si triomphant aujourd'hui. Si actuellement le sabre est la faucille de la gloire, vous verrez peut-être, brillants moissonneurs, le jour où il faudra le cintrer pour en faire la faucille du grain. Qu'il sera plus glorieux d'être le boulanger de l'humanité que d'en être le boucher !

Les machines sont les puissants auxiliaires de la civilisation. Pour le sublimisme, elles sont sa plus certaine destruction. Elles ont cela de bon, que l'apprentissage disparaît pour ainsi dire ; vous demandez au travailleur de l'intelligence, de l'habileté, tous les hommes en

ont à différents degrés ; recherchez des machines qui en demandent le moins possible, de façon que le premier venu puisse les conduire. Il arrive alors que le travailleur qui la conduit, gagnant bien sa vie et sachant qu'on peut le remplacer facilement, tiendra à garder sa place lucrative. Si au contraire, comme dans une masse de parties actuelles, il sait que vous ne pouvez pas vous passer de lui à cause du métier qu'il sait, il vous pose toutes les conditions qu'il lui plaît et vous êtes encore bien content quand il daigne vous donner son travail.

Dans une partie, quand les travailleurs possèdent, de par les difficultés du métier, le droit d'imposer leurs caprices et que l'on est obligé de les subir, ils disent que la partie est libre. Pour nous, la liberté d'une partie ainsi expliquée, c'est le triomphe du sublimisme, qui est lui-même la conséquence logique de ce pouvoir. Mais si les sublimes ne nous inspirent pas beaucoup de sympathies, nous devons mettre à leur actif une grande quantité d'inventions. Ici le bien naît du mal. Prenons un patron intelligent, avec beaucoup de travaux en commande et pressés. Les bordées se succèdent dans son atelier ; si les travailleurs ne sont pas nombreux, que la partie soit libre, comme chez les parquetiers, par exemple, où quand un compagnon a donné le trait, il peut nocer à son aise, certain que pas un autre ne travaillera sur sa besogne sans son consentement (l'exemple que nous donnons dans notre chapitre des grosses culottes est concluant), le patron se trouve dans l'embarras, sa première exclamation est celle-ci :

Ah! si on pouvait faire mes pièces mécaniquement. Voilà son esprit en quête, il veut à tout prix s'affranchir de la bienfaisante liberté de la partie; le tyran! Les essais se succèdent, et souvent la réussite couronne ses efforts; et à force de modifications, de perfectionnements, la machine remplace complètement les hommes indispensables du métier. La partie dès lors n'est plus libre, elle est organisée et possible, ce qui vaud mieux.

Il faut répondre aux bordées par des machines, voilà pour le sublimisme un moyen qui a bien sa valeur.

Au point de vue économique on pourrait dire que l'introduction des machines dans une partie apporte une certaine perturbation et un préjudice aux travailleurs qui ont fait un sacrifice pour apprendre le métier. Certes, le travailleur ne peut plus compter sur le fameux pouvoir que lui conférait le métier, mais il peut compter sur son intelligence et son exactitude, et se mettre aux machines; du reste, comme toutes les bonnes choses sont longues à apprendre, malgré cette transformation, l'équilibre se fait lentement et permet au travailleur de reporter son labeur dans une autre voie.

Tout le monde se souvient des jérémiades, des frayeurs des aubergistes, maîtres de postes, producteurs de chevaux, voitures, lors de l'établissement des chemins de fer. C'en était fait de tout commerce, de toute production chevaline. Si quelques-uns se sont trouvés lésés, combien d'autres ont trouvé un débouché à leur ardeur, un écoulement à leurs produits! Le développement a été immense, jamais on n'a tant employé de chevaux, et jamais on ne les a achetés si cher. En

provoquant les affaires, en facilitant les transports, ils ont provoqué les exploitations de toutes sortes, et les voyages dans des proportions si gigantesques, qu'aujourd'hui, si une nation les supprimait, elle se suiciderait.

Voilà ce que savent faire les machines, elles nous donneront des résultats identiques pour tout ce qu'elles entreprendront. Au point de vue moral, elles auront des avantages énormes que l'on ne peut prévoir; croyez-vous que celui qui a inventé le télégraphe électrique, pensait que son invention serait un moyen actif pour empêcher les escrocs et les assassins de commettre leur crime? Certes, non, mais l'expérience en a développé les applications, et aujourd'hui, le scélérat qui part en Amérique, trouve, à son débarquement, dame justice qui le met en lieu sûr. Dans le temps, le misérable comptait sur les lents moyens de la justice pour s'assurer l'impunité; aujourd'hui, il réfléchit, et souvent le crime est terrassé. Qui peut savoir le nombre d'infamies qui ont été évitées pour ce seul motif. De combien d'autres heureux moyens la science a doté la justice! La photographie avec la multiplicité du signalement, la chimie par ses analyses, ont éclairé les jurés, et la perspective de cette analyse scientifique et écrasante a fait trembler plus d'une main d'empoisonneur. Mais au point de vue de la question sociale, elles sont indispensables, elles sont le complément qui assurera l'harmonie.

Les hommes ont des besoins; qui leur donne les éléments de les satisfaire? La production. Qui peut la

donner abondante et économique? Les machines. Dans le temps on demandait beaucoup de bras, on ne pouvait les improviser; aujourd'hui, il faut des machines, on peut les fabriquer. Les produits étant abondants et à bon marché; il serait rationnel qu'au lieu d'un petit nombre, tous en profitent. Là est le nœud gordien, le fameux rébus que nous devinons et dont le mot est association.

Ce que les machines font au profit de quelques-uns, elles le décupleront au profit de tous, quand tous sauront les appliquer au leur. Les machines sont les robustes bras que réclame le siècle du travail intelligent. L'eau, l'air, le feu, les gaz, les fluides, voilà les éléments qui doivent servir le génie de l'homme. A peine sommes-nous sortis de l'enfance pour l'emploi de ces divers agents; savons-nous, soupçonnons-nous, ce que l'avenir nous donnera, nous dira de tout, et spécialement des fluides que nous avons à peine saisis.

Dans un siècle et plus, si vous le voulez, en admettant que le développement intellectuel et matériel suive la progression immense qui s'est manifestée depuis quatre-vingts ans; eh bien, en 1970, il faudra des milliards de kilomètres de force et des millions d'intelligences pour les diriger, les appliquer à la production. Mais, direz-vous, la production ne doit pas être exagérée; certes, nous comprenons très bien que le trop de production avilit les prix et jette des perturbations dans l'économie commerciale du pays, et les crises désastreuses qui se produisent suivant des périodes plus ou moins rapprochées, ont souvent pour base ce trop

plein de produits. Ceci est une question d'économie chaque producteur intelligent, à moins de pertes, doit régler sa production suivant les besoins.

Mais les besoins grandissent suivant la civilisation; le Caffre, le Huron, se préoccupent peu de vêtements, de savon, de peignes, de livres, de peinture, et même de logement, et de ces infinités de choses qui sont pour nous une nécessité, et dont nous sentons les besoins.

Ne prenons pas les exemples si loin. Nous avons connu un vieillard qui est mort il y a une quinzaine d'années, qui, à l'âge de trente ans, n'était pas sorti des murs de rondé de la capitale. Aujourd'hui le premier négociant venu se décide à quatre heures, et part à huit pour Alexandrie, Londres, Madrid ou Saint-Pétersbourg. Dans vingt ans, le premier épicier venu ira à Calcutta, comme il y a cinquante ans on allait à Fontainebleau. Dans le siècle dernier, il n'y avait que les privilégiés qui pouvaient se procurer du sucre; aujourd'hui, le plus malheureux en fait usage. Quand on regarde la France, ce pays de la civilisation par excellence, qu'on réfléchit à ce qu'il reste de routes d'exploitation et de travaux à faire, on est rassuré sur l'avenir de nos fils et petits-fils. Mais en Europe, en Afrique, en Amérique, en Asie, où des richesses incalculables attendent le travailleur pour les exploiter, la marge est rassurante.

Les machines sont donc les auxiliaires matériels les plus certains pour l'extinction du sublimisme. Le travail ayant fait la position à chacun, l'enlacement dont nous parlons dans les précédents chapitres, ayant mis

tous les travailleurs à l'abri des malheurs les plus imprévus, la misère, si effrayante aujourd'hui, atteindra le plus petit nombre et seulement les incorrigibles, car la disparition complète est bien difficile; la nature a des bizarreries que l'homme ne peut qu'atténuer. Le sublimisme, en un mot, ayant disparu, les plaintes, les dégradations, les découragements, les hontes, et même les crimes, qui en sont la conséquence, disparaîtront, la lèpre n'existant plus. Pendant que les travailleurs s'associeront, se grouperont, pendant qu'un grand nombre grandiront, deviendront possesseurs, soit par leur initiative, soit au moyen de l'association, le bien-être moral et matériel montera.

Il faudra bien que les résistances de nos gouvernants tombent en présence de cette puissance de l'entente; ceux qui seront délégués pour faire les lois qui doivent nous grandir, ne pourront pas faillir à leur grande mission. Les travailleurs pourront puiser dans leurs philanthropiques et intelligentes conceptions les éléments pour arriver plus rapidement à la grande et juste solution; aspiration légitime de tous les travailleurs. L'éducation d'un peuple est longue, le vrai progrès est lent; cette splendide entente l'activera.

Aidez-vous les uns les autres et vous serez bien aidés. Plus de sublimes! Quel avenir grandiose. Plus de sublimes, plus d'abonnés, plus de lecteurs de journaux insensés, plus de passionnés pour la lecture de ces romans ignobles, où on pose le forçat sur un piédestal; cette prose émolliante, jetée au panier, elle tombe, elle s'annule devant l'indifférence et le mépris. Cette

flagellation du public apprendra aux écrivains que leurs lecteurs demandent des choses qui les instruisent, les grandissent, les moralisent, leurs développent les bons sentiments. Plus de sublimes! la tribune de la plume ne se livrera plus à un dévergondage d'idées, plutôt à effet que sincères; les appels aux mauvaises passions deviennent nuls. L'écrivain licencié, le journaliste éreinteur, haineux, ne sont pas les coupables, c'est le lecteur; pour lui sa marchandise s'écoule, donc elle plaît. La presse est le piton après lequel est suspendu la balance de la justice; pour rien au monde il ne faut la supprimer: la justice aveugle, sans sa balance, frapperait au hasard. La presse, cette conspuée, cette méprisée, honnie, emprisonnée, déportée, aurait-elle fait encore cent fois de mal comme celui qu'on lui reproche, qu'il faut à tout prix la soutenir, et lui assurer sa liberté. Si l'on était réduit aux journaux encenseurs, que deviendraient les faibles en présence de la lettre de cachet d'un préfet de police, devant les brutalités d'un sergent de ville, ou les abus de pouvoir d'un représentant de l'autorité? Que deviendrait l'artisan en présence des injustices et infamies dissimulées de l'évêque ou du curé? Que pourrait faire le voyageur contre ces compagnies qui vous transportent avec moins de soin que des marchandises, et qui vous imposent, de par leurs privilèges, d'absurdes et dures conditions, si ce n'est de subir en payant l'insolence de leurs employés. Sans la presse que devient la morale? qui peut condamner les tripoteurs d'affaires qui savent passer à travers les articles du Code, que la justice ne peut atteindre, mais

que l'opinion publique appelle des fripons (1)? Comment flétrir ces individus de talent qui vendent leur conscience, qui se prêtent honteusement à toutes les lâchetés de ceux qui les paient; la presse sociale seule peut mettre en évidence le vendu et le maquignon. Comment ridiculiser ces paillasses de la vanité qui croient être des personnages, parce qu'ils viendront audacieusement étaler une brillante batterie de cuisine qu'ils ont souvent mendiée dans les antichambres des chancelleries? La presse est le pilori auquel on doit clouer toutes ces turpitudes, toutes ces infamies. La presse doit être l'assistance judiciaire des faibles, la lumière des simples et l'instruction des éclairés. Ce qu'il faut pour que la presse se conquière l'estime générale, c'est qu'il n'y ait plus de sublimes. Plus de sublimes! plus de galerie, plus d'auditeurs, plus de fanatiques approbateurs, plus de triomphes à ces tribuns de la violence, de l'éreintement et du bouleversement; la tribune des réunions publiques sans les sublimes devient une tribune moralisante, d'entente, d'instruction, de lumière; un pilori des immoraux et des méchants. Plus de sublimes! plus d'admirateurs, plus de chanteurs de gaudriole inepte, malsaine et démoralisante. Plus de sublimes! plus de ces trépignements frénétiques, plus d'applaudissement pour des chanteurs de saletés, débitées avec des gestes crapuleux; de l'indifférence, voilà tout. De pareils poètes et interprètes, au ruisseau du mépris! Plus de sublimes! plus de noces à Montreuil,

(1) Le graissage des pattes est une calamité du siècle.

au lieu de flâner aux barrières, on se rend à sa conférence, à son orphéon, à son expérience, à son cours de science, à la réunion publique, au théâtre où on joue *le Cid*, et *la Joie fait peur*, ou à l'exposition de peinture pour y voir un tableau représentant la bataille de Jemmapes ou de Valmy où les soldats citoyens sauvent la patrie. Voilà mon rêve.

A tous les réformateurs qui crient, pour arriver à la régénération tant proclamée : Plus de capital, plus d'intérêt, plus de Dieu, plus de famille, plus de propriété, nous répondrons par le cri de notre conscience et de notre profonde conviction :

PLUS DE SUBLIMES!!!

FIN



TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

XX. Réflexions politiques.	225
XXI. Les apprentis.	251
XXII. Les syndicats.	284
XXIII. Les prud'hommes	300
XXIV. Les Associations	317
XXV. Les Assurances	342
XXVI. L'avenir	355

PREMIÈRE PARTIE

PRÉAMBULE.	5
I. L'ouvrier vrai	21
II. L'ouvrier	35
III. L'ouvrier mixte	46
IV. Le sublime simple	60
V. Le sublime flétri et descendu	74
VI. Le vrai sublime	84
VII. Le fils de Dieu	97
VIII. Le sublime des sublimes	112
IX. Le patron sublime	130
X. Les grosses culottes	139
XI. Les célébrités de la mécanique.	144
XII. Le marchand de vin et le marchand de sommeil.	147
XIII. Une séance au Sénat	159
XIV. Une visite à la mine à poivre	174
XV. La femme du travailleur	182
XVI. Les ficelles des sublimes	195
XVII. Le chansonnier des sublimes	204
XVIII. Le chômage	211
XIX. Tableau comparatif	219

